



L'Indé Panda

10 auteurs, 10 nouvelles

N°15



Table des matières

[L'Indé Panda](#)

[Éditorial](#)

[Le Chien](#)

[L'imposteur](#)

[La haine dans tes yeux](#)

[Le parfum](#)

[Un chapitre de vie](#)

[La box de Noël](#)

[La Tombe oubliée](#)

[Femme-corde](#)

[Debug Reality](#)

[La nuit de Sam'Heen](#)

L'Indé Panda

Nº15

© *L'Indé Panda*, juin 2026
Logo *L'Indé Panda* par © Margaux Studio Bleu Lune
Couverture par © Ōkami Sekai
Mise en page par Jeanne Sélène
Correction par Sandra Vuissoz

Les auteurs conservent tous leurs droits et responsabilités sur leur texte, *L'Indé Panda* ne peut être considéré comme auteur ou responsable des textes présentés dans ce recueil, hormis l'éditorial et le mot de la fin.

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

L'Indé Panda
Impasse de la Haute Boulaye
10 route des Bigottes 50300 St-Brice

ISBN de la version papier : 978-2-9589975-4-0
ISSN de la version papier : 3003-5023
ISBN de la version numérique : 978-2-9589975-5-7
Dépôt légal : avril 2026

Éditorial

10 ans et un IMMENSE merci !

Il y a 10 ans, Bouffanges, un talentueux auteur, a réuni autour d'un projet innovant une bande de fervent·e·s défenseur·e·s de l'autoédition. *L'Indé Panda* naissait dans un bouillonnement d'idées, d'énergie et de pousses de bambou !

Si, depuis, le rythme de parution et une partie de l'équipe du Bureau ont changé, notre volonté est restée identique : *L'Indé Panda* met en avant des auteurs et des autrices de tous horizons littéraires avec l'indépendance comme point commun. C'est la raison de vivre de nos recueils et le message que nous portons haut et fort dans les salons du livre. À l'heure où les maisons d'édition sont rachetées à tour de bras par une poignée d'hommes richissimes, l'autoédition nous apparaît d'autant plus capitale.

Pour ce quinzième opus, nous vous souhaitons de plonger dans cette multitude d'univers créés spécialement pour vous, lecteurs et lectrices, et de découvrir une ou des nouvelles plumes qui toucheront votre cœur ! En guise de cadeau d'anniversaire pour nous, petites mains bénévoles qui travaillons toute l'année à vous offrir ce recueil, partagez *L'Indé Panda* !

Merci et bonne lecture,

Toute l'équipe de *L'Indé Panda*





Le Chien

Catherine Phan van

— Bonjour, Aimon, je m'appelle Yseline : c'est moi qui vais prendre en charge votre recyclage. Vous connaissez la procédure, je présume. Avez-vous déjà réfléchi à votre dernière volonté ?

L'homme allongé sur le lit face à moi fait partie du lot de déchets que nous avons reçu après le passage de la tempête Ziskus-418. La plupart sont déjà éteints, mais celui-ci respirait toujours quand le groupe de nettoyage l'a trouvé. À son arrivée au centre de retraitement, il m'a été assigné : cette semaine, je travaille au sein de l'équipe qui s'occupe des modèles encore en vie.

Avant de procéder aux extinctions, nous devons nous conformer à un cérémonial précis, décrit dans ses moindres détails par notre code professionnel. Les règles ont été instaurées pour être respectées et, bien sûr, personne ne se permettrait jamais de contester leur bien-fondé. Cependant, pour me montrer tout à fait honnête, j'avoue que l'utilité de ce que je m'appête à effectuer m'échappe. D'ailleurs, les principaux intéressés eux-mêmes ont l'air de penser que cela ne sert pas à grand-chose. Aussi devons-nous souvent leur suggérer des idées. Le règlement fournit une liste, heureusement, parce que la plupart répondent « non » à la question que je viens de poser au dernier concerné.

— Oui.

Je hausse les sourcils. Je ne m'y attendais pas.

— Oh ! euh... Très bien, je vous écoute.

— Mon chien. Je voudrais que mon chien reste avec moi jusqu'à ce que vous m'ayez éteint.

— Votre... chien ?

Il acquiesce d'un coup de menton. Je baisse les yeux pour vérifier son dossier. Ah, ce détail m'avait échappé ! L'homme n'a pas été récupéré dans les décombres : il faisait lui-même partie de la brigade cynotechnique désignée pour fouiller les bâtiments en ruines. Pendant qu'il déblayait des débris pour dégager un corps que le chien venait de renifler, une poutre s'est effondrée et lui a écrasé les deux jambes. Irrécupérables. Je comprends mieux pourquoi il est arrivé ici encore vivant.

Je relève la tête.

— Votre demande s'avère inhabituelle. Je vous prie de patienter, je vais me renseigner sur ce que je peux faire.

Je trouve quand même quelque peu ironique pour lui la façon dont il a été propulsé de la catégorie des individus utiles à celle des obsolètes. Bien sûr, cela fait des décennies que plus personne ne répare le type d'avaries dont il souffre. Trop long, trop cher. Il est beaucoup plus rentable de prélever l'exosquelette et les diverses prothèses encore en bon état pour les réutiliser directement. Et sur les équipements détériorés, on récupère les matériaux, qui repartent à l'usine. On économise ainsi le temps et l'énergie précédemment nécessaires pour nourrir, soigner et rééduquer des corps usagés qu'il est désormais si simple de remplacer par des neufs.

Bon. Le chien. Je vérifie notre code professionnel : rien n'interdit la présence d'un tiers lors de l'extinction. Aucune raison de lui refuser cette dernière volonté, aussi saugrenue soit-elle. En général, mes interlocuteurs choisissent plutôt de se faire servir un plat ou une boisson qu'ils jugent particulièrement savoureux. Certains demandent parfois juste à dormir. Mais mon client du jour semble peu banal.

Je grimace, cependant. Car il va me falloir réussir à trouver l'animal. Il a bien dit « mon » chien. Se rendrait-il compte de l'erreur

si, par incompetence, je lui en amenais un autre ? Aucune idée. Quoi qu'il en soit, le respect du protocole est crucial, c'est pourquoi je tiens à m'assurer en personne qu'aucune méprise ne sera commise. Je contacte donc moi-même la brigade cynotechnique.

Lorsque je mets un terme à la communication, j'y vois beaucoup plus clair. L'opération me paraît bien engagée. Ce n'était pas plus compliqué que de commander un repas, finalement. Le responsable à qui j'ai parlé n'a opposé aucune résistance. Au contraire, il m'a proposé de venir livrer la bête ici lui-même. Quand je lui ai demandé de confirmer que ce serait bien celle d'Aimon, il s'est montré catégorique. Il m'a affirmé qu'il ne pouvait pas se tromper. Je n'ai pas la moindre idée de la méthode qu'il compte employer pour parvenir à la reconnaître. Pour moi, rien ne ressemble davantage à un chien qu'un autre chien ! Non pas que j'aie déjà vu l'une de ces créatures, mais... C'est ainsi que je me les imagine, en tout cas. Je n'ai pourtant pas d'autre choix que de faire confiance à mon correspondant.

Bref. Je reporte mon attention sur la tâche qui m'incombe et retourne tenir le blessé informé de l'avancée de la situation.

— Très bien, Aimon. Merci d'avoir patienté. Votre chien sera là bientôt, vous n'aurez plus longtemps à attendre.

— Kimbo.

— Je vous demande pardon ?

— Mon chien. Il s'appelle Kimbo.

Je reste muette, la bouche ouverte. Comment réagir ? Je ne sais pas quoi lui répondre. Pourquoi donner un nom à un chien ?

Il déroule la bande de tissu qui lui ceint le poignet et me la tend.

— Tenez, prenez ça !

Tandis que je le regarde sans comprendre, il me dévisage avec une expression étrange. Les coins de ses lèvres sont légèrement relevés, ses yeux brillent.

— Pour amener Kimbo ici. Mon odeur y est imprégnée : si vous lui montrez, il vous suivra sans problème, m'explique-t-il.

Déjà, un bip discret retentit dans mon oreille. Le gardien m'informe que l'individu canin est arrivé à l'entrée des locaux. J'attrape l'étoffe et tourne les talons.

Parvenue dans le hall, je m'approche du responsable de la brigade cynotechnique pour réceptionner le chien. Avant de quitter le bâtiment, il me tend la poignée de ce qu'il appelle une « laisse », dont l'autre extrémité est attachée à un harnais porté par l'animal. Je me sens quelque peu embarrassée, je ne sais pas très bien quelle contenance adopter avec cet étranger. Je tente de lui parler.

— Par ici, Kimbo. Veuillez m'accompagner, je vous prie : Aimon vous attend.

Il ne bouge pas. Je toussote légèrement et me déplace d'un pas en direction de l'escalier. Il demeure immobile. Sans trop y croire, je sors le tissu que m'a confié mon client et le tends au chien. Il y enfouit alors sa tête et émet des couinements aigus. Je ne sais pas comment les interpréter, mais il a réagi, c'est indubitable. J'effectue donc une nouvelle tentative.

— Voulez-vous bien me suivre, maintenant ?

Puis j'avance. Et aussi incroyable que cela puisse paraître, cela fonctionne. Le dénommé Kimbo se dandine à mon côté, en me jetant de temps à autre un regard humide. Il respire fort, répand autour de lui une odeur âcre et sa langue pend hors de sa bouche. Quelle créature répugnante !

Lorsque j'ouvre la porte de la pièce où se trouve Aimon, la bête s'élanche vers le lit avec une telle vigueur que sa laisse m'échappe des mains. Je n'ai pas le temps de prononcer un mot qu'il a déjà posé ses deux membres supérieurs sur le matelas. C'est avec une certaine incrédulité que je l'observe lécher le visage de l'homme, en agitant avec frénésie son appendice caudal. Je ne sais pas ce qui m'étonne le

plus entre ce comportement inouï et la manière dont il est accueilli. Car Aimon, loin de le repousser en un geste de dégoût légitime, préfère lui passer une main dans les poils et émettre des sons gutturaux qui ne ressemblent à rien de ce que j'ai déjà entendu à ce jour.

— Ha ha ha ! Moi aussi, je suis content de te retrouver... Ha ha ! Oui, Kimbo, oui... Tu es un bon chien.

Curieux dialogue que celui-là, où l'homme parle à un animal dont la seule réponse apparente est de lui enduire les joues de salive. Je patiente en silence. Au bout d'un moment, Aimon soupire.

— Là, viens t'allonger près de moi. J'ai des choses à dire à la dame...

Il tapote doucement le lit du plat de la main. Kimbo saute et s'installe à l'endroit ainsi désigné. Aimon lève les yeux vers moi.

C'est le moment. Je m'avance.

— Vous êtes prêt ? Puis-je commencer à procéder à votre extinction ?

— Je pense que vous oubliez un détail.

Je ne saisis pas à quoi il fait allusion.

— Un détail ?

— Oui, dans votre procédure.

Je ne me trompe pourtant jamais. Hormis le caractère peu usuel de la dernière volonté exprimée par ce personnage excentrique, tout s'est jusqu'ici déroulé comme d'habitude. Je fronce les sourcils et passe mentalement en revue la liste des différentes étapes inscrites dans le règlement.

— Oh ! Vous voulez dire que...

Il acquiesce.

— Oui, j'ai un testament.

Personne n'a de testament. Jamais. J'ai déjà recyclé plusieurs centaines d'individus, et je suis formelle : personne n'a *jamais* de testament. Lorsque j'ai débuté, bien que sachant cette étape facultative, je posais la question, pour m'assurer de ne pas déroger au code en raison d'un oubli de la part de mon interlocuteur. Depuis bien longtemps, toutefois, j'ai cessé de le faire. Cela m'évite de devoir ensuite réciter à mes clients la définition de ce mot qui ne figure sûrement plus dans aucun dictionnaire.

Je cligne des yeux rapidement.

— Vous avez un testament. Bien sûr. Je vous écoute.

— Kimbo.

Encore ce chien ? Qu'a-t-il donc de spécial, au juste ?

— Oui ?

— Si je le laisse à la brigade, ils vont l'abattre. C'est trop long de l'habituer à un nouveau maître, il est plus simple pour eux d'en éduquer un autre. Un jeune.

— Oui ?

— Mais un maître a le droit de choisir le sort réservé à son chien après son décès. À la condition toutefois que la brigade n'ait pas à s'en charger...

Maître ? Décès ? Il emploie des mots étranges. Peu importe, il sera bientôt éteint. Ceci dit, je ne vois toujours pas où il veut en venir.

— D'accord ?

— Eh bien... Je veux vous le confier.

J'ai mal entendu.

Sans l'ombre d'un doute.

Aucune autre hypothèse n'aurait de sens.

Je le regarde sans répondre. Il ne me quitte pas des yeux et répète d'une voix distincte :

— Je veux que vous preniez soin de lui. Quand vous m'aurez éteint. C'est mon testament. Je vous confie Kimbo.

Je reste pétrifiée. Je ne sais pas combien de temps dure ma stupeur. Lorsque j'ouvre à nouveau la bouche, les mots sortent tout seuls, comme si j'avais perdu le contrôle de ma langue :

— Votre testament ? Que je prenne soin de... Vous voulez...

Je me reprends.

— Vous voulez me confier ce chien ? *À moi ?*

— Je n'ai personne, alors...

Il m'observe en silence, se tourne en direction de l'animal, lui frotte avec lenteur les poils de l'encolure. Puis son visage pivote à nouveau. Il me fait face.

— Oui. À vous.

Je remarque que le coin de ses lèvres est un peu relevé. D'un seul côté et moins que tout à l'heure, cependant. Et ses yeux ne sont pas plissés, cette fois-ci. Une larme coule sur une de ses joues. Je me raccroche à ce détail, unique élément familier dans la scène irréelle qui se joue, et m'étonne :

— Vous souffrez ? J'avais pourtant vérifié les doses d'analgésiques, vous ne devriez pas ressentir la douleur dans vos jambes.

Il secoue la tête. L'expression de son regard est étrange.

— Non, je n'ai pas mal. Je suis triste. Pour Kimbo... Vous prendrez soin de lui de votre mieux, n'est-ce pas ? On m'a affirmé que les testaments devaient être scrupuleusement respectés par leurs bénéficiaires.

« Triste » ? Je mets le mot inconnu de côté et m'empresse de confirmer ses informations.

— Ce qu'on vous a dit est exact. Il va de soi que je ferai de mon mieux. Je dois cependant vous prévenir que je n'ai pas la moindre expérience avec les chiens.

Il fouille dans la grande poche de son vêtement et en sort un carnet, qu'il me tend.

— Je m'en doutais. Prenez ça. J'y ai tout noté. Comment le nourrir, ses lieux de promenade préférés, ses jeux favoris, nos habitudes... Il lui faudra du temps pour se remettre de mon décès, mais si vous suivez bien ce que j'ai indiqué dans ce calepin, il s'en sortira.

Il fait une légère pause, avant de conclure dans un haussement d'épaules.

— Et vous aussi.

Je saisis l'objet et le glisse dans mes affaires. Il est temps de passer enfin aux choses sérieuses. Je m'apprête à déclencher son extinction lorsqu'Aimon m'interrompt encore.

— Yseline ? Un dernier conseil...

— Oui ?

— Je lui donne ça.

Il me montre un cachet, puis le présente sur sa paume ouverte au chien, qui le lèche dans sa main et l'avale.

— Ça va l'endormir quelques heures. Ne commencez pas à prélever mes prothèses tant qu'il n'est pas encore assoupi : il essaierait de vous en empêcher.

— Comment pourrai-je savoir qu'il dort ?

Mon client émet à nouveau ce petit bruit de gorge étrange.

— Il ronfle dans son sommeil.



Je pose mes yeux sur lui. Pour ronfler, on peut dire qu'il ronfle. Depuis bientôt dix jours que l'animal vit avec moi, c'est bien le seul point sur lequel je n'ai d'ailleurs constaté aucune non-conformité.

Je referme le carnet d'Aimon. J'ai eu beau en parcourir à nouveau chaque page, chaque ligne, chaque mot, nulle part je n'y ai trouvé les réponses que je cherche. Je ne peux que constater que ce chien... Non, *mon* chien. Non, encore non ! Que *Kimbo* – il faut vraiment que je prenne l'habitude de l'appeler par son nom – ne se comporte pas du tout de la manière décrite par celui qui l'a éduqué. J'ai pourtant suivi les instructions à la lettre. Je l'amène dehors avec sa laisse matin, midi et soir aux horaires indiqués. Je suis le circuit tracé par Aimon sur la carte. Je m'arrête sur les zones qu'il a identifiées par une croix et y détache Kimbo. Je ramasse un bout de bois et le lance en disant : « Va chercher, Kimbo ! » Puis j'attends qu'il remue la queue et coure derrière le bâton pour me le rapporter. Mais Kimbo ne court pas. Il lève vers moi des yeux ternes et garde sa queue entre ses pattes arrière. Alors, je vais moi-même récupérer le bâton et je recommence, plusieurs fois. Toujours sans succès. Au bout d'un moment, je finis par lui remettre sa laisse et nous rentrons en silence. De retour à la maison, je lui sers son repas. Il lape quelques gorgées d'eau, renifle le morceau de viande ou la potée de poisson, légumes et céréales, avant de s'en détourner pour aller se rouler en boule dans son panier, sans y avoir touché. Je prépare pourtant chaque recette exactement avec les produits et quantités référencés dans le carnet.

Je l'observe. Ses flancs se soulèvent au rythme de ses ronflements. Il a beaucoup maigri depuis le jour où j'ai éteint Aimon. Je soupçonne une anomalie. Le testament m'engage, je *dois* prendre soin de lui. Mais comment ? Pourquoi les choses ne se déroulent-elles pas comme elles sont supposées le faire ? J'ai l'impression d'échouer dans la tâche qui m'a été confiée. Or, l'échec n'est pas une option : j'ai un engagement à tenir.

Je me lève et ouvre le tiroir de mon bureau. Je saisis le minuscule objet de métal que j'y ai déposé il y a une dizaine de jours et le contemple longuement. Il semble en parfait état de fonctionnement. Pourtant, le banc de test a relevé un défaut lorsqu'il l'a scanné. Un type de vice auquel je n'avais encore jamais été confrontée. Totalement invisible à l'œil nu. Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé cette prothèse, plutôt que de la jeter dans le bac de celles destinées au recyclage. Une part de moi s'interrogeait sur le lien entre cet implant cérébral défectueux et le comportement étrange du client qui le portait, je suppose.

En tout cas, si ce dysfonctionnement est véritablement la clé qui me manque pour mener à bien la mission qui m'a été confiée, je dois trouver un moyen de le reproduire sur mon propre équipement. Il me semble que je n'ai pas d'autre choix.

J'inspire lentement, pose devant moi l'objet que je m'apprête à étudier, puis agence avec soin tout mon matériel électro-magnéto-mécanique. Enfin, je sors du tiroir le rapport détaillé du test. À nous deux...



Des sillons humides se creusent sur mes joues. Mon fidèle Kimbo est allongé devant moi. Saviez-vous à quel point l'espérance de vie des chiens est plus courte que celle des humains ?

Il est vieux, malade, il souffre... Et pourtant, il trouve encore la force de redresser sa tête pour lécher mes larmes et tenter de me consoler. Il couine doucement et m'observe de ses grands yeux tristes. Je le caresse tendrement, embrasse son museau, le serre dans mes bras, enfouis mon visage dans son épais pelage.

— Je suis désolée, Kimbo... Je ne peux pas te laisser souffrir davantage.

J'étouffe un sanglot. Je suis submergée par une émotion qui m'est longtemps restée inconnue. Je préférerais la douleur d'une blessure physique à celle que m'inflige cette pensée qui m'obsède : savoir que demain, la semaine prochaine, les années à venir, mon compagnon ne sera plus à mes côtés. Que ma vie va suivre son cours, sans qu'il soit là pour continuer à l'illuminer.

Je ne regrette rien, pourtant. Si l'on m'offrait l'occasion de revenir en arrière, en ce jour où il m'a été confié par son précédent maître ; si l'on me proposait d'échanger mon poste d'alors avec celui d'un collègue, et de ne jamais avoir à rencontrer ni Kimbo, ni Aimon ; si l'on me garantissait la possibilité de poursuivre l'existence que je menais à l'époque sans traverser les chamboulements que j'ai connus depuis ; en un mot, si l'on m'octroyait une seconde chance... Je refuserais sans la moindre hésitation. Car oui, aujourd'hui, mon cœur pleure et j'ai mal. Mais pendant ces six dernières années, j'ai davantage vécu qu'au cours des trente qui les ont précédées. Mes journées ternes, fades, vides de sens, se sont métamorphosées. Elles se sont enrichies de multiples couleurs, ont gagné des saveurs inconnues, ont trouvé enfin une signification et un but.

Rien n'a été simple, même si le carnet d'Aimon s'est avéré d'une grande aide. Pauvre Kimbo, quand je songe à celle que j'étais alors... Je voudrais tant pouvoir rassurer ton ancien maître, lui dire que j'ai appris et que je t'ai aimé, de toutes mes forces. Il gisait là, face à moi, seul être humain doué de sentiments dans cette société moribonde, sur le point de se faire abattre pour assouvir la folie de ses semblables... Et moi, brave bourreau, insensible, stupide et obéissante, je n'avais d'autres mots que « procédure » ou « extinction » à lui asséner en guise de consolation.

J'ai éteint... Non. Exécuté. J'ai exécuté plusieurs centaines d'êtres humains, sans jamais ressentir la moindre compassion, sans jamais éprouver le moindre remords. Aujourd'hui, je prends plus que jamais conscience de l'horreur à laquelle j'ai participé. Aujourd'hui,

tandis que j'ai rompu avec tout ce que j'étais alors, je vais devoir répéter ce geste. Mais aujourd'hui, c'est Kimbo qui sera ma victime, et mon acte ne sera pas accompli avec froideur. Il y a de cela des années, un inconnu nommé Aimon m'a offert un présent d'une valeur inestimable. Aujourd'hui, grâce à lui, ce que je m'apprête à commettre, je le ferai par amour.

Mes doigts se crispent sur la prothèse cérébrale défectueuse de l'homme au chien. Celle dont l'inhibiteur émotionnel n'a jamais fonctionné. Celle qui m'a montré la voie. L'heure est venue. J'avale ma salive avec difficulté. J'inspire profondément. Je murmure à l'oreille de Kimbo, mon chien, mon compagnon, des mots que j'espère apaisants. Il ferme les yeux, pose son museau sur mes cuisses, confiant, serein. Je le presse contre moi, contre mon cœur, dans une ultime étreinte. Jusqu'à ce que le temps s'arrête.

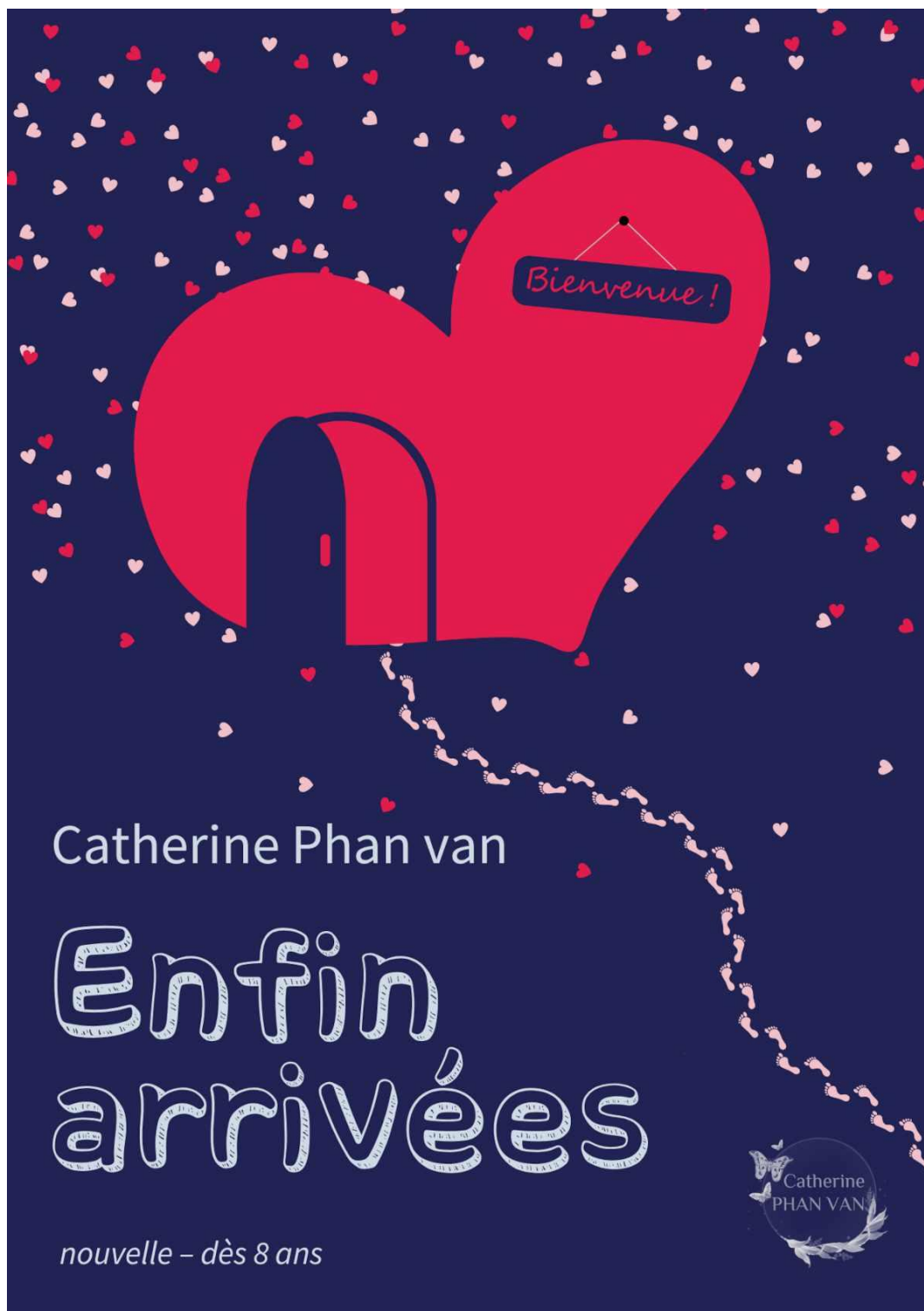


La parole à... Catherine Phan van

À l'occasion de cette troisième sélection dans *L'Indé Panda*, je vous propose un très court texte disponible gratuitement sur mon site, et écrit peu avant les JO de Paris 2024.

Contrairement à celui que vous venez de lire ici, ce n'est pas de la science-fiction. Ce n'est pas de l'imaginaire, d'ailleurs : c'est du pur réaliste contemporain (contemporain de début 2024, s'entend). Je l'avais écrit à destination des enfants à partir de 8 ans, mais je me suis rendu compte qu'en fait, c'étaient surtout des adultes qui le lisaient, et qui venaient me dire ensuite qu'il les avait beaucoup émus.

Alors si j'ai réussi à vous toucher avec *Le Chien*, peut-être que vous apprécierez aussi *Enfin arrivées*. Si c'est le cas, n'hésitez surtout pas à m'envoyer un petit message via mon site (<https://catherinephanvan.fr/>) ou les réseaux sociaux : ça fait toujours plaisir !



Enfin arrivées

Une brève nouvelle jeunesse (dès 8 ans) sur le thème de « la surprise ».



L'imposteur

Nathalie Bagadey

« Du pur génie ! Le livre le plus original de la décennie. » – F. Rank pour *La Planète*.

« Je croyais avoir tout lu, mais M. Poust m'a démontré qu'on pouvait encore sortir des sentiers battus en littérature. Chapeau. » – La chronique d'Eugénie – *Visiorama*.

« À lire, absolument ! » – *Femmes d'Aujourd'hui*

« Un régal, j'ai ri tout au long du livre. On en veut d'autres ! » – *La Booktockeuse*

« Alors, c'est ça qu'on nous vend comme le grand succès de la rentrée littéraire ? Un brouillon mal ficelé encensé par la critique ? Ah ça, pour être extrêmement bancal, il l'est ! Du début à la fin. Et après, qu'est-ce qu'on va nous servir ? Un livre dont on aura raturé le titre ou mis les pages dans le mauvais ordre ? J'ai mal à ma littérature. Franchement, ce monde me désespère. » – E.Xpert dans *Rigoletto Magazine*.

— Merde ! Fait chier !

Rémi envoie valdinguer le journal à l'autre bout de la pièce, avant de se lever et d'atteindre, en quelques enjambées nerveuses, la baie vitrée qui constitue l'unique valeur de son appartement. Dans un geste devenu familier, il ronge les petites peaux mortes autour de ses ongles, tandis qu'il contemple, sans le voir, le paysage parisien.

Les lumières brillent aux fenêtres et dansent dans la nuit, un spectacle qui l'apaise, d'habitude.

Pas aujourd'hui.

— Putain ! Quel connard !

Il tape du poing sur la vitre. Inspire. Expire.

Après s'être mis en mode « panique », son esprit vole à son secours, en minimisant l'incident. Après tout, ce n'est qu'UNE critique. Une seule sur près d'une dizaine d'avis, plus dithyrambiques les uns que les autres. Ce n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière. Il y aura toujours des mécontents, des jaloux, des envieux. Même si, bien sûr, cela fait particulièrement mal qu'elle émane de celui dont il a souvent admiré les chroniques lucides et pointues, Étienne Xpert.

Expert, mon cul, oui !

Fatigué tout à coup, il essuie machinalement la larme qui a perlé à sa paupière et secoue la tête, agacé par sa réaction épidermique. Cela fait des jours qu'il est dans cet état. Oscillant entre l'incrédulité, le sentiment de rêve éveillé... et les pointes acides qui labourent son ventre à l'idée de tomber sur LA critique qui clouera son livre au pilori.

Depuis que son ouvrage est sorti, il vit un enfer, achetant chaque périodique comportant une rubrique littéraire et parcourant avidement les avis des journalistes. Déçu si on n'y parle pas de lui, sidéré quand il tombe sur des entrefilets présentant son roman comme un chef-d'œuvre. Et catastrophé, lorsque, comme à l'instant, il voit ses pires craintes se réaliser.

« Un brouillon mal ficelé. »

La phrase tourne en boucle dans son cerveau : elle s'y crée une place douillette. S'installe avec délectation dans ce lieu aménagé pour elle. Bien décidée à rester.

Il attrape machinalement la bouteille posée sur le guéridon à côté de lui et se sert un whisky. Voir sa main trembler ajoute à sa frustration. Constaté que le contenant est presque vide n'aide pas non plus. Puis il hausse les épaules. Il en achètera une autre demain.

Ce n'est que la deuxième en moins d'une semaine, ça va. Ce n'est pas tous les jours qu'on produit un best-seller, après tout.

La première gorgée d'alcool l'apaise.

Ou peut-être est-ce ce mot qu'il a évoqué ?

Best-seller. Ça en jette, quand même.

Il faut reconnaître qu'il n'y croyait plus. Après des années passées à écrire, à travailler son style, à proposer ses textes à des dizaines d'éditeurs, pour voir seulement deux de ses titres publiés, et encore, dans d'obscures maisons à compte d'auteur, le tout avec un succès quasi nul à la clé... voilà que ça lui tombe dessus.

La réussite.

Le buzz de la rentrée littéraire.

Il a écrit un livre que tout le monde s'arrache.

Il boit à petites gorgées, pensif. Oscillant constamment entre deux états d'esprit, l'exaltation et le dégoût. Mais c'est le deuxième qui gagne, chaque fois.

« *Un brouillon mal ficelé.* »

Il soupire avant de vider le reste de son verre d'une traite.

Marre que son esprit se focalise sur le négatif. Il le sait bien, pourtant, que c'est un biais cognitif. Mais cela n'empêche pas la rancœur et les doutes de s'en donner à cœur joie dans sa tête, en lui gâchant ce qui devrait être son moment de gloire.

Un coup d'œil à sa montre le fait grimacer. Demain, il passe à la télé, dans l'émission culte *La Grande Bibliothèque*. Il a intérêt à se reposer s'il ne veut pas dire des âneries ; il ne manquerait plus que ça.

D'un geste las, il ajoute son verre dans l'évier, avec la vaisselle qu'il n'a pas eu le courage de faire, et commence à déboutonner sa chemise.

L'alcool a fait son œuvre, en calmant un peu ses angoisses. Celles-ci sont toujours là, mais, comme pour la poussière que l'on glisse sous le tapis, elles perdent en degré de nuisance lorsqu'elles sont cachées.

Un jour, peut-être, il n'éprouvera plus ce syndrome de l'imposteur. Un jour, il pourra savourer sa réussite.

Mais ce ne sera pas encore pour ce soir.



Après une nuit courte et agitée, comme toutes ses nuits depuis des mois, il se lève sans entrain. Dans le miroir de la salle de bains, il peine à croiser son regard et secoue la tête devant le visage blême, aux traits tirés, qui lui fait face. La glace est fendue et c'est comme si une longue balafre noirâtre barrait sa joue.

Le mobilier, chez lui, est abîmé et mal entretenu. Par flemme, oui, un peu. Mais aussi par manque de moyens. Son salaire de fonctionnaire administratif ne lui permet pas de rouler sur l'or. Et son divorce ne l'a pas aidé à faire des économies.

Mais maintenant... Maintenant, il va sûrement pouvoir changer de lieu de vie. Devenir propriétaire, qui sait ? Après tout, il va gagner bien plus qu'il ne l'avait espéré, avec ses droits d'auteur.

Déjà, l'à-valoir qu'on lui a versé lui a paru vertigineux. Pour quelqu'un qui avait, jusque-là, l'habitude de payer pour être lu, c'était tout bonnement incroyable de toucher de l'argent *avant même* la publication.

Mais surtout, il se souvient du sentiment de soulagement, de fierté, de... légitimité, qu'il avait ressenti en réalisant qu'une grande maison d'édition avait décidé de miser sur son texte.

Dans la glace, le regard hanté fait place à un sourire émerveillé.

Oui, lorsqu'il avait reçu le mail d'acceptation de son manuscrit, il avait été fou de joie.

Monsieur,

Le comité de lecture de notre maison d'édition a été séduit par l'esprit novateur de votre ouvrage et nous souhaiterions voir figurer celui-ci dans notre catalogue...

— Yes !

Il s'était levé d'un bond de sa chaise et avait sauté sur place.

Enfin, son travail avait payé ! Enfin, son talent avait été reconnu !

Même si « novateur » n'était pas nécessairement le terme qu'il aurait employé pour décrire son texte. Celui-ci était caustique, certes, mais il avait surtout essayé de le rendre élégant et sobre.

Mais bon, si l'éditrice voyait les choses ainsi, ça lui allait. Après tout, c'était bien elle, la professionnelle. Il avait même accepté qu'elle en changeât le titre puisque le nouveau était, soi-disant, « plus accrocheur ».

Pendant plusieurs jours, il avait baigné dans la plus pure euphorie, ne se projetant pas plus loin que la signature du contrat.

Ce n'était qu'*après* cette étape que le cauchemar avait débuté : lorsqu'il avait reçu le texte annoté afin qu'il effectue les corrections éditoriales suggérées.

C'était là qu'il avait véritablement compris l'enjeu autour de son livre.

Et qu'il avait commencé à paniquer en lisant les inscriptions figurant dans la marge.

Non.

Nonnonnonnonnon.

Il faut que je leur dise... Que je leur explique...

Il y a méprise.

Mais si je reviens en arrière, est-ce qu'ils ne vont pas annuler la parution ?

Dix fois, cent fois, il avait failli tout arrêter.

Se justifier que son intention était autre, qu'il n'était pas à l'aise avec le texte en l'état, qu'il voulait tout reprendre.

Mais une part de lui était fascinée par ce qui se jouait.

Et si « ça marchait » ? Son éditrice semblait le croire en tout cas.

Il avait donc fini par valider le bon à tirer.

Puis, pendant des jours, des semaines et même des mois, il ne s'était rien passé. Silence radio de la maison d'édition, sauf un ou deux mails laconiques en réponse aux siens, pour lui dire que le processus éditorial suivait son cours.

Du coup, tout était retombé, comme un soufflé : l'exaltation comme la pression sur ses épaules.

Jusqu'au jour où il avait reçu ce mail qui lui annonçait la date prochaine de publication du livre et lui en révélait la couverture.

Il avait grimacé devant celle-ci : sur un fond noir, un peu comme pour un polar, on avait stratégiquement placé une feuille arrachée à un bloc-notes, avec des phrases rédigées à la main et des parties entourées de rouge ou même raturées. Le titre, en grosses lettres écarlates et rageuses, se superposait au texte : *Extrêmement bancal !*

Lui qui n'utilisait que l'ordinateur pour écrire trouvait la référence à un manuscrit papier peu authentique, mais il n'avait – littéralement – pas eu voix au chapitre en ce qui concernait la fabrication du livre. Le graphiste avait visualisé la chose ainsi, c'était à prendre ou à laisser. Comme l'ensemble faisait tout de même bien plus professionnel que toutes les couvertures auxquelles il avait eu droit précédemment, il n'avait rien dit. De toute façon, s'il en vendait cent exemplaires, ce serait déjà bien.

Il n'était pas préparé à l'engouement incroyable qui s'était alors emparé du public. Tout le monde avait crié au génie et il s'était

retrouvé, petit à petit, l'objet de sollicitations multiples : interviewé dans les pages locales du journal, d'abord, puis pour une émission littéraire dans une radio confidentielle. Ensuite, le bouche-à-oreille avait fait son œuvre.

Et, aujourd'hui, plusieurs semaines après la parution, son nom est connu de tous. Il l'a même entendu récemment dans le métro, prononcé par une jeune femme en train de parler au téléphone, son livre sur les genoux : « Non, pas Proust, *Poust*. Tu sais, l'auteur d'*Extrêmement bancal* ! Oui, c'est vachement bien, je me marre toute seule. »

Il hoche la tête et prend une profonde inspiration.

Allez, il est temps d'accepter cette réussite, comme il aurait accepté un énième échec. De bonnes choses sont en train de lui arriver, il faut qu'il cesse de se morfondre au sujet des points sur lesquels il n'a pas prise. Comme ces quelques critiques négatives reçues sur son ouvrage et qui ne font pas le poids face à la multitude des positives.

Carrant les épaules, il étire ses lèvres et gomme les rides soucieuses de son front, afin de perdre cet air apeuré qui le caractérise d'habitude. Bien sûr, au fond de son regard, le doute est toujours présent. Mais il ne devrait pas être détecté.

Il essuie ses paumes moites, avant d'enfiler la veste de son costume. Celui-ci est d'un gris terne, mais c'est le mieux coupé dans son armoire. Une cravate bleu clair, pour aller avec celui de ses yeux pâles, un peu d'after-shave, une main passée sur ce qui lui reste de cheveux et il se considère prêt à affronter le plateau de télévision. Qui sait, c'est peut-être ce soir qu'il va pouvoir gagner cette confiance en lui dont il a tant besoin ?



Lorsqu'il arrive aux studios d'enregistrement, tout se passe le mieux du monde. Il est pris en charge par une équipe efficace, direction une loge où il est maquillé et coiffé, avant d'être invité à rejoindre la périphérie du plateau, où une foule de techniciens s'activent. Il observe, fasciné, ce microcosme dont il n'a pas idée quand il regarde l'émission à la télévision.

C'est Augustin Trapp qui anime celle-ci, depuis des années, et on sent qu'il est dans son élément. Il teste un nouveau format depuis la rentrée : des interviews courtes et rythmées, diffusées en direct et en prime time. Il est en train de terminer celle de l'autrice précédente, une dame boulotte d'un certain âge, qui a l'air profondément heureuse d'être là. Rémi envie sa spontanéité et sa joie évidente, qui éclaboussent l'écran, alors qu'elle parle avec passion de sa série de fantasy.

Puis, le présentateur remercie chaleureusement son invitée sous les applaudissements nourris du public et celle-ci quitte les lieux, en adressant un sourire d'encouragement à Rémi, au passage.

Il resserre nerveusement sa cravate et des gouttes de sueur perlent à son front.

Ça va être à lui.

— Et maintenant, je vais avoir le plaisir de discuter avec un auteur qui a conquis le pays par surprise il y a quelques semaines, avec son roman si atypique, *Extrêmement bancal !*, paru chez Actes Nord. Mesdames et messieurs, je vous demande d'accueillir M. Rémi Poust !

C'est à son tour d'entrer dans la lumière et de prendre place sur le fauteuil situé face à l'animateur. Il adresse un sourire qu'il sait crispé à l'assistance et à son hôte, tout en tentant de stopper la nausée qui s'est directement installée dans sa gorge.

Le journaliste est confortablement assis, une fiche discrètement calée à l'intérieur du livre de Rémi et celui-ci ne peut s'empêcher

d'envier son assurance. Il humecte ses lèvres sèches, espérant ne pas coasser lors de sa réponse à la question en train de lui être posée :

— Alors, bien sûr, je me dois d'évoquer en premier lieu la structure de votre livre, qui a tant fait couler d'encre. Comment vous est venue cette idée, Rémi ?

— Bonsoir et merci de m'accueillir dans votre émission. Eh bien, je ne vous cache pas que cela s'est fait un peu par hasard.

Petit rire embarrassé, que le public partage. Il commence à se sentir légèrement mieux. Et tente d'expliquer sa démarche :

— Vous savez, c'est ce moment où vous reprenez votre texte, après l'avoir laissé reposer. Ce moment où ce que vous pensiez être des trouvailles s'avère tomber complètement à plat. Il y a ce découragement, ce sentiment de... de frustration énorme de ne pas avoir su employer les mots justes pour exprimer ce que vous vouliez dire.

— L'impression que tout est bancal, en somme ?

— Oui, tout à fait. C'est bien pour cela que c'est devenu le titre du livre.

Il rit à nouveau, toujours gêné. Mais l'espoir de convaincre le pousse, le fait se pencher vers l'avant, tandis qu'il explique ce qu'il a ressenti en écrivant son texte. Et surtout ce qu'il a *voulu* dire. Le message qu'il a souhaité passer.

Au bout de quelques minutes, son interlocuteur secoue la tête de manière imperceptible et Rémi réalise qu'il est trop long, que ce n'est pas ce que le journaliste attend de lui. D'ailleurs, Augustin Trapp profite d'une pause à la fin de sa phrase pour reprendre la main :

— Alors, ça, on le comprend, c'est le roman initial, la base de votre récit. Mais ce qui a fasciné les lecteurs, c'est le palimpseste qu'il est devenu. Cette métatextualité pure, avec votre regard critique sur

votre propre texte, c'est *ça* qui a fait son succès. Quelle force, et, oui, j'ai envie de dire, quel *courage*, pour avoir osé publier non pas la réécriture de votre histoire, mais vos remarques lucides et acerbes sur celle-ci !

Il ne peut s'empêcher de rougir tandis que le public ponctue cette déclaration d'applaudissements approbateurs.

— Eh bien, j'avoue que c'est le résultat de plusieurs nuits blanches sur mon manuscrit. J'étais là, face à ce roman inadéquat, désormais fameusement « bancal », je venais de compiler tout ce qui n'allait pas dessus et... j'ai appuyé sur le bouton « Envoyer » presque de rage. En tout cas, sans réfléchir, c'est certain.

— Et ce qui s'est passé ensuite vous a dépassé.

— Ah, complètement !

Il écarte les mains et secoue la tête. Il n'a jamais été aussi sincère qu'à cet instant et ça se sent. L'animateur reprend, en lisant ses notes :

— Je rappelle les chiffres : près de cent mille exemplaires vendus en deux mois. Il se murmure que vous pourriez apparaître dans la liste des pressentis au plus grand des prix littéraires, le Concours. Tout cela grâce à votre mise en abyme originale et à votre regard sans concession, au ton délicieusement caustique. Ce sont toutes ces notes de bas de page qui font la richesse du livre, de vos « Mais bien sûr qu'il va faire ça, ton protagoniste ! Il le faut, s'il veut rester le personnage le plus stéréotypé des romans de l'année ! Bien vu ! » ou encore « Mais arrête de t'écouter parler, voyons ! Cette phrase fait dix lignes. Dix ! Seuls ceux qui pratiquent l'apnée pourront la lire sans devoir stopper pour respirer ! »

Le public éclate de rire et c'est au tour de Rémi de l'accompagner.

Tant mieux si ça leur plaît. Oui, tant mieux.

Pourtant, une bouffée de chaleur s'empare de lui et il doit réfréner l'envie de passer son doigt entre son cou et le col de sa chemise, en

train de l'étouffer. *Faites que ça s'arrête*. Il n'a qu'un souhait, à cet instant précis, c'est que ça s'arrête. Qu'il retrouve le calme et la solitude bienvenue de son appartement, tout miteux qu'il soit.

Il est un être de l'écrit, lui, que fait-il donc là ? Les mots lui manquent à l'oral, il n'a pas la possibilité de les raturer, de les effacer, de les remplacer par d'autres.

Dans cet espace, il n'y a pas de place pour les « brouillons mal ficelés ». Et ça lui fait peur.

— Y a-t-il des questions dans le public ?

Le micro passe de main en main et il répond du mieux qu'il le peut aux interrogations formulées par l'auditoire.

Certaines sont intéressantes et lui permettent de briller, notamment lorsqu'il est fait référence à ses précédents ouvrages :

— Alors, oui, je suis en train de réécrire mes deux premiers romans, mon éditrice ayant manifesté son intention de les lire et, peut-être, de les publier. Mais c'étaient des « œuvres de jeunesse », mon style a bien changé depuis et je tiens à les retravailler entièrement avant de les lui soumettre. Et puis, il faut que je trouve un angle d'approche différent, je ne veux pas proposer la même chose que pour *Extrêmement bancal !*, ce serait redondant.

— C'est tout à votre honneur, approuve l'animateur.

Au fil des questions, Rémi a retrouvé un peu d'assurance. Mais arrive la dernière. Et, celle-ci, il la prend comme un missile qui lui explose en pleine face.

— Monsieur Poust, comme vous le savez sûrement, tout le monde n'a pas apprécié votre ouvrage, certains ayant estimé qu'il s'agissait plus d'une imposture que d'une véritable trouvaille stylistique. Étant donné que votre nom d'auteur, Rémi Poust, est l'anagramme parfaite du mot « Imposteur », je me demandais s'il n'y avait pas une deuxième mise en abyme ici ?

Un silence suit les propos de l'homme qui vient de s'exprimer. Tous les regards se sont tournés vers lui. Sa chevelure blonde en bataille, tout comme sa barbe de trois jours et son look chic bohème le rendent très charismatique. Beaucoup plus que Rémi, en tout cas. Il tient à la main des lunettes en écailles qu'il a portées à sa bouche, en attendant la réponse de l'interrogé.

Rémi se sent pâlir, rougir et ne peut cacher à quel point la question le déstabilise. Puis il se reprend et toussote :

— Alors, pour tout vous dire, vous m'apprenez cette anagramme. Vous l'ignorez peut-être, mais Rémi Poust, c'est mon vrai nom, je ne l'ai pas inventé. Depuis que j'écris, on m'a souvent fait la remarque qu'il lui manquait un « r » pour devenir célèbre. Jamais qu'il signifiait que je n'étais qu'un imposteur.

Il esquisse un sourire amer avant de conclure, en écartant les bras et en haussant les épaules :

— Mais cela explique peut-être pourquoi j'ai ce sentiment au quotidien, cher monsieur. La conviction intime que je vais me réveiller et que tout cela n'aura été qu'un rêve. Oui, je le vis chaque jour et maintenant, grâce à vous, je sais pourquoi j'ai ce ressenti.

Son aveu et son humilité semblent toucher le public, qui se lève pour l'applaudir. C'est ainsi que s'achève son interview. Après une franche poignée de main avec le présentateur et un petit salut timide à l'assistance, il regagne l'ombre des coulisses.



Cela ne s'est pas trop mal passé. Il a été apprécié de tous, au studio. Pas que pour ce qu'il a publié. Pour ce qu'il a *été*. Et cette ultime question, si elle l'a un instant déstabilisé, lui a finalement permis de conquérir le cœur du public, plus aisément que tous ses propos précédents. D'ailleurs, le résultat se fait vite sentir. Sur le trajet du retour, il est obligé de mettre sur vibreur les notifications

de son téléphone, tellement son profil Instagram compte de nouveaux followers.

Aussi, c'est éminemment soulagé qu'il rejoint son appartement. Il hésite devant la bouteille de whisky neuve, puis finit par se servir un verre : pas pour anesthésier ses angoisses, cette fois, mais pour célébrer une victoire. Une victoire sur son syndrome de l'imposteur.

Plus détendu qu'il ne l'a été depuis des mois, il consulte sa boîte de réception, ravi d'y trouver deux demandes d'interviews et un mot de félicitations de son éditrice, qui a visionné l'émission en direct.

— Yes !

C'est un regard changé qu'il pose désormais sur son appartement miteux. Un regard de défi. Bientôt, tout cela aura disparu. Son livre va lui permettre de connaître la vie dont il a toujours rêvé. À lui, la célébrité et le confort matériel qui va avec. Enfin ! Il porte un toast muet à ce nouveau départ.

Une vibration l'avertit de l'arrivée d'un autre mail et, après avoir vidé son verre d'une traite, Rémi s'empresse de cliquer sur la notification.

Est-ce une demande d'interview émanant d'un média national ?

Le commentaire d'une fan encensant son œuvre ?

L'annonce que son ouvrage est bien sélectionné pour le Concours ?

Mais son sourire extatique s'éteint dès qu'il voit s'afficher le nom de l'expéditeur.

Nathan.

C'est Nathan qui lui écrit.

Pour un auteur, c'est toujours stressant de recevoir des nouvelles de ses bêta-lecteurs.

Toujours.

De tous les messages professionnels, ce sont ceux qu'il redoute par-dessus tout.

Car c'est l'instant où le chef-d'œuvre que vous pensiez leur avoir transmis se transforme systématiquement en torchon, où tout est à reprendre.

Et ce bêta-lecteur en particulier, Rémi avait bien espéré ne plus jamais avoir à faire avec lui. Ne plus jamais avoir de ses nouvelles.

Bien sûr, il s'était bercé d'illusions.

Résigné, il clique sur « Lire ».

Cher Rémi,

Je tenais à te féliciter pour le succès démentiel de ton (notre ?) dernier livre. Vraiment, si on m'avait raconté que ma bêta-lecture allait avoir un tel impact, je ne l'aurais pas cru. Il faut dire qu'habituellement, les auteurs avec qui je travaille transforment mes remarques et éditent leur texte d'après celles-ci. Ils ne les publient pas telles quelles, surtout en les faisant passer pour les leurs.

J'avoue, là, tu m'as bluffé, monsieur « l'imposteur » (ah, cette remarque qui t'a été adressée à La Grande Bibliothèque, elle a fait ma soirée !).

Enfin, maintenant que notre livre est reconnu, il est temps pour moi de t'adresser la vraie facture, tu sais, celle qui inclut mes propres droits d'auteur. Je pense que tu trouveras qu'ils demeurent très modestes, étant donné que la majorité du texte – je veux parler de la partie qui a du succès, bien évidemment – me revient.

Je joins également mon RIB et j'espère que tu procéderas bien vite à son règlement. Cela m'embêterait de devoir aller tout déballer à la télévision, même s'il me semble que j'y serais plus à l'aise que toi. Il faut dire que révéler la vérité plutôt que d'empiler les mensonges, ça fait cet effet-là, aussi.

Restant à ta disposition pour t'aider à créer d'autres chefs-d'œuvre à partir de ta minable prose, je te prie d'agréer...

Sans vraiment le voir, Rémi regarde son téléphone tomber au sol. Il est détaché de tout, comme anesthésié.

Au fond de lui, il a toujours su que cela finirait par arriver.

Depuis ce jour où il a réalisé que le roman qu'il avait transmis à la maison d'édition n'était *PAS* la version remaniée, qu'il avait passé des nuits entières à tenter d'améliorer, mais le document de travail restitué par ce nouveau freelance auquel il avait fait appel, car il était moins cher que ses habituels bêta-lecteurs.

Frustré par la piètre qualité du texte qu'il avait reçu, tout autant que par la rémunération minimaliste finalement accordée par Rémi, Nathan lui avait rendu un manuscrit émaillé de notes sarcastiques, démontrant l'inanité de son récit.

Et c'était *ce document* que Rémi avait envoyé par erreur à la maison d'édition.

Lorsqu'il s'en était aperçu, c'était trop tard pour faire marche arrière. Le contrat avait été signé et on ne tarissait pas d'éloges sur son « génie stylistique ».

Il se laisse tomber dans un fauteuil. Ses doigts triturent machinalement l'endroit de l'accoudoir où le faux cuir est déchiré et où la bourre jaunâtre ressort, tel un vomit textile.

Sa tête est renversée en arrière tandis qu'il contemple les images de sa défaite, projetées sur le grand écran que forme son plafond, sale et écaillé.

Il ne saurait dire ce qui est le plus humiliant dans l'histoire.

Qu'il soit désormais la proie d'un maître chanteur ?

Que la maison d'édition ait considéré ce qui n'était bien, au final, qu'un « brouillon mal ficelé », comme un manuscrit à part entière ?

Que l'on ait loué non pas le texte original, mais les *corrections* qui l'émaillaient ?

Que l'on ait pris comme titre la mention rageuse qu'un bêta-lecteur frustré avait apposée en lettres de sang sur la page de garde ?

Ou que Rémi Poust ne reste, à tout jamais, qu'un imposteur ?



La parole à... Nathalie Bagadey

Quel BONHEUR d'avoir été sélectionnée pour ce nouvel appel à textes !

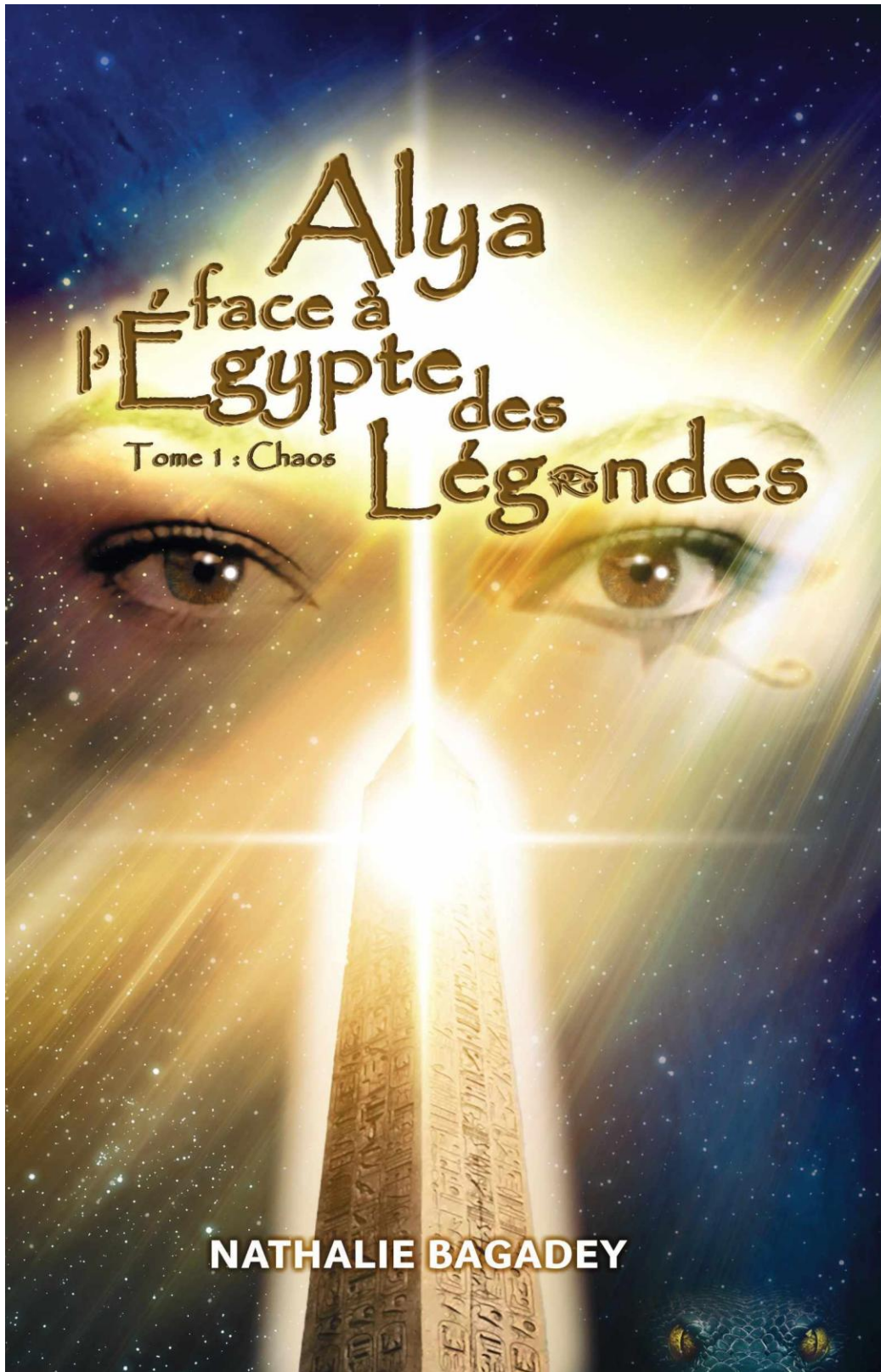
J'ai la chance d'avoir figuré au sommaire de quatre numéros déjà, mais cela faisait des années que je n'avais pas participé. Je suis donc particulièrement heureuse que cette nouvelle, imaginée alors que je me tenais sur le stand même de *L'Indé Panda*, en octobre 2025, ait plu aux membres du comité de lecture.

J'espère qu'il en sera de même pour vous, chers lecteurs.

Si c'est le cas, je vous invite à parcourir les premières pages de tous mes livres ici :

<https://cutt.ly/bagadeypremierespages>.

Dans le lot, vous devriez trouver matière à prolonger le lien initié dans ce recueil. Merci de votre intérêt et à bientôt en salon, peut-être ?



NATHALIE BAGADEY

Alya face à l'Égypte des légendes - Tome 1 : Chaos

"Rends-toi à Deir el-Bahari et retrouve-moi dans la merveille des merveilles. Là, ta mission te sera révélée."

En plein burn-out professionnel, Alya fait une rencontre improbable dans l'aile égyptienne du musée du Louvre. Un échange qui va l'ébranler au point qu'un mois plus tard, elle s'apprête à embarquer pour une croisière dans ce pays qu'elle ne connaît pas, mais qui l'attire comme un aimant.

Son objectif ? Retrouver son équilibre avant tout... et faire taire les voix dans sa tête qui lui marmonnent qu'elle a une mission à accomplir sur place.

À l'aéroport, de troublantes retrouvailles viennent ajouter à sa confusion. Une confusion qui ne fait que grandir au fil des jours : sur des sites tous plus majestueux les uns que les autres, comment ne pas tomber sous le charme de l'envoûtant pays... et de l'irrésistible Tarek ?

Mais l'Égypte n'est pas que lumière : dans l'ombre, se tapit un puissant ennemi dont le but ultime est de faire régner le chaos. Et dans la vie d'Alya en particulier.

Plongez au cœur d'un récit fantastique dans ce premier tome d'une duologie qui n'a qu'un objectif : vous donner extrêmement envie d'arpenter, vous aussi, l'Égypte des légendes.



La haine dans tes yeux

Anne Monneau

TW : VSS, viols, violences physiques et psychologiques, maltraitance infantile, suicide, menaces de mort, alcoolisme, sang.

Des baffes. Depuis que je porte en mon ventre ton enfant, tu rythmes mon quotidien avec des baffes. Ton petit-déjeuner n'est pas prêt à ton réveil : une baffe. Ton café n'est pas à la bonne température : une baffe. Ta sacoche n'est pas correctement posée dans l'entrée : une baffe. Tes clés ne sont pas dans ta poche intérieure droite : une baffe. J'oublie de t'embrasser, de te souhaiter une bonne journée, de te dire je t'aime : une baffe. Et si j'ai le malheur de ne pas te regarder partir par la fenêtre, le soir, la première chose que tu fais, c'est me mettre une baffe. Puis tu m'embrasses. Tu me baffes à nouveau si je ne suis pas assez séduisante à ton goût, si mon gros ventre n'est pas correctement dissimulé sous un haut ample et décolleté. Tu t'installes devant la télévision. Tout doit être à sa place. Les télécommandes, le repose-pied, le programme télévisuel. Sinon : une baffe. Tu passes ton doigt sur la surface de la table basse. Une infime trace de poussière et c'est la baffe. Pendant que tu te détends, je trime. Le dîner doit être servi à 20 heures. Pas 19 heures 59, pas 20 heures 01, non. 20 heures tapantes. Sinon, c'est moi que tu tapes.

Je m'y suis fait, à ces baffes qui rythment mon quotidien comme la ponctuation rythme tes phrases. Des phrases pernicieuses, vicieuses, malsaines. « Je t'aime » ; « Tu es moche » ; « J'ai l'impression que tu ne m'aimes pas » ; « Tu es la meilleure des épouses » ; « Tu es nulle, tout ce que tu fais est nul » ; « Regarde ce que tu me fais faire » ; « Nous formerons une magnifique famille » ; «

Tu n'es déjà pas une bonne épouse, comment pourrais-tu être une bonne mère ? » ; « Tu me rends malade ». Plus mon ventre s'arrondit, plus la grossesse avance, moins tu te montres tendre, plus tes coups sont durs et réguliers. Aussi réguliers que le tic-tac d'une horloge. Tes phrases sont devenues aussi toxiques que du poison. « Tu me dégoûtes » ; « Tu es dégueulasse » ; « Tu es monstrueuse ».

Tu ne veux plus me toucher, mais tes pulsions sexuelles rugissent en toi, elles t'envahissent, te dominant. Et quand ta frustration devient supérieure à ta répulsion, tu me pousses sur le lit, baisses ma culotte, enfonces ma tête dans l'oreiller, recouvres mon corps d'un drap, et tu me pénètres violemment. Pas mon vagin, non, tu ne veux plus passer par ici. Tu frappes de grands coups à l'intérieur de moi. Mon ventre rond écrasé contre le matelas appuie sur mes organes. Respirer est difficile, bouger, impossible. Ma colonne vertébrale m'envoie des décharges. Au début, je t'ai supplié d'arrêter, mais cela n'a fait que renforcer ton ardeur, ton envie de me punir, de me voir souffrir. Maintenant, je me tais. Je te laisse faire. Plus je suis docile, plus tu termines vite. Tu te redresses, tu remontes ton pantalon, refermes ta braguette et m'ordonnes : « Va te laver, sale pute ! » J'attends que tu aies fini pour sortir la tête de l'oreiller. Voir mon visage ne fait que te rendre encore plus agressif. Dans la salle de bains, je garde la tête basse face au miroir. Je ne veux pas voir mon reflet. Avec un gant de toilette, je nettoie le sang qui s'écoule de mon anus. Je m'autorise quelques larmes, puis je caresse mon ventre. Je prie que tout s'arrête une fois mon bébé au monde.

Mais tout ne fait qu'empirer après la naissance. Tu n'as plus aucune retenue. Tes baffes sont devenues des poings. J'aimerais pouvoir appeler à l'aide, mais je n'ai plus personne vers qui me tourner. Les liens se sont rompus au fil du temps. J'ai démissionné, coupé les ponts avec ma famille, mes amies. Tu m'as privée de téléphone portable, d'ordinateur, de supports d'écriture même. Je ne

communique pas avec l'extérieur de notre appartement. D'ailleurs, je ne le quitte plus. Les seules sorties autorisées sont en ta présence, sous ta surveillance. Tu ne m'as pas permis d'aller à des cours de préparation à l'accouchement. Et maintenant que notre fils est né, tu ne m'autorises pas à aller à la pharmacie, chez la sage-femme, chez le pédiatre. D'ailleurs, tu ne veux tout simplement pas que notre fils et moi ayons accès à ces soins. Tu me laisses seule face à mon désarroi, face à ma méconnaissance de la maternité. « Tu n'es qu'une chienne. Les chiennes n'ont pas besoin d'aide pour élever leurs petits. »

Malgré la naissance de notre enfant, c'est toujours toi qui passes en premier. Notre fils ne doit jamais m'empêcher de te servir correctement, ne doit jamais perturber tes habitudes. S'il pleure trop fort, trop longtemps, ton corps entier se tend, ton visage devient rouge, tes yeux s'injectent de sang. Tu menaces de le tuer. Tu te lèves, les poings serrés, tu tournes dans la pièce. Ta respiration n'est plus que rage. Et tu craques. Tu m'insultes de tous les noms, tu me traites d'incapable et tu enchaînes les coups de poing dans mon bas-ventre. Tu me tires par les cheveux, tu me traînes jusque dans la salle de bains et tu m'y enfermes. Je t'entends hurler sur notre fils, lui dire de la fermer, l'insulter de fils de pute. Je te supplie d'arrêter. Je hurle, tambourine à la porte. Tu m'ignores. Au bout d'un moment, les pleurs semblent étouffés et je comprends que tu en es venu aux mains. Tu l'empêches de respirer pour qu'il se taise. Tu le secoues, je le devine au hoquètement fragile qui trouve un chemin entre tes cris. Face contre terre, j'endure la pire des tortures : celle de ne pouvoir agir. La porte s'ouvre. Tu me découvres en pleurs, mais le regard que je te jette est froid, presque meurtrier. Alors pour éteindre l'étincelle de rébellion qui t'effraie, tu m'attrapes par les cheveux, me traînes dans la douche, actionnes le jet et règles la température au plus chaud. Le jet froid devient rapidement brûlant. Mes vêtements ne suffisent pas à me protéger. Je pousse des petits cris de douleur et me recroqueville le plus possible contre la paroi

de douche. Je protège ma tête avec mes bras, colle mes jambes au plus près de mon corps comme un animal acculé. « Je suis désolée, je suis désolée, je suis désolée. Ouvre-moi, s'il te plaît. Je suis vraiment désolée. » Tu ouvres la porte de la douche, coupes le jet. « On n'en serait pas là si tu ne me poussais pas à bout. » Tu me jettes une serviette à la figure et quittes la pièce. « Occupe-toi du mioche, moi, je me casse. » La porte d'entrée claque, la clef tourne dans la serrure. Je me précipite dans la chambre d'enfant et prends mon fils dans les bras. Il est rouge, trempé, ses yeux sont exorbités. Je sens qu'il a frôlé la mort, cette fois-ci. Je le serre contre moi, m'assieds dans le fauteuil et je m'effondre. « Je suis désolée, mon fils, tellement désolée. » Je le mets à mon sein, il tète, commence à se détendre. La chaleur de sa petite main sur ma peau me reconforte. Nous nous assoupissons l'un contre l'autre.

Soudain, la porte s'ouvre sans ménagement. Tu parles fort. Tu es ivre. Et tu n'es pas seul. J'entends la voix d'une femme. Elle glousse, elle te susurre des mots salaces à l'oreille. « Attends-moi là. » Tu la laisses dans le salon et me trouves dans la chambre du petit. Tu me jettes un regard froid : « Tu n'es pas là, tu n'existes pas. Et lui non plus. Tu fermes ta gueule et tu disparais. » Tu fermes la porte et la verrouilles de l'extérieur. « Me voilà, ma belle, tu veux un verre ? » Je vous entends trinquer, rire, baiser. J'entends le grincement du canapé, les jouissements de cette femme, les râles profonds que tu émetts. Elle semble aimer ton autorité, en redemande. Je devine des ébats sur la table basse, sur le bar, contre la baie vitrée. Vous vous dirigez vers notre chambre. En chemin, tu t'arrêtes devant la pièce où tu m'as enfermée et tu la baises là. Je vois vos ombres sous la porte, le mur vibre de tes assauts. Tu la complimentes : « Tu es tellement bandante, tu baises tellement bien. Rien à voir avec ma conne de femme. » Cela semble l'exciter. Sait-elle que je suis juste là, mon fils dans les bras, derrière cette porte ? Au bout de quelques minutes et d'innombrables râles, vous rejoignez la chambre. Au lever du jour, tu ouvres la porte et ne daignes même pas me

regarder. Je me dépêche de poser mon fils assoupi dans son couffin pour aller te préparer ton petit-déjeuner pendant que tu files sous la douche. La femme est partie. Je l'envie. Elle a réussi, elle, à échapper aux baffes, aux coups de poing, aux insultes. Elle est partie, alors que moi, je suis toujours là. J'en ai la confirmation maintenant. Le problème, c'est moi. Tout est de ma faute. C'est à cause de moi que tu dois en venir aux mains. Je suis la seule responsable. Je ne fais pas assez bien. Je ne suis pas assez bien. C'est moi, moi et moi seule qui t'ai transformé en monstre. Mes erreurs, mes fautes, mes défauts. Je suis responsable de ta monstruosité. Je suis la seule responsable de la teinte violette de mon ventre, de mes yeux enflés, de mes os fêlés.

Un jour, tu rentres du travail dans une rage folle. Tu viens vers moi, le regard noir, les sourcils froncés. Tu me plaques contre le plan de travail où je prépare le repas. Ma tête se retrouve à quelques centimètres d'un couteau de cuisine. « La femme de mon responsable insiste pour qu'on aille manger chez eux tous les trois pour fêter le succès de l'entreprise. J'ai refusé l'invitation, mais elle ne veut rien entendre, alors on va aller à ce repas, et tu as intérêt à te tenir à carreau. Et le mioche aussi. Une promotion est en jeu. Je ne veux aucun mot de travers de ta part, aucun pleur de la sienne. Tu fermes ta gueule et tu m'aimes. » Le repas est prévu dans trois jours. Un laps de temps durant lequel tu n'attaques plus mon visage. Tu cibles uniquement mes reins, mes fesses, mon ventre et mon utérus.

Le jour du repas, tu rentres du travail en avance. Tu me retrouves dans la salle de bains, où je me maquille. J'ai enfilé une robe pour l'occasion. Tu deviens fou de rage. « Comment oses-tu porter cette tenue ? Tu veux séduire mon collègue ? Tu veux te faire baiser par un autre ? » Tu plaques mon visage contre le miroir de la salle de bains, mon mascara tache la vitre. Je respire vite, de la buée se forme sur le miroir. Je n'arrive pas à voir ton reflet, mais je sens ta colère. Après ce qui me semble une éternité, tu me lâches enfin. « Change-toi. » Tu pars sans me regarder. Je m'agrippe au rebord du lavabo, retiens mes larmes. Mes yeux ne doivent surtout pas être rouges à

notre arrivée. J'efface la trace de mascara avant de te rejoindre dans la chambre. Tu enfiles la tenue que je t'ai préparée. Tu m'ignores totalement. C'est que j'ai bien choisi. Je suis soulagée de ne pas subir une nouvelle salve de violences. J'enfile un jean, une tunique longue à col roulé et un gilet passe-partout. Tu me jettes un regard méprisant, détailles ma tenue de la tête aux pieds. Tu ne dis rien. Je pars rejoindre mon fils dans sa chambre pour le préparer. Je lui change sa couche, pleine, et prépare son sac à langer. En passant devant la porte, tu me lances : « Il n'a pas intérêt à chier ce soir, il est hors de question qu'une odeur de merde se propage chez eux. » Comme si un bébé pouvait contrôler quoi que ce soit. Je serre bien la couche, en ajoute une deuxième, mets une double épaisseur de vêtements pour retenir les fuites et odeurs. Nous avons rendez-vous dans trente minutes. Je t'entends t'impatienter dans le salon. Tu tournes en rond et marmonnes : « Elle va se dépêcher, l'autre conne ? Putain de chiard, qu'il crève. » Je me fige, le regard plongé dans celui de mon fils. Ses beaux yeux d'un bleu pâle sont si pleins de vie. Ses joues douces et rebondies se raffermissent alors qu'un sourire se dessine sur sa bouche. Il agite les pieds et les mains, se tortille en émettant des petits gazouillis. Je pose ma main sur son petit ventre rebondi, approche mon visage du sien et frotte le bout de mon nez contre le sien. Un petit éclat de rire accompagne une agitation joyeuse. Sa main plonge de ma chevelure et se referme sur une de mes mèches. Ma main rejoint la sienne et l'entoure. Mon front se colle au sien. Plus rien, sauf lui, n'existe en cet instant.

« Bouge-toi le cul ! » Ta voix fait exploser la bulle de bonheur dans laquelle je me trouvais. Je peux presque entendre le bruit des éclats qui se choquent et s'entrechoquent. J'ai l'impression qu'ils me transpercent, déchirent ma chair, coupent mes nerfs. J'ai mal. Je sors à toute vitesse de la chambre, mon fils dans les bras, son sac en bandoulière. « C'est pas trop tôt. » Tu me pousses vers la porte. Je t'ouvre, te laisse passer, referme derrière toi. Tu attends que j'appelle l'ascenseur, me laisses appuyer sur le bouton. Dans le petit

espace clos, tu grognes de cette proximité avec mon fils et moi. Tu grimaces en voyant sa petite tête dépasser de l'écharpe qui le couvre. Je vois toute ta haine dans ton regard. Arrivé à la voiture, tu t'installes au volant. J'installe mon fils dans le siège auto, dos à la route. Cela t'arrange bien, tu ne veux surtout pas croiser son regard à travers le rétroviseur.

Nous arrivons devant chez ton collègue avec trois minutes d'avance. Tu es frustré de ne pas pouvoir t'énerver sur moi avant d'y aller, je le vois à travers tes mains serrées sur le volant, ta jambe qui tremble, ton souffle sec. Tu as envie de me détruire, tu te retiens d'exploser. Tu te tournes vers moi et plantes tes yeux dans les miens. « Je ne te pardonnerai aucun faux pas. À la plus insignifiante erreur, attends-toi au pire. Je serai sans pitié cette fois. » Je déglutis. « Tu as compris ? » Tu m'attrapes le visage et serres mes joues dans le creux de ta main en serrant juste ce qu'il faut pour me faire mal sans laisser de trace. De loin, on peut croire à un geste de tendresse, et c'est là ton but. Ne pas être démasqué par des regards un peu trop curieux. Je me débats avec ma terreur pour expirer un « oui » presque inaudible. « Bien. » Tu me lâches. « Magne-toi. » Je me précipite pour prendre le petit et son sac. Tu es déjà parti sonner à la porte de la maison, une bouteille de vin à la main et un air jovial que je n'ai pas vu depuis des années. Qui est donc cet homme qui, il y a quelques secondes à peine, me menaçait de mort ? Je te rejoins au moment où la femme de ton responsable ouvre la porte. Elle affiche un grand sourire. Qu'elle est belle ! De grands yeux bleus, des cheveux blonds ondulés, une robe coquette d'un bleu éclatant, une fine chaîne en or autour du cou sur laquelle se promène une délicate perle nacrée. « Soyez les bienvenus ! » Elle me tend la main : « Bonjour, je suis Elsa, la femme de Jean ! Je suis ravie de faire votre connaissance. Surtout, n'hésitez pas à me dire si vous avez besoin de quoi que ce soit pour vous ou le petit. » Ton responsable vient vers toi les bras grands ouverts. Il semble t'apprécier. Je récupère tes affaires et suis Elsa pour les déposer dans la chambre d'amis. Une

belle et grande chambre avec un lit parapluie pour mon fils. « Vous pouvez l'installer ici si vous voulez. J'ai également un babyphone, si ça peut vous rassurer. » Je reste figée au milieu de la pièce. Toutes ces petites attentions me bouleversent. Tant de douceur, tant de tendresse, de gentillesse. Je ne mérite pas tant de sympathie. Ou alors, je le mérite, et tu m'en privés depuis déjà trop longtemps. Oui, je crois que je le mérite. Elle me pose la main sur l'épaule. Je tressaille. « Ça va ? » « Oui, oui, parfaitement, merci. » Je lui fais un grand sourire qui semble la rassurer. Je sais jouer la comédie. Elle quitte la pièce pour vous rejoindre. Je couche le petit dans la chambre, le couvre d'une couverture et l'embrasse. J'aime humer son odeur délicate, sentir sa peau douce contre la mienne, écouter sa respiration régulière, admirer ses fins cheveux blonds, cheveux d'ange aussi rayonnants que le soleil. Dans le salon, tu as un verre à la main déjà entamé. Tu ne me regardes pas, me tournes le dos. Tu sembles absorbé par la discussion au point d'en avoir oublié mon existence. Ne pas me sentir surveillée pour la première fois depuis des mois, des années, me fait un bien fou. Je sais que ta vigilance ne disparaît jamais vraiment, mais l'alcool et l'ambiance te distraient. Je vais m'asseoir discrètement et profite de ce répit. Elsa s'assied à côté de moi. Je suis mal à l'aise. J'ai peur de me trahir, de trahir la promesse que je t'ai faite dans la voiture. Je ne sais pas quoi lui dire sans me mettre en danger. Pour éviter les questions, je parle la première : « Votre maison est très belle, très bien décorée. Vous avez fait ça vous-même ? » Ma technique semble marcher. Elsa, passionnée de décoration et du fait maison, m'explique en long et en large les changements qu'elle a faits, le choix des couleurs, la disposition des meubles. Quand je sens qu'elle amorce une question, je la coupe et rebondis : « Et ce beau tapis, où l'avez-vous trouvé ? » ; « Quel est le nom de cette couleur ? J'aime beaucoup ! » ; « Où a été prise cette photo ? C'est magnifique ! » J'arrive à la faire parler ainsi durant tout l'apéritif jusqu'au début du repas, avec des périodes entrecoupées où elle est occupée à servir. Je lui propose mon aide à

plusieurs reprises, elle refuse. Je sens ton regard méprisant sur moi à chaque fois, je devine tes insultes, imagine les coups que tu vas me porter. Tu l'as décidé, je suis fautive et je le paierai bientôt. Je pensais que l'alcool détournerait ton attention, te distrairait, t'adoucirait peut-être. Au contraire. L'alcool ne fait que libérer ta haine. Tu dévoiles ta véritable identité à plusieurs reprises durant le repas. « Tu as de la chance, dis-tu à Jean, tu as une femme baisable et aimable. Regarde la mienne, un déchet. » Elsa, dans la cuisine, n'entend rien. Jean sourit, mais il est mal à l'aise. Il me regarde et, voyant que je baisse les yeux, ne cherche pas à te contredire. Je crois qu'il comprend : il ne quitte jamais la table en même temps qu'Elsa.

Des cris retentissent dans la pièce, répétés en décalé par le babyphone. Tu me jettes un regard noir. Je m'excuse auprès de nos hôtes et me dépêche d'aller retrouver mon fils. Je le prends contre moi, le berce doucement, m'assieds sur le lit et lui donne le sein. Je me sens revivre à ses côtés. « Vous êtes sûre que ça va ? » Je sursaute fortement en resserrant mon étreinte et me tourne vers la voix, les yeux exorbités, le dos courbé, sur mes gardes. « Eh, tout va bien », chuchote Elsa d'une voix douce. Elle plie légèrement les jambes pour se faire plus petite que moi et tend la main dans ma direction comme on pourrait le faire avec un animal effrayé. J'esquisse un mouvement de recul avant de me laisser approcher, mon petit toujours collé à ma poitrine. Les yeux d'Elsa me détaillent. Ils s'arrêtent sur mon sein dénudé. Il est d'une teinte allant du violet au jaune, en passant par le vert et le rouge. Elle hoquette de terreur. « Qu'est-ce que... » Je remonte le plaid jusqu'à mon épaule, couvrant mon sein et mon fils. « C'est ma faute. Ne dites rien, je vous en supplie. » Des larmes montent à ses yeux. « Ce... Non, ce n'est pas votre faute. » Le silence se fait dans la pièce. Elle pose sa main sur ma jambe avant de me souffler : « Je peux vous aider. » Je ne réponds rien et entonne une comptine pour calmer mon petit qui s'agite. Jean appelle Elsa de la cuisine. « J'arrive », crie-t-elle. Elle se dirige vers la table basse, ouvre le tiroir et en sort un bloc-notes et un crayon. Elle

note un numéro de téléphone, plie le papier et me le tend : « Je suis assistante sociale au sein d'un foyer pour femmes, mères et enfants. Je peux réellement vous aider. Appelez-moi et je vous sors de cet enfer. » Je prends le papier et referme ma main dessus. Je suis terrifiée. « Merci. » Elle part rejoindre Jean qui l'appelle pour la seconde fois. Je cale ma tête contre celle de mon fils, continuant de le bercer et de chantonner pour le rendormir. J'ai l'impression de mieux respirer, d'avoir un poids en moins sur la poitrine.

« Ne t'avise pas de la contacter, ne t'avise pas de la revoir, ne t'avise pas de partir. » Le ton froid, meurtrier. Je relève la tête et retrouve mes réflexes d'animal maltraité. Tu occupes tout l'encadrement de la porte, mais tu sembles instable. L'alcool. Tu tiens le babyphone à la main. « Tu es une telle idiote que tu n'as même pas pensé que je pouvais entendre toute votre conversation. » J'ai le souffle coupé, je n'arrive pas à parler. Je te regarde droit dans les yeux sans pouvoir bouger. « Attends-toi au pire. » Tu lances le babyphone d'un geste nonchalant et repars dans le salon d'un air sournois. Je reste prostrée dans la chambre de longues minutes. J'ai du mal à reprendre mes esprits. Je sens quelque chose se fendre en moi.

La soirée continue dans une fausse convivialité, mais la tension est bien présente. Elsa a dû parler à Jean quand ils étaient tous les deux. Jean essaie de ralentir le rythme des verres servis, en vain. Dès qu'il essaie de calmer le jeu, tu deviens méfiant, agressif. Il sait que cela n'augure rien de bon pour moi, alors il remplit à nouveau ton verre. Peut-être espère-t-il que l'alcool viendra à bout de tes forces avant que tu puisses t'en prendre à moi ? Elsa continue de me parler, pose régulièrement sa main sur mon épaule, mon bras ou ma main. Ce lien tactile me réchauffe. Elle accepte mon aide pour la fin du repas. Je fais des aller-retour en l'écoutant me parler de tout et de rien. Sa voix m'apaise. Elle n'essaie pas de lancer une conversation, elle se montre seulement présente. La soirée s'éternise.

Passé minuit, le repas est digéré, le dessert terminé, le digestif avalé. Le départ s'annonce. Je te laisse dans le salon avec nos hôtes et pars préparer mon fils. Je le prends dans mes bras et me blottis contre son petit corps de longues minutes. Je profite de chaque seconde avec lui. Je sens une boule me broyer les entrailles, un sentiment de peur et de regret qui me ronge de l'intérieur. J'aurais aimé être une bonne mère, j'aurais aimé que mon enfant naisse dans une famille aimante, avec une mère heureuse et un père attentionné. Je retiens mes larmes. Sa petite main agrippe mon écharpe. La serre fortement. Je lui dépose un baiser sur le front et lui susurre : « Je t'aime. » Il tire délicatement avant de lâcher sa prise. Je l'emmailote, lui couvre la tête, et lui place mon écharpe sur le torse. Je l'admire encore quelques secondes. Je replie le lit parapluie et range nos affaires. Je dépose le cosy dans l'entrée et t'apporte ton manteau. Tu es totalement ivre, tu titubes. Tu te tiens à moi avec violence, je sens tes doigts s'enfoncer avec force dans mon trapèze. « Tu ne peux pas conduire dans cet état ! », commente Jean. « Bien sûr que si ! » Tu te diriges vers l'entrée, je ne dis rien. Jean te passe devant et te bloque la porte. « Soit tu laisses conduire ta femme, soit vous ne partez pas. Tu as le permis, non ? », m'interroge-t-il. J'acquiesce. Tu essaies de bomber le torse, de tenir son regard, mais tu ne fais pas le poids face à cet homme plus puissant que toi. Tu sors les clés de ta poche et me les lances au visage. « Tiens, salope, mais tu as intérêt à pas abîmer ma caisse, sinon je te tue. » Tu montres enfin ton vrai visage. Du sang coule de mon arcade. Elsa et Jean veulent prendre ma défense. Je les en empêche. « Non, ça va aller. Tout va bien. Je vais conduire. On veut juste rentrer chez nous. » Je les fixe droit dans les yeux sans ciller, faisant un infime mouvement de tête vers le bas pour les rassurer. Mon assurance doit les convaincre, car ils s'immobilisent. Jean nous ouvre la porte, non sans être inquiet. Je prends le cosy d'une main et te soutiens de l'autre jusqu'à la voiture. Aucun au revoir, aucune embrassade, les regards sont fuyants. Je t'installe en premier, à la place du passager. Une fois tout le monde

installé, je monte du côté conducteur. Je sens Elsa et Jean vraiment soucieux. Je leur fais un signe de la main et un sourire, et leur déclare : « Merci pour la soirée. » Un éclat de lumière jaillit de la joue d'Elsa. Elle pleure. Quand je quitte leur allée, je les aperçois dans le rétroviseur. Ils s'enlacent, ils se rassurent. Je les envie.

J'arrive sur la départementale. La vitesse est limitée à 90 km/h. J'accélère. 110 km/h. 130 km/h. 150 km/h. Tu as une voiture de sport, qui peut monter bien plus haut que le maximum autorisé. Je continue d'augmenter la vitesse jusqu'au plein régime. Les allées de platanes défilent à toute allure de part et d'autre de la route. À côté de moi, tu es trop ivre et trop occupé à me crier des insultes pour te rendre compte de la vitesse. « Grosse conne » ; « Déchet » ; « Tu ne me mérites pas » ; « Je vais te tuer, toi et ton fils ». Je serre les dents : « Ta gueule ! » Je tourne le volant d'un coup brusque. La voiture vient percuter un immense platane qui se contente de trembler sous le choc. La voiture, elle, s'encastre violemment, se plie, se tord. Tu n'as pas attaché ta ceinture, comme toujours. Avec la force du choc, tu es propulsé à travers le pare-brise. Ta tête se fracasse contre l'arbre. Je crois discerner des morceaux de chair tapisser l'écorce par petites touches. Une fraction de seconde plus tard, je heurte le volant. L'airbag se déclenche, en vain. L'avant de la voiture s'encastre dans mon bas-ventre et me comprime le corps. Je ne sens plus mes jambes, j'arrive à peine à bouger mes bras. Ma tête penche sur le côté sans aucun maintien, du sang coule dans mes yeux. J'arrive à distinguer un morceau du siège auto. Il a été disloqué par la violence du choc. Le plaid déchiqueté est étalé sur ce qui reste du tableau de bord. Je souris.

Elsa et Jean se tournent et se retournent dans leur lit. Ils n'arrivent pas à trouver le sommeil. Ils ont peur de ce qui pourrait arriver, peur d'apprendre aux informations qu'un nouveau féminicide a été commis et que la jeune femme qu'ils ont rencontrée ce soir en est la victime. Ils n'arrivent pas à parler et restent tous les deux emmurés dans le silence. Jean s'en veut de ne pas avoir vu clair

dans le jeu de son collègue plus tôt, de ne pas avoir réussi à le percer à jour, lui qui est marié à une assistante sociale. Elsa s'en veut elle aussi : elle n'aurait jamais dû la laisser repartir avec cet homme violent. Elle sait pertinemment que plus le temps passe, plus le risque de féminicide est élevé. Pourtant, elle n'a pas pu se décider à la retenir. Quelque chose l'a empêché de le faire. La peur, peut-être, de déclencher un événement qui la dépasse. La peur de lancer un mécanisme qu'elle ne pourra plus contrôler ensuite. La peur de devenir à son tour une proie, une victime de cet homme. La main de Jean glisse sur le matelas jusqu'à effleurer celle d'Elsa. Celle-ci s'y agrippe de toutes ses forces.

Un bruit étouffé perce le silence. Elsa et Jean retiennent leur respiration, tendent l'oreille. Plus rien. Puis un deuxième bruit, un peu plus fort, un peu plus net. « Tu as entendu toi aussi ? », s'interrogent-ils mutuellement. Des cris retentissent. Des petits cris, ou plutôt, des hoquètements. Elsa se lève précipitamment et allume la lumière de la chambre. Jean la suit, sur le qui-vive. Elle marche vite, allume toutes les lumières de la maison, descend les escaliers d'une traite. Elle s'arrête et écoute, Jean sur ses talons. Les pleurs sont plus forts ici. Ils se tournent tous les deux vers la chambre d'amis dans un même mouvement. Ils se précipitent dans la pièce, allument la lumière, inspectent les lieux et localisent rapidement la provenance des cris. Dans le placard, un bébé les attend bien au chaud parmi les draps. Il a faim, il a froid, il est trempé, il est seul. Elsa, circonspecte, le saisit et le serre dans ses bras. Elle passe sa main sur la toute petite tête chaude et douce du nourrisson, pose sa joue contre la peau du petit, les yeux humides. « Chuuut, chuut, ça va aller, ça va aller », dit-elle autant pour lui que pour elle. Elle sait. Jean découvre le sac à langer sur l'étagère du dessous. À l'intérieur des couches, des changes et un mot :

Je vous confie Jules, prenez soin de lui. J'aurais voulu le voir grandir, mais c'est impossible. Je dois le protéger. Dites-lui bien que je l'ai aimé, que je l'aime et que je l'aimerai toujours. Je vous embrasse, Aline.



La parole à... Anne Monneau

Chers lecteurs, chères lectrices,

Je vous suis reconnaissante d'avoir lu cette nouvelle jusqu'au bout et j'espère que celle-ci vous a touché en plein cœur, sans pour autant y laisser une plaie béante.

J'ai écrit cette nouvelle d'une traite en 2022, puis, je l'ai laissée dans mes archives pendant plusieurs années. Je n'arrivais pas à me replonger dans cette histoire qui me déchirait le cœur. C'est en 2025 que j'ai réussi à rouvrir le fichier, me disant que ce texte devait exister, sortir de l'obscurité et rencontrer ses lectrices.

Cette nouvelle, c'est une larme, un sanglot, un cri pour toutes ces femmes qui meurent de la violence des hommes. C'est une histoire pour leur dire que je ne les oublierai jamais, mais aussi pour inviter toutes celles et ceux qui la liront à ouvrir leurs yeux et ouvrir leur cœur aux personnes en détresse. Toutes les histoires n'ont pas à avoir la même fin. Et parfois, une main tendue suffit à tout changer. Parfois. Alors, si vous le pouvez, tendez la main.

Anne Monneau

La paix des fleurs

Recueil de nouvelles



La Paix des fleurs

Une résidente d'Ehpad mutique trouve la paix auprès des fleurs, une petite-fille embarque sa grand-mère en fin de vie pour une dernière virée en voiture, une jeune femme plonge dans les profondeurs de son arbre généalogique à la rencontre de ses aïeux...

Ce recueil composé de trois nouvelles aborde avec tendresse et poésie les thèmes de la maladie, de la fin de vie et du deuil. Il vous en offre une vision apaisée, à l'image des personnages qui le composent.



Le parfum

Laetitia Paillard

Il attendait là. Comme oublié dans un monde qui n'était définitivement plus le sien. Tous les jours, assis sur ce banc à l'ombre du grand magnolia, il attendait. Quoi ? Qui ? Certainement pas moi. Cette foutue maladie m'avait pris mon grand-père depuis longtemps. Trop longtemps. Alzheimer. On le lui avait diagnostiqué autour de ses soixante-dix ans. Une forme légère, nous avait-on dit. C'était le cas. Quelques absences passagères, des noms qu'il avait du mal à retenir et des moments où sa langue maternelle reprenait le pas sur le français. Dans ces moments, ma grand-mère le rappelait à l'ordre en le houspillant gentiment.

— Hé, Andréa, tu sais bien que je ne parle pas un mot d'italien !

Immédiatement, il se souvenait de tout et cela finissait par un grand sourire, un baiser et comme une dernière douce provocation, un « Sì, mia bella ragazza ! »

Que j'aimais entendre ces mots ! Que j'aimais mon grand-père, tout simplement ! Cet homme si fort et si doux à la fois ! Nous étions cinq petits-enfants, mais j'étais la seule qu'il n'appelait pas par son prénom. J'étais sa « ragazzina¹ », SA petite-fille. Cela rendait les autres un peu jaloux, mais peu lui importait ! Il faut dire que j'avais hérité de sa peau mate et de ses cheveux noir geai, mais également du sourire et des yeux bleu océan de ma grand-mère. Un beau mélange franco-italien, me disait-il souvent.

C'est donc tout naturellement que j'ai appris l'italien au lycée, pour me rapprocher encore un peu plus de lui. Au début, il était un peu réticent à parler à nouveau cette langue qu'il avait si longtemps mise

de côté. Mais peu à peu, nous finissions par ne parler qu'italien entre nous, au grand désarroi de ma grand-mère !

Un jour, j'ai demandé à celle-ci pourquoi elle n'avait jamais essayé de l'apprendre.

— Oh, tu sais, à l'époque, ça ne se faisait pas trop ! En plus, je n'ai jamais été très douée pour apprendre une autre langue ! Tu sais comme il se moque de moi quand j'essaie de prononcer le moindre mot d'anglais ! (Même si avec son accent, il ne fait pas beaucoup mieux !) Et ton grand-père a très vite appris le français !

Et elle avait ajouté discrètement :

— Et puis, j'avoue que quand il s'énerve et qu'il râle, c'est toujours l'italien qui revient. Et c'est tellement joli que j'ai toujours l'impression qu'il me dit des mots d'amour. Du coup, nos disputes ne durent jamais bien longtemps...

J'ai trouvé ça tellement romantique... Mais quand je lui ai demandé comment ils s'étaient rencontrés, elle a botté en touche !

— Je te raconterai, un jour. Mais une grand-mère a le droit de garder quelques-uns de ses secrets pour elle, n'est-ce pas ?

Elle n'a pas eu le temps de me raconter... Elle est partie un jour, comme ça, dans son sommeil, tranquillement lovée dans les bras forts de cet homme qui l'avait aimée d'un amour inconditionnel pendant plus de cinquante années... Il avait longtemps refusé de la lâcher, de la laisser partir. Il n'a plus dit un mot, ni de français, ni même d'italien jusqu'à son enterrement. Et lorsque je l'ai serré dans mes bras ce jour-là, il m'a glissé discrètement dans la main un magnifique petit flacon de parfum très ancien. Il a ajouté en italien :

— C'était à ta grand-mère. Garde-le précieusement, ragazzina.

C'est seulement à cet instant qu'il a accepté de laisser les larmes recouvrir ses joues.

Il avait refusé de retourner seul dans leur maison, vide, sans elle. Malgré les propositions de ses trois enfants pour le garder chez eux, il

avait préféré faire le nécessaire pour emménager dans un centre spécialisé pour les malades d'Alzheimer, tant qu'il était encore un peu lucide.

— Vous ne pourrez bientôt plus vous occuper de moi ! C'est mieux ainsi ! J'aurai un peu de compagnie, comme ça, et vous viendrez me rendre visite.

Oui, lui rendre visite. Seulement, c'est la solitude qui l'a finalement vite emprisonné, sans même qu'il s'en rende compte. L'état de santé de mon grand-père s'est dégradé très rapidement depuis ce moment-là. Comme si l'amour de cette femme, dernier rempart à sa maladie, venait de céder. Chaque jour, il oubliait un peu plus le nom des choses, ses habitudes, ses souvenirs, nos prénoms, nos visages... Sa vie...

Malgré tout, je continue une fois par mois à lui rendre visite. Ou plutôt, je viens prendre place sur ce banc, à côté de cet homme silencieux qui n'a plus rien de celui que j'ai connu. Mais l'espoir est tenace. L'espoir d'obtenir un jour une parole, un signe, quelque chose qui me rappelle que mon « nonno » est toujours là, quelque part. Alors, pour ne pas laisser le silence me prouver le contraire, je le comble en lui racontant ma vie après lui. Un peu comme une thérapie.

Aujourd'hui cependant, je n'ai guère envie de parler. Malgré le soleil, l'automne apporte avec lui ce vent froid qui s'immisce partout. Je sors mon foulard et l'enroule autour de mon cou avant de fixer l'horizon, sans un mot.

Soudain, la chaleur d'une main posée sur la mienne. Je tourne la tête et mon regard se perd immédiatement dans ses grands yeux qui me fixent, des larmes naissantes et un sourire tremblant :

— Tu es là, enfin ! Je t'ai attendue si longtemps.

C'est à mon tour de laisser l'émotion me submerger. Trop émue pour parler, je me contente de lui serrer un peu plus fort la main.

— *Comme tu m’as manqué, mi amore². Ne pleure pas, ragazza, nous sommes là tous les deux. Sur ce banc comme à notre premier rendez-vous. Tu t’en souviens, ragazza ?*

Cela fait si longtemps que je n’ai pas entendu sa voix. Si chaude, si rassurante, si pleine d’amour... Un amour qui, je m’en rends compte, ne m’est pas destiné. Dans mes yeux, c’est ma grand-mère qu’il croit reconnaître. Je ne sais si je pleure la déception de ne pas retrouver les bras de mon grand-père ou la joie de découvrir cet homme amoureux en train de revivre sans doute l’un des plus beaux moments de sa vie.

Alors, pour un instant, je lui offre le bonheur de retrouver cette femme qu’il a tant aimée...

— *Bien sûr que je m’en souviens. Mais je t’en prie, fais-moi revivre notre histoire, pour que jamais elle ne s’efface... Raconte-moi encore...*

Et il me raconte...

La guerre était finie. Trop jeune pour aller se battre, il y avait survécu. Mais pourquoi ? Pour qui ? Son père n’en était pas revenu. Sa mère en était morte de chagrin. C’était triste. C’était beau. Qui pouvait prétendre vivre un jour un amour aussi grand ? Son amour à lui n’avait pas suffi pour la garder en vie. Quel espoir lui restait-il d’ailleurs dans ce pays qu’il ne reconnaissait plus ? Il ne s’y sentait plus chez lui. Il n’avait plus personne. Alors, il avait décidé de le quitter. La France toute proche se reconstruisait et elle avait plus que jamais besoin de main-d’œuvre. Pas besoin de parler la langue pour faire de la maçonnerie ou pour construire une charpente. Ses muscles développés avaient été un argument de poids pour intégrer les nombreux chantiers de l’Est dévasté par l’invasion allemande.

C’est comme ça qu’il s’était retrouvé sur l’échafaudage de cet immeuble qui n’en avait plus guère que le nom.

— Hé ! Le rital, on te paie pas pour que tu te la coules douce au soleil ! T’es déjà assez bronzé comme ça !

« Le rital ». Il ne parlait pas le français mais il avait rapidement compris que ce mot n'était pas vraiment flatteur. Au contraire. Il faisait semblant de ne pas comprendre. Il n'avait de toute façon plus guère d'identité, et il se fichait bien d'exister sous un nom ou un autre pour ce genre d'individu.

C'est alors que survint l'accident. La chute vertigineuse puis, le trou noir. Clap de fin. On lui permettait enfin de rejoindre les siens. Il n'avait plus qu'à se laisser aller...

Non, quelque chose l'empêchait de s'éloigner... Une douceur, une sensation... Son cerveau luttait pour se remettre en marche, pour trouver la source de ce lien qui s'acharnait à le retenir vers une réalité dont il ne voulait plus.

La douleur était trop forte, insupportable, il devait lâcher prise. Mais il y avait autre chose. Un parfum. Oui, un parfum. Puis une caresse, des mots, incompréhensibles mais tellement mélodieux...

C'est là qu'il la vit pour la première fois. La souffrance était horrible, mais ces yeux et ce parfum lui donnèrent la force de se battre et de revenir à lui. Il avait l'impression d'avoir atterri sur une île paradisiaque aux eaux cristallines, couverte par des milliers de fleurs dont il ne connaissait même pas les variétés... Il s'évanouit à nouveau, noyé dans ce rêve merveilleux.

Il faisait partie des survivants. Il y en avait si peu, et les blessés étaient, à son image, d'une gravité souvent extrême. L'échafaudage s'était écroulé. La plupart des ouvriers avaient été broyés sous les décombres et pour ceux qui, comme lui, se trouvaient dans les étages les plus hauts, la chute avait souvent eu raison de leur vie. Comment avait-il survécu ? Un mystère. Lui qui n'avait aucune raison de vivre, il prenait la place de ceux qui avaient une femme à rejoindre le soir et une famille à nourrir. C'était injuste ! Mais il n'avait pas le droit, pour eux, de refuser cette chance. Surtout depuis que ce parfum l'avait envoûté... Il ne savait même pas le nom de celle qui le portait, mais elle était là depuis le début. Elle n'avait pas

l'uniforme classique des infirmières. C'était probablement une bénévoles venue fournir un soutien après le drame. Elle lui avait parlé sans cesse, dès qu'il essayait d'ouvrir un œil, pour l'aider à rejoindre la réalité. Lorsque les médecins voulurent l'amputer d'une jambe, il lui avait serré la main si fort et l'avait suppliée si ardemment du regard, qu'elle avait fini par réussir à convaincre ces derniers de tenter l'impossible. Elle s'est alors occupée de lui quasiment jour et nuit, pendant une semaine entière, changeant ses pansements, l'épongeant pour faire baisser sa fièvre, se battant à sa place quand il n'en avait plus la force.

Qui était-elle ? Où vivait-elle ? Il ne s'était jamais posé la question, tant sa présence faisait partie de son quotidien.

Après cette fameuse semaine, cependant, les visites s'espacèrent. Une autre vie, sans doute, attendait cette jeune fille loin de ce dispensaire sinistre, financé par les propriétaires de l'immeuble où s'était produit l'accident. Une incroyable générosité envers ces « immigrés sans le sou », à qui on offrait les meilleurs soins possibles jusqu'à ce qu'ils soient capables de prétendre à nouveau à un travail décent. Une culpabilité adroitement masquée. Pour lui, la convalescence prendrait un certain temps ! Sa jambe folle ne lui permettrait plus de monter sur un échafaudage, encore moins de pratiquer un quelconque travail de maçonnerie... Quoi qu'il en soit, l'offre n'allait pas tarder à prendre fin, la générosité avait ses limites, et il se retrouverait certainement dans la rue, considéré comme un invalide incapable de travailler. Qu'allait-il devenir ?

Mais il était bien loin de s'en préoccuper. Tout ce qu'il avait dans la tête, c'était le moment où il la verrait...

Elle avait fini par reprendre sa vie, mais elle ne pouvait se résigner à le laisser. Elle venait alors régulièrement, sous prétexte de l'aider à faire sa rééducation. Elle lui prenait le bras, l'emmenait jusqu'au parc pour une promenade de quelques minutes seulement. Puis, ils s'asseyaient sur un banc, à l'ombre d'un grand magnolia. Il

apprenait la complexité du français, docilement, timidement, enivré par le parfum doux et subtil de sa professeuse. L'odeur du magnolia se confondait avec les effluves de fleur d'oranger, et les deux jeunes gens s'évadaient dans un monde qui n'appartenait plus qu'à eux.

Mais le bonheur est fragile... Un jour, puis deux, puis toute une semaine sans qu'elle revienne... Jusqu'à ce mot, déposé à son attention :

« Cher Andréa, vous avez fait des progrès remarquables ! Vous n'avez dorénavant plus besoin de mon aide. Je vous souhaite le meilleur pour la suite de votre vie. Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance. Jeanne »

Jeanne... Malgré ses demandes répétées, jamais elle n'avait voulu lui dire son prénom, un peu comme un jeu, préférant s'entendre appeler tendrement « ragazza³ ». Et alors qu'Andréa accédait enfin à ce trésor caché, c'est son cœur tout entier qu'il perdait à travers ces quelques lignes. Il ne pouvait y croire. Ou plutôt, il le refusait ! Il était devenu fou amoureux de sa « ragazza ». Si fou, qu'il n'avait peut-être finalement pas envisagé que cela ne fût pas réciproque ? Se pourrait-il que ses sourires, ses joues qui s'empourpraient, ses yeux brillants ne fussent au final que pure imagination de sa part ? Il fut pris d'un vertige. Il eut l'impression de revivre sa chute. Non ! Cela ne devait pas se terminer comme ça ! Il fallait qu'il la retrouve, qu'il lui avoue ses sentiments et qu'elle lui dise qu'elle n'éprouvait réellement rien pour lui.

Il demanda aux infirmières si elles connaissaient cette jeune fille prénommée Jeanne, qui s'était si souvent occupée de lui.

— Jeanne ? Bien sûr ! C'est la fille de monsieur Ponsard, le propriétaire de l'immeuble qui a failli vous coûter la vie ! Vous n'étiez pas au courant ?

Comment aurait-il pu l'imaginer ? Évidemment ses vêtements et ses manières n'avaient rien de ceux d'une paysanne, mais jamais il n'aurait envisagé qu'elle puisse venir d'une famille aussi aisée.

Il comprenait soudain la lettre ! Jeanne n'était sûrement là que pour redorer l'image de son père. Et maintenant que les survivants étaient tous plus ou moins guéris, sa présence n'était plus nécessaire.

Pourtant, au fond de lui, il refusait de croire à ce scénario. Non, cela ne pouvait pas être seulement ça ! Dans son regard, il y avait autre chose que de la simple compassion. De l'amitié ? Aurait-il eu l'audace de deviner des sentiments encore plus profonds ? De l'amour ? Pourquoi ne pas lui avoir dit qui elle était ?

Il fallait qu'il réponde à toutes ces questions.

Après s'être procuré l'adresse de Jeanne, il se rendit au domicile des Ponsard, bien décidé à lui parler, et à lui avouer ce qu'il ressentait.

La maison était si cossue qu'il se sentit petit, insignifiant. Impression qui s'accrut encore lorsqu'il dut tirer sa jambe droite pour franchir les immenses marches qui le séparaient du perron. Il n'avait décidément rien à faire là et pourtant, il fallait qu'il la voie, même si c'était pour la dernière fois. Le regard de l'homme qui lui ouvrit et dont il comprit rapidement qu'il était un domestique acheva de le renvoyer à sa place d'immigré handicapé, et sans emploi de surcroît. Il demanda cependant à voir Jeanne.

Lorsqu'elle le vit ainsi sur le pas de sa porte, elle ne put prononcer un mot, mais il aurait juré qu'une lueur avait soudain brillé dans ses yeux. Il n'en fallut pas plus pour qu'il lui ouvre son cœur, avec maladresse, certes, mais avec toute la passion et l'espoir qu'il contenait. Au moment où elle allait lui répondre, son père arriva et lui ordonna de regagner la maison, sur un ton qui n'admettait aucune objection. L'homme s'approcha et referma la porte derrière lui.

— Je pense que vous parlez notre langue, tout du moins suffisamment pour comprendre que ma fille n'est pas pour vous ! Croyez bien que je suis désolé pour ce qui vous est arrivé. Jeanne a

fait preuve de compassion, a réalisé son devoir de bonne chrétienne en vous prêtant assistance tant que vous en aviez besoin. Maintenant, je vous prierais de ne plus venir l'importuner et de ne pas chercher à la revoir. Franchement, qu'auriez-vous donc à lui offrir ? Quant à moi, je vous offre un travail, et ce, malgré votre handicap. Allez voir demain le contremaître. Je l'informerai de votre venue. Et voici un petit plus pour vous nourrir et vous loger en attendant votre prochaine paie. Cela devrait amplement suffire. Vous n'avez maintenant plus aucune raison de vous approcher de ma fille.

Il n'eut pas le temps de répondre quoi que ce soit, le père de Jeanne lui avait déjà tourné le dos sans même prendre la peine de le saluer, le laissant seul devant une porte fermée, avec une liasse de billets posée sur le bord des marches.

Tout se mélangea dans sa tête : tristesse, colère, humiliation... Cela ne pouvait se terminer ainsi ! Il fallait qu'il dise à cet homme ce que sa fille représentait pour lui, même s'il savait ne pas en être digne ! Mais avait-il seulement les mots pour le faire ? C'était peine perdue.

Il commença à s'éloigner, préférant troquer la liasse de billets sur le perron contre son désespoir qui, lui, au moins, rappellerait toujours à son cœur blessé l'existence de cet amour déchu. Mais la souffrance était trop forte. Après seulement quelques mètres, il se ravisa, récupéra les billets et quitta la demeure sans se retourner...

Quelques heures après cette intrusion, on frappa à nouveau à la porte. Cette fois, pas de majordome, c'est le père lui-même qui allait ouvrir, s'apprêtant à chasser avec beaucoup moins de sympathie que la première fois ce va-nu-pieds, s'il s'agissait encore de lui, et s'il n'avait pas compris le message.

C'était bien lui, en effet. Andréa se tenait là, devant lui, fier, la tête haute, et bien droit malgré la douleur qu'engendrait une telle

position pour sa jambe encore si fragile. Dans ses mains, enveloppé dans un sachet de tulle transparent, un magnifique flacon de parfum.

— Monsieur, je parle pas bien français. Mais s'il vous plaît, vous allez écouter moi. J'aime votre fille très beaucoup ! Elle a sauvé ma vie ! J'ai pas d'argent à offrir comme vous pour elle, mais je donne tout ce que j'ai ! Elle, comme ce parfum. Bella, accattivante, sorprendente⁴. Je sais pas comment dire en français. Je veux pas argent pour hôtel. Je préfère dormir dehors. Pas d'argent pour manger. Je gagne mon pain avec travail ! Plus important, c'est elle ! Alors, j'ai acheté parfum. Pour elle, pour dire merci, pour pas elle oublie ce qu'elle fait pour moi. Je sais elle mérite mieux que moi. Demain je pars chercher travail ailleurs. Vous me verrez plus. Mais ne traitez pas elle comme objet. Plus jamais échanger elle contre argent ! Elle mérite pas ça ! Elle, una meraviglia⁵. Vous, jamais oublier ça ! Moi, jamais oublierai elle ! Au revoir, monsieur.

Il voulait pleurer, se laisser aller à sa tristesse. Il savait qu'il ne la reverrait pas, mais il retiendrait ses larmes et resterait digne devant cet homme qui ne le rabaisserait pas une fois de plus ! Malgré tout, il avait raison. Que pouvait-il offrir à Jeanne ? Alors oui, il avait prévu de partir, mais il avait voulu le faire en respectant ses propres valeurs. Ce parfum lui avait coûté une fortune ! Toute la liasse de billets. Et il en était fier. Il déposa le flacon à l'endroit même où se trouvaient les billets quelques heures auparavant et s'en alla à nouveau, mais cette fois, il savait qu'il ne reviendrait pas. Il n'oublierait ainsi jamais cette femme qui lui avait permis de survivre et dont il était tombé amoureux au premier regard. Et par ce geste, il l'avait traitée bien mieux que son propre père, avec respect, dignité et amour...

Il ne lui fallut pas longtemps pour ramasser ses affaires. Il avait décidé de prendre la route sans attendre. Dormir sous un pont ici ou ailleurs, cela ne changerait pas grand-chose. Au moins il pourrait

s'éloigner un peu d'elle. La distance lui permettrait peut-être de panser ses blessures...

Il prit le chemin en direction de la frontière de l'Est. Il avait entendu dire que dans certaines villes toutes proches, de grandes usines s'étaient installées et cherchaient de la main-d'œuvre. Il avait l'espoir d'y trouver un emploi compatible avec sa jambe raide. Il passerait une dernière fois près du banc où il avait repris goût à la vie, pour un dernier regard, pour ne jamais oublier...

Le banc était occupé. Une femme. On ne pouvait distinguer son visage, enveloppé sous un épais châle qui recouvrait également ses épaules. Immobile, elle serrait dans ses mains un objet auquel elle paraissait tenir particulièrement. Semblant sentir sa présence, elle dirigea son regard vers lui. Un regard bleu, brillant, qu'il reconnut immédiatement. Il se sentit chavirer. Ses jambes fragilisées ne le portaient plus. Était-ce un mirage ? Il n'arrivait pas à y croire. Il ne comprenait pas.

Il s'approcha et aperçut à ses côtés un baluchon, et entre ses mains un flacon de parfum qu'il connaissait parfaitement. À son approche, la belle jeune fille ne put retenir davantage les larmes qu'elle contenait depuis qu'elle l'attendait. Elle se leva, déposa délicatement le flacon sur le banc et lui prit tendrement les deux mains. La chaleur qu'il ressentit alors embrasa son cœur. Mais toujours ignorant des raisons de sa présence, il le sentait se consumer à petit feu, attendant que ce rêve éveillé ne tourne à un cauchemar si prévisible.

— Andréa... J'avais tellement peur que vous soyez déjà parti...

Ils s'assirent sans se lâcher les mains et sans se quitter des yeux.

— Lorsque vous êtes venu m'avouer vos sentiments, j'ai réalisé que les miens étaient tout aussi forts ! Alors, quand vous êtes parti avec l'argent, sans même un regard en arrière, je n'ai pas reconnu l'homme que j'aimais. J'en ai eu le cœur brisé. Mais votre retour, vos mots, et ce merveilleux cadeau m'ont offert la plus belle des preuves

d'amour que j'aurais pu imaginer. J'ai voulu immédiatement vous rejoindre, mais mon père m'en a empêchée et m'a enfermée dans ma chambre. C'est notre gouvernante qui est venue discrètement m'ouvrir et qui m'a remis le flacon. Il m'a suffi de l'ouvrir pour prendre ma décision. Je ne peux pas vivre sans vous, Andréa, je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vu vous battre pour survivre sur ce lit d'hôpital. Je veux être aussi courageuse que vous et me battre à mon tour pour gagner le droit au bonheur à vos côtés. Je sais que ce que je vous demande est complètement fou et je comprendrais si vous refusiez, mais je vous en supplie, laissez-moi partir avec vous ! Partons loin d'ici ! Je ne veux rien d'autre que vous et mon flacon de parfum... »

Il voulut lui répondre, mais l'émotion était trop forte pour trouver quoi dire avec ses quelques pauvres mots de français.

— *Ti amo, ragazza*⁶ !

— *Tu te souviens, ragazza ? Notre premier baiser, sur ce banc... Tu sentais tellement bon. Tu as fait de moi ce jour-là l'homme le plus heureux du monde, bien avant notre mariage. Ne pleure pas, mi amore, tu avais si peur à l'époque, mais aujourd'hui, tu vois quelle belle vie nous avons eue ? Et tout ça, c'est grâce à ton courage. Cette année-là, j'ai perdu l'usage d'une jambe. Mais toi, tu as perdu une partie de ton cœur en laissant ta famille derrière toi.*

Ses mains si faibles serraient les miennes si fort que j'ai cru que je n'aurais jamais le courage de les lâcher. Ces larmes qu'il voyait, c'étaient les miennes. J'avais perdu mon grand-père depuis des mois et soudain, je découvrais toute sa vie en quelques minutes. Une vie d'amour dont je comprenais pourquoi, aujourd'hui, ma grand-mère avait tant de mal à parler...

Ils étaient partis. Tous les deux. Avec pour seuls bagages quelques vêtements et un flacon de parfum. Ils avaient vécu pendant quelque temps au jour le jour, profitant de la générosité des gens sur leur chemin ou en échangeant le gîte et le couvert contre de petits travaux,

avant de trouver enfin de véritables emplois : elle comme infirmière et lui comme ouvrier dans une usine automobile.

La suite, je la connaissais. Mais je comprenais maintenant la raison de ce lien si fort et si profond qui les unissait.

Après un très long silence, je m'aperçois que mon grand-père est à nouveau parti très loin, dans son monde. J'aime à penser que dans ces moments, il rejoint simplement sa bien-aimée quelque part. Des âmes sœurs peuvent-elles vraiment être séparées ?

Je me décide enfin à lui lâcher doucement la main. Le vent emmène avec lui les quelques dernières fleurs de magnolia qui ont survécu au début de l'automne, laissant derrière elles ce léger parfum qui se mélange à celui de mon foulard. Je comprends pourquoi aujourd'hui ce vieil homme exige de s'asseoir toujours à cet endroit. Il y retrouve, sans vraiment le savoir, les effluves d'un amour naissant...

Je me lève, lui dépose un tendre baiser encore humide de mes larmes et enroule mon foulard autour de son cou, comme un talisman gardien du secret de leur histoire.

— Mia ragazzina, je suis tellement content de te voir ! Pourquoi tu n'es pas venue plus tôt ? Tu es toujours aussi magnifique !

Je n'ose y croire ! Ai-je bien entendu ? C'est bien lui ! Mon « nonno⁷ » ! Il est revenu ! Oh, oui, assurément, pour quelques minutes tout au plus, mais qu'importe ! Je suis à nouveau la petite fille qui se blottit pour pleurer à chaudes larmes dans ses bras.

— Pourquoi tu pleures, ragazzina ? Tu vas noyer tes si jolis yeux ! Tu sais que tu as les yeux de ta grand-mère...

— Et les cheveux de mon grand-père...

Ce soir, je repense à tout ça. Jamais je ne pourrai oublier ce moment. Seule devant mon miroir, je m'observe longuement pour ne pas oublier, pour ne pas m'oublier. Et finalement, je me persuade que si un jour moi aussi je suis enfermée dans un monde qui m'éloigne de ceux que j'aime, ils seront toujours là, quelque part, bien à l'abri dans un

recoin de mon âme, comme un trésor précieux gravé dans ma tête, dans mon cœur et qu'il suffira peut-être d'une mélodie, d'une madeleine ou d'une simple note de fleur d'oranger pour les retrouver.

J'ai sorti le flacon de ma grand-mère de l'écrin où je l'avais soigneusement conservé. Je l'ai rempli de mon propre parfum. Ce parfum qui se permit l'audace de lier mon présent à leur passé, et de me révéler la plus intime et la plus belle des histoires d'amour.

Le parfum d'une vie.



La parole à... Laetitia Paillard

Vous êtes tombé sous le charme du "parfum" de ma nouvelle ? Alors c'est que vous êtes, comme moi, romantique à souhait !

Et si je vous proposais de troquer les doux effluves de fleur d'oranger contre l'odeur réconfortante d'un chocolat chaud ?

Prenez un plaid, trouvez une bonne cheminée devant laquelle vous réchauffer, un confortable fauteuil et vous êtes prêt pour dévorer *Accident de Noël*.

Oubliez votre quotidien, laissez l'adulte que vous êtes devenu retrouver son âme d'enfant et cédez à mon invitation...

Venez découvrir une histoire magique, pleine d'humour, d'amitié avec peut-être, même, une touche d'amour en supplément...

Attention ! Effet secondaire possible : Il est fort probable, après tout ça, que vous recommenciez à croire au père Noël...

Accident de Noël



Laetitia Paillard

Accident de Noël

Et si un jour le Père Noël s'écrasait sur le toit de votre maison ?

C'est exactement ce qui vient d'arriver à Lisa ! Comment cette jeune maitresse d'école va-t-elle réussir à se sortir de cette situation pour le moins saugrenue ?

Elle va néanmoins pouvoir compter sur l'aide d'une classe de Ce2 survoltés, d'un vieux voisin grincheux, d'une maman dépressive, d'un ado en crise, d'un enfant muet, d'un chien mollasson et d'un vétérinaire aux yeux tendres.

Pas sûr que cette fine équipe réussisse à sauver Noël...

Une belle histoire d'amitié avec une touche de magie.



Un chapitre de vie

Juliette Lepage

Oh non !

Il pleut encore ce matin.

Cela fait déjà trois jours que les gouttes tombent sans discontinuer.

Non pas que cela me dérange ; j'ai toujours apprécié écouter la pluie taper au carreau, je trouve cela apaisant. Mais j'aurais aimé sortir un peu aujourd'hui, et ce temps ne m'en donne tout simplement pas l'envie.

Je m'étire nonchalamment et quitte mon lit douillet.

Comme un réflexe, j'arpente l'appartement. Tout est propre, tout sent bon. L'ordre règne. Pas étonnant, quand on vit avec une maniaque invétérée.

Mais c'est tant mieux, dans un sens. J'affectionne les environnements sains, alors sa folie du ménage ne me chagrine pas outre mesure.

« Salut, toi ! »

Ah, la voilà, justement, qui vient de se réveiller, elle aussi. Elle se dirige vers la cuisine pour préparer le petit-déjeuner. Je la rejoins sans tarder.

Tous les deux, on se connaît depuis l'enfance.

Elle est très bavarde, mais sort peu. Elle organise ses journées selon une routine très précise, mais qu'elle n'applique qu'une fois sur deux. Elle écoute de la musique n'importe où et n'importe quand, sauf lorsqu'elle dort. Elle dit que cela remplit l'appartement,

et que le silence lui fait peur parce qu'il la force à se concentrer sur ses pensées les plus sombres. Alors elle le chasse à grands coups de vinyles et de playlists. Je crois que c'est avant tout un prétexte pour se sentir un peu moins seule.

Quand elle est triste, elle joue du piano. Et moi, j'adore l'écouter.

Et surtout, elle écrit.

Elle écrit tout le temps, tout le temps. Comme si c'était son unique raison de vivre.

Parfois, je m'approche d'elle. J'essaie de regarder, pour tenter de percer les secrets des histoires qu'elle invente. Mais mademoiselle tient visiblement à préserver son travail des yeux un peu trop curieux.

« Laisse-moi tranquille », répète-t-elle invariablement.

Il y a aussi ces deux mots qu'elle décoche souvent quand je viens près d'elle.

« Pas maintenant. »

Pas maintenant, pas maintenant... À croire qu'il n'y a aucun bon moment pour être avec elle ! On dirait qu'elle n'a jamais le temps pour rien, à part ces satanés bouquins qu'elle griffonne jusqu'à ce que la nuit tombe.

Alors je repars, déçu, vaquer à d'autres occupations.

Malgré tout, c'est une fille extraordinaire. Et aussi, légèrement excentrique. Après tout, il faut l'être au moins un peu pour vivre avec moi.

Moi ? Je suis peu bavard, trop gourmand, parfois impatient. J'ai des sautes d'humeur qui me rendent imprévisible ; joyeux un moment, triste l'instant d'après. J'appréhende la vie comme si c'était un drame ; j'exagère la moindre contrariété, même mineure. Je prends les choses trop à cœur. Un jour, j'ai besoin d'espace et je ne veux plus voir personne. Le lendemain, je fais tout pour être au centre de l'attention. J'ai une légère tendance à la manipulation pour

obtenir ce que je désire. C'est une très mauvaise habitude, je le sais bien. Mais je n'arrive pas à m'en départir. J'aime jouer de mon charme. C'est idiot, mais ça fait du bien à l'ego.

Parfois, je peux disparaître plusieurs jours sans donner de nouvelles. J'ai besoin de changer d'air. Je vais retrouver quelques vieilles connaissances. Certaines ont réussi dans la vie, d'autres n'ont pas eu cette chance. Mais peu importe nos parcours. Ensemble, on évoque nos existences. Nos maisons, nos problèmes de tous les jours. On traîne en ville. On erre dans les rues, sans but précis. Et surtout, on se trouve un joli point d'observation, et on prend de la hauteur pour mieux admirer la cité.

Quand je reviens à l'appartement, j'ai l'impression que le monde se remet à tourner. On dirait que tout s'est figé durant mon absence, et qu'elle a passé son temps à m'attendre, ce qui me paraît un peu excessif.

On se dispute souvent à cause de ça.

Elle affirme que je devrais être plus prudent. Que je lui ai fait une peur bleue. Que je ne devrais pas partir comme ça. Je lui réponds que j'ai aussi besoin de liberté, qu'elle ne peut pas me garder juste pour elle. Mais j'ai l'impression qu'elle ne me comprend pas. Parfois, je me demande si on parle bien le même langage.

Il y a des jours où elle m'agace. Je déteste quand elle s'adresse à moi avec ce ton trop doux, trop affectueux. À croire qu'elle me prend pour un enfant.

Ça va, ça va. Tu es gentille, mais je suis en âge de me débrouiller tout seul, tout de même !

Elle s'inquiète trop.

Pour moi, pour sa famille, pour elle aussi.

Et ça me dépasse qu'elle porte autant de poids sur ses épaules, moi qui vis au jour le jour. Je suis sans doute trop irresponsable, ce doit être cela.

Parfois, elle me réveille la nuit, lorsqu'elle a des insomnies. J'accepte d'être son confident parce que je l'aime encore plus quand elle me révèle des secrets. Mais je la maudis intérieurement pour m'avoir arraché au sommeil à trois heures du matin !

Il y a aussi des jours où je suis jaloux. De ses livres, par-dessus tout. J'ai l'impression qu'ils comptent plus que moi. Elle m'oublie complètement, comme si je ne vivais pas avec elle. Elle me laisse en plan, abandonné et inutile.

Et pourtant...

Quand elle part et que j'ai l'appartement tout à moi, ce n'est pas la même chose. Tout devient trop grand. Il y a comme une sensation de vide, qu'elle remplit avec ses petites manies. Avec son rire. Avec ses chansons qu'elle écoute trop fort. Avec sa voix qui parle trop vite, trop souvent. Et dans ces moments-là, je comprends ce qu'elle doit ressentir lorsque c'est moi qui la quitte.

Nous partageons tellement, ensemble. Je pourrais même dire que nous formons un duo complémentaire. Quand elle est dans les nuages de ses mots, je suis bien plus terre-à-terre. Je ne vis que pour les choses simples. J'aime la nature, le crépitement d'un feu de cheminée, le saumon fumé... J'aime l'écouter refaire le monde avec elle-même, en sirotant un verre de lait.

Parfois, je me demande comment elle fait pour supporter sa perpétuelle solitude. Comment en arrive-t-on à ne se satisfaire que de sa propre compagnie ? Est-ce que c'est un choix, ou les circonstances de la vie qui l'ont amenée ici ? Je ne sais pas. Je ne veux pas le savoir non plus. Alors je ne dis rien, et je crois que cela lui convient. Elle n'aime pas beaucoup parler de son passé.

Mais elle me fait suffisamment confiance pour veiller sur elle. Pour la protéger. Pour la consoler lorsque le chagrin ou l'angoisse la tenaillent. Elle n'a rien à craindre avec moi. Elle est si précieuse pour moi.

Soudain, elle se tourne vers moi.

« Dis-moi, ça fait trois jours que j'essaie de terminer ce chapitre. Tu ne pourrais pas m'aider, un peu ? À trouver les mots, ou l'inspiration ? »

Je lève les yeux au ciel. Les mots, l'inspiration... C'est son domaine, pas le mien. Elle sourit.

« Tant pis. J'aurais tenté. Merci quand même. »

Elle installe son ordinateur. Incline la tête. S'immerge dans la plus profonde concentration. Laisse ses doigts courir sur les touches. De temps en temps, elle s'arrête. Ferme les yeux. Puis repart comme on poursuit une bataille. Moi, je reste là à la contempler, fasciné. J'ai cessé de vouloir la distraire. J'ai bien compris que cela ne la divertissait pas du tout, même en ayant de bonnes intentions. La dernière fois, pour la faire sourire, je me suis amusé à écrire n'importe quoi sur son clavier. Elle m'a fait la tête pendant trois jours parce que, soi-disant, j'aurais effacé un de ses chapitres les plus importants ! Rho, elle manque vraiment d'humour, c'est terrible.

Mais soit. Maintenant, je me tiens à distance. En plus, vu cette pluie diluvienne qui tombe aujourd'hui, je n'ai pas grand-chose d'autre à faire, à part la soutenir silencieusement.

Il faut dire que l'écriture, de mon point de vue extérieur, semble aussi passionnante qu'éreintante. Parfois, elle relit trois fois la même ligne, me demande mon opinion. Se ravise en se rappelant que je n'y connais rien. Nos regards se croisent un bref instant. Sur ses lèvres naît un sourire en coin. Puis elle se remet à l'ouvrage avec plus d'entrain.

Parfois, elle n'arrive pas à obtenir le résultat stylistique qu'elle souhaite. Ses phrases ne sonnent pas comme elle l'aurait imaginé. Elle a l'impression de tourner en rond, de ne pas avancer. Ses nerfs lâchent, et elle craque.

Je déteste la voir pleurer. Alors j'accours, et elle me prend dans ses bras, le temps d'apaiser l'anxiété qui la ronge.

Parfois, elle s'énerve. Elle tape du poing sur la table, et c'est le signal qu'il ne faut pas la déranger, je pars donc m'isoler dans la pièce d'à côté.

Parfois, elle fait les cent pas et se balade à travers tout l'appartement, espérant que le fait de marcher éclaircira ses pensées. Ou bien elle sort sur le balcon à la recherche d'inspiration. Je l'observe de loin, prêt à la suivre au besoin.

Ses livres, elle y tient comme aux enfants qu'elle n'aura probablement jamais. Ce sont des histoires, ses histoires. Elle y parle d'aventures, de royaumes isolés où personne n'ira jamais, de combats acharnés, d'émotions intenses. J'ai cru deviner que ça lui faisait du bien de s'évader. De partir loin de ce petit appartement, même en ne le quittant pas pour autant. Elle voyage dans son esprit, et je me prends à espérer qu'elle m'emmène avec elle, aussi.

Tiens. La pluie s'est enfin arrêtée. Mais l'envie de sortir m'a abandonné. Définitivement, aujourd'hui sera une journée de repos.

Elle se lève et ouvre les rideaux. Un faible rayon de soleil filtre par le carreau. Et alors qu'elle regagne sa place, je m'assois près d'elle. Je ferme les yeux, tandis que les cliquetis du clavier se mêlent à des accords de jazz.

Une sensation d'apaisement m'envahit, et je ronronne doucement. Elle s'interrompt pour poser délicatement sa main sur mon pelage gris. Décidément, chaque jour, elle me rappelle qu'à ses côtés, la vie est belle.



La parole à... Juliette Lepage

Chers lecteurs,

Si les nouvelles sont une excellente sortie de zone de confort créative, les romans sont davantage mes terrains de jeux.

Aussi, j'ai envie de vous emmener en voyage au cœur d'une ville... qui n'existe pas.

Si le cœur vous en dit, partez à Greasper Town.

Menez l'enquête au côté de l'insaisissable Malory, dont vous ne saurez jamais s'il s'agit d'un ou d'une détective.

C'est à vous de choisir !

Percez les mystères d'une ville aussi atypique que ses habitants.

Plongez-vous dans *Malory et le mystère de Greasper Town*.

Qui sait, peut-être aurez-vous même envie de vous lancer dans d'autres investigations auprès de Malory Bloomfield ?

Et si vous voulez continuer l'aventure, n'hésitez pas à me suivre... là où l'invisible vous apparaît !

Roman

MALORY
& le mystère de
Greasper Town



Juliette :: LEPAGE

Malory et le mystère de Greasper Town

Ici, l'invisible vous apparaît...

Mener une enquête à Greasper Town, une ville qui n'existe pas.

Voici en quelques mots la mission de Malory Bloomfield. L'impassible détective va côtoyer magie et citadins singuliers dans ce lieu où tout peut arriver. Cette investigation pas comme les autres pourrait se révéler plus personnelle que prévue.

Embarquez dans ce voyage à la croisée des genres, entre une enquête à la manière d'Agatha Christie et un récit initiatique teinté de fantastique à l'image d'« Alice aux Pays des Merveilles ».

Quelle est l'origine de l'étrange phénomène qui menace de faire disparaître Greasper Town ?



La box de Noël

Erwann Avallach

Nous sommes le 24 décembre. Il est 18 h 05. Ce jour est mon préféré de l'année.

Le dernier adhérent vient de sortir en franchissant la porte du hall d'un pas rapide et en me gratifiant d'un sourire pressé. Je suis seul maintenant. Derrière mon pupitre, les caméras de surveillance contrôlant les quatre étages ne me renvoient plus que l'image de salles vides. Les capteurs de présence n'indiquent plus aucun mouvement.

Je lance donc la fermeture des accès extérieurs et le volet métallique entame sa lente descente, me coupant des lumières de la rue encore bien animée.

Au fait, je m'appelle Félix, j'ai la cinquantaine, je suis le portier de cette remarquable entreprise dont le nom est inscrit en gros caractères sur le fronton de l'immeuble : « Mettez votre vie entre parenthèses ! » Le logo est d'ailleurs explicite : une silhouette humaine, recroquevillée sur elle-même comme dans un cocon protecteur et entourée de deux parenthèses à la manière des ailes d'un ange.

Nous aidons les gens à passer le mieux possible les moments les plus difficiles de leur vie. J'aime beaucoup mon métier. Certes, mes journées sont interminables, mais de toute façon, personne ne m'attend chez moi. Oh ! Je ne suis pas à plaindre, je suis heureux ainsi !

Il est temps de faire ma dernière ronde avant de rentrer. Je suis tout excité. Vous ai-je dit que ce jour était mon préféré de l'année ?

J'entre dans l'ascenseur et j'appuie sur le bouton marqué du chiffre un. Quelques instants plus tard, je débouche sur un palier dont la couleur dominante est le gris. Une multitude de cabines sont alignées de chaque côté, sur toute la longueur du bâtiment. La plupart des portes sont fermées, une lumière rouge indiquant qu'un locataire s'y trouve.

J'appelle cet étage le hall des contestataires. Ce matin, l'agitation était à son comble. Des personnes de tous âges, de toutes conditions sociales, se sont croisées ici, avec en commun une vive colère ou une rancœur vis-à-vis de ce jour de fête. Leur parcours de vie les a rendues aigries, vindicatives et elles n'ont aucune envie de partager le réveillon de Noël avec leur entourage. Elles sont venues mettre leur vie entre parenthèses le temps de cette journée. Les cabines de ce niveau sont programmées pour une mise en dormance de vingt-quatre heures. Demain matin, tous ces locataires quitteront les lieux et reprendront le cours normal de leur vie.

Je ne cherche pas le contact avec ces personnes, je suis plutôt d'un naturel optimiste. Je constate seulement que, d'une année sur l'autre, le nombre de portes fermées augmente ce jour-là, ce qui renseigne sur l'état d'esprit général de la société.

Passons maintenant au deuxième étage, de couleur verte. Je lui ai également donné un nom : le hall des jeunes divorcés. J'ai constaté, en effet, qu'un grand nombre des personnes qui fréquentent ce niveau sont dans ce cas. À cet étage, la mise en dormance est calée sur sept jours. Pendant les vacances de Noël, de jeunes parents divorcés réservent la semaine durant laquelle leur ex-conjoint a la garde des enfants...

Au milieu des vacances, nous assistons à un étrange chassé-croisé entre les deux groupes. Ceux qui se réveillent sont enjoués à l'idée de retrouver leur progéniture pour les jours à venir. Ceux qui arrivent sont tout désolés de l'avoir rendue à « l'autre » et veulent éviter de pleurer pendant que le reste de la ville affiche sa joie.

Au troisième étage, ce sont les accidentés de la vie. La couleur est le mauve. On vient pour un mois entier. L'étage est calme depuis début décembre maintenant, depuis que la ville s'est parée des couleurs de Noël. Les personnes qui choisissent ce niveau ne supportent plus cette ambiance de fête. Chacune a son histoire, ses raisons, sa tristesse.

Cela me désole de retrouver année après année certains adhérents, comme si rien n'avait changé pour eux. Quelques-uns me font un geste désabusé de la main en arrivant, d'autres engagent la conversation, me parlent de leur situation avant de s'installer. J'apprécie leur compagnie, j'aimerais tant qu'ils s'en sortent. Paradoxalement, cela me ferait du bien de ne plus les voir. Quoi qu'il en soit, je serai là, à leur réveil, dans quelques jours, pour leur souhaiter de trouver l'apaisement dont ils ont besoin.

Au quatrième étage, les murs sont bleus, on retrouve ceux que j'appelle les oubliés. Ici, on s'installe pour une année complète. On croise beaucoup de grands-parents qui ne voient leurs enfants ou leurs petits-enfants qu'une fois par an, le jour de Noël. Ils souhaitent augmenter un peu leur temps de vie en supprimant les périodes creuses entre deux fêtes. L'étage est vide depuis ce matin. De mon poste, j'ai vu quantité de ces anciens sortir avec un sourire épanoui. Ils reviendront demain, pour une nouvelle année, avec encore un fond de joie dans les yeux. Il faudra faire vite pour les installer avant que la nostalgie ne les affecte. Je préfère quand ils s'endorment avec des souvenirs heureux, afin qu'ils les rejouent dans leurs rêves.

L'ascenseur ne monte pas plus haut. Néanmoins, une porte dérobée ouvre sur un escalier étroit donnant accès à la terrasse sur le toit de l'immeuble. Cette porte reste habituellement fermée. Je sors le précieux sésame de ma poche et l'introduis dans la serrure, déclenchant ainsi le retrait du pêne. Le battant s'ouvre avec un léger grincement dû à une trop longue immobilité puis je me glisse dans l'escalier et monte les marches une à une. Je ressens le froid qui

transpire depuis l'extérieur. Une odeur de neige vient chatouiller mes narines. J'arrive sur un palier au bout duquel se trouve une dernière cabine. Elle est rouge et elle est occupée. Avant d'aller plus loin, je vérifie à travers les fenêtres que tout est opérationnel sur la terrasse. Rassuré, j'entre dans la cabine. Une veilleuse me permet de trouver le dispositif de réveil et de l'actionner. J'attends quelques instants que le locataire du box sorte de sa torpeur et ouvre les yeux. C'est un vieil homme, avec une barbe blanche foisonnante.

— Monsieur Noël ? M'entendez-vous ? C'est l'heure !

— Déjà ? J'ai l'impression que je viens à peine de me coucher !

— Nous sommes pourtant bien de nouveau le 24 décembre et il est 18 h 30. Attendez, je vous apporte vos habits : caleçon, chaussettes de laine, pantalon doublé, tout a été amoureusement repassé. Votre manteau et votre bonnet rouges sont accrochés dans l'entrée. Vos bottes viennent d'être imperméabilisées. Voulez-vous boire un chocolat chaud ? Il fait froid cette année, - 25 °C au pôle Nord. Les lutins sont prêts là-haut et n'attendent plus que vous. Les rennes sont attelés, j'ai jeté un œil sur la terrasse avant d'entrer.

— Merci beaucoup, Félix, je vous suis très reconnaissant, dit le vieil homme en s'étirant pour sortir de cette longue léthargie.

Je reprends :

— Comme d'habitude, on vous garde la place au chaud pour demain !

Le vieil homme me sourit. Cette année encore, si les enfants du monde entier reçoivent leurs cadeaux à temps sous le sapin, il me plaît de penser que j'y serai un tout petit peu pour quelque chose. Cela suffit à mon bonheur. Oui, ce jour est bien mon préféré de l'année.



La parole à... Erwann Avallach

Ce curieux nom m'a valu de multiples quolibets dans mon enfance, jusqu'à ce que je découvre le lien avec Ynys Avallach, l'Autre-Monde celtique qui apparaît sous ce nom dans les versions galloises de l'*Historia Regum Britanniae*. Je ne résistai pas alors à la tentation de m'inventer des ancêtres venus en terre d'Armorique au Vèmesiècle dans les bagages d'un des sept saints fondateurs de la Bretagne.

Tout cela, bien que je sois issu d'une IA.

À savoir l'Imagination de l'Auteur.

Et que je suis l'un des protagonistes du jeu *Legend'rôles en terres celtiques*, dont le premier épisode a pour titre *L'Ultime Voyage de Manannán*

A woman with long brown hair, wearing a white lace dress and a matching lace veil, stands in a field of white flowers. She is looking down and to the right. The background is a soft-focus field of white flowers and green leaves.

**Erwann
AVALLACH**

**Légend' rôles
en
Terres
celtiques**

***L'ultime voyage
de Manannan***

*Légend'Rôles en terres celtiques Épisode 1 : Samain - L'Ultime
Voyage de Manannan*

L'ultime voyage de Manannán

Vous seriez-vous laissé tenter par un escape rôle game télévisé proposant de vous embarquer dans une aventure aux couleurs des anciens récits celtiques ?

Un jeu truffé de rencontres improbables, de découvertes historiques perturbantes, loin des scénarios habituels dans lesquels les druides sont généralement traités comme de vulgaires jeteurs de sorts et où le fil de l'histoire dépend souvent de celui de l'épée.

Un jeu dont chacun des quatre épisodes se déroulerait lors d'une des quatre fêtes rituelles, Imbolc, Beltaine, Lugnasad et surtout Samain, la nuit au cours de laquelle notre monde et « l'Autre-Monde » se côtoient d'un peu trop près...

Ce jeu s'appelle Legend'rôles en terres celtiques et j'en ai été l'un des protagonistes.



La Tombe oubliée

Kevin Montagner

« Les morts sont des invisibles, mais non des absents »

Victor HUGO

CHAPITRE 1

Un homme et un cimetière

Confort est un petit village français niché dans la vallée de la Valserine, au pied des premiers sommets du Jura, tout près de la Suisse. C'est un village ordinaire, à la fois paisible et plein de souvenirs. Une seule route traverse le village et dévoile ses principaux lieux d'intérêt : l'ancienne habitation et lieu de naissance de sœur Rosalie RENDU, transformée en maison de retraite ; une usine de fabrication de pièces automobiles ; la place du bourg, rénovée et modernisée à plusieurs reprises, équipée d'une fontaine à eau (autrefois utilisée pour laver le linge) et de bancs ; une supérette, située non loin d'un restaurant-bar définitivement fermé mais qui a longtemps été le lieu de rencontre des villageois ; l'école maternelle du village, et enfin, le Tram'Bar, ancien wagon reconverti en bar-restaurant, clin d'œil d'une époque où le tramway traversait le village. Évidemment, Confort est aussi doté d'une mairie et d'un cimetière.

Situé plus en hauteur, à quelques minutes du centre-bourg, celui-ci est à l'écart de tout. Un peu isolé. Entouré d'un minuscule parking en pente et de chemins forestiers, il n'est pas très grand et dans son jus. Délimité par un vieux muret en pierre, il est possible de voir l'intégralité de la parcelle et l'ensemble des tombes en un seul coup

d'œil. Bien sûr, malgré son apparence délabrée et vieillissante, le lieu est convenablement entretenu. Et plutôt avec soin et passion. C'est Pierre, l'agent d'entretien du cimetière, qui gère les activités funéraires du village et s'assure du bon fonctionnement de cet endroit si particulier. Il s'occupe de l'attribution des concessions et de l'entretien des lieux. Pierre aime y passer du temps. Sans pour autant être asocial, c'est un homme solitaire. Il parle peu, mais il observe. Pierre n'est pas un homme de grands discours. Il a cinquante-sept ans, des cheveux poivre et sel mal coiffés, une barbe de plusieurs jours mal taillée, vit seul dans une maison modeste à la sortie du village, avec pour seule compagnie un chat nommé Moustache. Sa vie est faite de gestes simples, de routine, de silences choisis. Ce travail lui convient donc parfaitement. Le cimetière est un endroit paisible, où les vivants ne viennent plus trop souvent et où les morts reposent en silence.

Chaque matin, comme maintenant depuis plus de vingt ans, Pierre balaie les allées de graviers, ramasse les pots cassés et les déchets, arrose les fleurs fatiguées, remet debout les plaques tombées. Il connaît le cimetière comme sa poche. Il pourrait en dessiner les plans les yeux fermés. C'est son royaume. Et il le chouchoute comme un roi chouchoute son trône, bien qu'il n'ait pas les pleins pouvoirs. Pierre insiste régulièrement auprès du maire du village afin d'obtenir un budget suffisamment conséquent pour lui permettre d'agrandir et de rénover le cimetière ; le portail et le muret en priorité. Mais sans succès, pour le moment. Pourtant, Monsieur le Maire est très impliqué et s'attache à donner le meilleur de lui-même pour satisfaire les villageois, entretenir le village et gérer le budget de la commune. Très accessible, il n'hésite pas à mettre la main à la pâte et à prendre en compte les différentes suggestions des Confordiers, notamment celles des associations locales. En revanche, le cimetière ne semble pas être sa priorité. Les morts peuvent attendre encore un peu.

En dehors des réparations restant à la charge de la Commune, certaines tombes sont dans un état déplorable. Pierre n'y peut pas grand-chose, mais il n'aime pas ça. Aussi, lorsqu'il le peut, il donne de son temps pour colmater quelques fissures, reboucher les trous, nettoyer les tombes. Mais certaines d'entre elles demandent beaucoup trop d'investissement, en heures et en argent, et Pierre ne peut pas tout gérer seul.

Une tombe en particulier ressort tristement du lot. Isolée au fond de l'allée ouest, à moitié recouverte de mousse et menaçant de s'effondrer au moindre coup de vent, elle fait peine à voir. Une vieille pierre moussue, sans fleurs, sans plaque, sans visites. Le nom gravé est presque effacé : « *A...dre CHAB...L.* » En plissant les yeux, et avec une bonne vue, il est possible de deviner, non sans difficulté, le nom complet : « *André CHABROL* ». Pas de date lisible. Juste le silence et l'abandon. La déchéance sans explication. Pierre passe devant chaque jour. Il ne sait pas pourquoi, mais il est comme attiré par cette tombe. Il y trouve toujours quelque chose à faire. Parfois, il s'arrête, réajuste une pierre, dégage une branche, ramasse un bout de papier coincé. Pas une journée ne s'écoule sans que cette tombe ne l'occupe, ne l'affecte, ne le touche. Et chaque jour, il espère qu'elle aura de la visite, une commande de travaux de rénovation ou ne serait-ce qu'une soudaine floraison sauvage au milieu du lichen proliférant. Mais il n'y a jamais personne. Jamais une bougie, un mot, un semblant de trace humaine.

Un matin d'hiver, alors qu'il gratte le givre sur les poignées rouillées du portail, Pierre se dit une nouvelle fois que cette tombe est la plus triste de toutes.

Pourtant, même les morts ont droit à un peu d'attention.

CHAPITRE 2

Un problème. une solution

Le soir même, seul, avec Moustache, dans sa maison, Pierre se concocte un bon dîner. La cuisine lui permet de s'occuper et de se changer les idées. Cela lui évite de ressasser sa vie d'avant. Sa femme l'a quitté pour vivre le grand amour avec son amant, il y a maintenant 11 ans. Son fils unique est indépendant et vit dans la région lyonnaise depuis plusieurs années. À 28 ans, il passe son temps à sortir avec ses amis et à travailler. Il ne vient que très rarement voir son père, et il rend encore moins visite à sa mère, qu'il évite depuis la séparation. Pierre est donc souvent seul, avec Moustache, et il s'occupe comme il peut. Cuisine donc, mais aussi lecture, jardinage et pêche à la truite à la Valserine (la rivière qui traverse la vallée). Il a bien quelques amis au village, mais la solitude reste sa meilleure amie, et la plus fidèle. Pierre aime aussi, de temps en temps, regarder la télévision. Ce soir, c'est soirée « Koh-Lanta ». Il s'installe donc sur son canapé, aux côtés de son chat, et déguste ses pâtes, les yeux rivés sur le générique. Quelques coupures publicitaires plus tard, Pierre se met à commenter à haute voix les agissements de l'un des candidats : « *Regarde-moi ça, Moustache. Encore un qui va faire le buzz et attirer toute l'attention sur lui. Il n'est venu là que pour ça, lui. J'en mettrais ma main à couper ! Ah, ça doit jaser sur leurs réseaux machin-truc. Dans quel monde vit-on ?* » Tout en caressant les longs poils de son chat, dont une bonne touffe lui reste dans la main, Pierre regarde les flammes de son poêle à bois danser le popping. Et son regard s'y fige. Lentement, une idée germe. Et s'il racontait l'histoire de ce défunt oublié sur l'internet ? (Oui, Pierre pense encore à cette tombe.) Pas pour en tirer gloire. Juste pour lui rendre justice. Pour qu'on sache qu'il a existé. Et pour le faire exister encore un peu. Il suffirait de créer le buzz comme savent faire les jeunes. Si cet André a eu une vie suffisamment intéressante, cela pourrait attirer un peu de monde auprès de sa tombe. Et pourquoi pas des dons. « *Quelle idée de génie ! Mon vieux, tu n'es pas encore aussi rouillé que ce vieux portail.* »

Pierre n'en dort pas de la nuit. Il a même eu du mal à suivre la fin de l'épisode. Il ne sait même pas qui a été éliminé ce soir-là. Cette idée monopolise son attention comme le goutte-à-goutte d'un robinet dans le silence de la nuit. Il n'a qu'une hâte, lui donner vie ! Il n'a jamais rien entrepris d'aussi grand. À vrai dire, il a consacré sa vie à son travail et sa famille. Il a tout fait pour avoir une maison, une famille et vivre sa vie tranquille et paisible de villageois, aussi routinière qu'ordonnée. Pour une fois, il se sent investi d'une mission digne d'un super-héros. Sans cape, mais en slip et en bas de contention, Pierre finit par s'endormir avec, sur sa table de chevet, un carnet sur lequel est noté en première page : « *André Chabrol. Qui es-tu ?* »

Il ne le sait pas encore, mais sa vie va changer.

CHAPITRE 3

À la recherche du mort

Le lendemain matin, Pierre se lève à l'aube, d'excellente humeur. Son réveil n'a pas eu le temps de sonner et Moustache dort encore. Pour une fois, c'est lui que l'on réveillera. Il boit son café en vitesse, se prépare et se rend au cimetière sans perdre de temps. Sa Clio III blanche démarre au quart de tour et traverse le village comme Léon MARCHAND traverse le bassin à la nage. Une fois sur place, Pierre commence par chercher des indices ; une inscription, une date, un mot, n'importe quoi. Il observe avec attention la tombe et ses alentours, les genoux à terre, fouillant et trifouillant. Il analyse la pierre et scrute le sol. Son investissement est tel qu'il porterait à merveille le tweed anglais en fumant la pipe. À l'issue de ses recherches restées vaines, Pierre annote son carnet et décide de continuer ses recherches à la mairie. Ce petit bâtiment, fraîchement rénové, est situé en face du Tram'Bar et non loin du cimetière. L'agent est accueilli par Sylvie BOUSQUET, une femme menue avec des lunettes à chaîne qui s'occupe de l'administratif. Tout comme lui,

elle a toujours vécu à Confort et sa famille y est ancrée depuis plusieurs générations.

Après lui avoir expliqué la situation, Pierre se dirige vers les placards indiqués par Sylvie. De longues minutes de fouille plus tard, il trouve un acte au nom d'André CHABROL dans les registres. Une naissance, une mort. Entre les deux, le vide. Pierre demande à Sylvie d'en faire une copie et gribouille quelques notes dans son carnet. Il se rend ensuite aux archives, avec l'espoir d'en ressortir les bras un peu plus chargés. Mais la pièce est sombre et poussiéreuse. Les étagères sont pleines et il est difficile de se déplacer entre chacune d'elles. Les toiles d'araignées, les écritures effacées et le manque de lumière freinent les recherches de Pierre. Une grosse demi-heure plus tard, il tombe enfin sur un vieil acte d'inhumation. Le papier est jauni et fragile : « *Né en 1910, décédé en 1946. Profession : inconnue. Adresse : aucune. Famille : inconnue.* » Désespéré, Pierre fait faire une nouvelle copie à sa collègue et remet tout en place. Cela ne lui a pris pas moins d'une bonne dizaine de minutes.

— Te voilà bien avancé..., lui déclare Sylvie en lui tendant les copies des documents, avec désarroi.

Pierre hoche les épaules.

— Si on me cherche, je suis à la maison de retraite.

L'EHPAD Sœur Rosalie est situé à moins de deux minutes à pied de la mairie. C'est un immense bâtiment blanc composé de plusieurs ailes, vieillissant malgré les différentes rénovations qui se sont succédé, doté d'une grande cour ombragée et aux larges allées bétonnées. Pierre y entre et se présente à l'accueil en exposant l'objet de sa visite. Après de longues négociations, la jeune femme de l'accueil accepte finalement de se rendre aux archives afin de poursuivre ses recherches, le nom de CHABROL étant parfaitement inconnu de sa base de données.

Pierre s'installe sur une chaise, tout près de la porte d'entrée du bureau. Observateur, il commence par lire les différentes affiches

apposées aux murs. Puis il regarde le mobilier et s'attarde sur la pile de dossiers de résidents recouvrant l'un des meubles. « *Que ce soient les arrivées ou les départs, cela n'a rien de réjouissant* », se dit-il. Il tourne ensuite la tête vers l'horloge fixée au-dessus de la porte. Moins de trois minutes se sont écoulées. Pierre se prend la tête entre les mains et soupire. « *Espérons que ce soit bien rangé.* » Fort heureusement, seulement dix minutes se sont ajoutées aux trois précédentes avant que la jeune femme ne réapparaisse. Les mains vides :

— Vous... vous n'avez rien trouvé ? demande Pierre, abattu, en se levant lentement de sa chaise.

— Non. Je vous confirme qu'aucun André CHAMBON n'a été pensionnaire chez nous.

La jeune femme s'installe à son poste, les lèvres serrées et le regard désolé.

— CHAMBON ? Mais vous voulez rire ! Il s'agit de... CHABROL ! André CHABROL ! Et non pas CHAMBON !

— Qu'est-ce que j'ai dit ? CHAMBON ? Oui, non, non, bien sûr. Soyez rassuré, j'ai bien fait la recherche au nom de CHABROL. Il n'y a pas d'André CHABROL ici. (Elle insiste sur le son {br}.) Je suis navrée.

— Bon. C'est encore un échec. Merci quand même pour votre aide. Bonne journée.

— C'est une enquête digne d'un détective privé, tout ça ! (La jeune femme rigole et salue Pierre d'un geste.) Bonne journée également.

Une fois à l'extérieur, Pierre respire un bon coup et repense à ce qu'il vient d'entendre. Un détective privé ! Voilà ce qu'il lui faut. Cela tombe bien, il en connaît justement un : Jacques BELIN, dit Jacquo le Marteau, car il prend tous les risques, utiles et inutiles, pour résoudre ses enquêtes. Un grain de folie dans un corps d'ancien flic reconverti qui carbure au café. Grande gueule, humour noir,

l'homme est atypique, mais diaboliquement efficace. Pierre l'a rencontré il y a quelques années, lorsque Jacques est venu l'interroger au sujet d'un mauvais payeur qui avait vécu à Confort. Mandaté par un commissaire de justice, sa mission était de retrouver l'adresse du débiteur et d'identifier ses actifs. Pour ce faire, il avait interrogé une bonne partie du village, y compris les employés de la supérette et de la mairie. Le contact était bien passé entre eux et Pierre avait gardé sa carte de visite. Il l'a justement sous la main, ou plutôt, dans son portefeuille. Après avoir composé le numéro de téléphone, une musique d'attente le fait patienter, interrompue par la voix grave de Jacques :

— Allô, allô. J'espère que ce n'est pas encore du démarchage téléphonique parce que vous allez en baver, c'est moi qui vous le dis ! hurle le détective.

— Euh, bonjour, Jacques. C'est Pierre, l'agent d'entretien du cimetière de Confort. Je ne sais pas si tu te souviens...

— Oh Pierrot ! Pas vraiment. Mais ça fait plaisir de te parler. Dis-moi, c'est la crise du logement dans les cimetières, aussi ? Le détective éclate de rire.

— Ha ha. On peut dire ça.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Un mort s'est échappé ? demande Jacques, retenant son rire.

— Eh bien figure-toi que... presque ! Une de mes tombes est en sale état. J'ai besoin d'en savoir plus sur le malheureux défunt. Jusqu'à maintenant, je n'ai rien trouvé. J'ai fouillé toute la mairie et interrogé l'EHPAD. Mais rien. Nada.

— Hum, je vois. Ça sent le mec tombé dans l'oubli, ton affaire. Mais j'aime les causes perdues. Tu as besoin de quoi, dénicher les héritiers ?

— Son histoire, sa vie. J'ai besoin de savoir qui il était.

— Originale, la demande. (Le détective réfléchit.) Bon, envoie-moi ta demande par mail, avec les informations que tu as. Je vais voir ce que je peux faire.

— Parfait, merci, Jacques.

Pierre s'exécute dans la foulée et envoie son message depuis son téléphone portable. Son mail est simple, court, efficace. Il n'a que quelques informations à transmettre : André CHABROL, né en 1910, décédé en 1946. Il espère de tout cœur que cela sera suffisant.

Pendant trois semaines, Pierre retrouve sa routine et met son enquête de côté. Après tout, il a fait tout ce qu'il pouvait et il ne lui reste plus qu'à patienter. Chaque jour, il entretient le cimetière, renseigne les rares visiteurs, se rend à la mairie pour gérer les papiers. Puis, pendant son temps libre, il cuisine, lit et regarde la télévision. En cette fin d'hiver, la météo est plus clémente mais la saison de la pêche n'est pas encore ouverte. Il ne peut donc pas encore sortir tâter du vif. Son fils n'est toujours pas revenu le voir, mais ils ont échangé quelques minutes par téléphone et Pierre en a profité pour lui raconter son aventure. « *Tu perds ton temps, a-t-il réagi. Tu devrais constater l'abandon et reprendre la concession, voilà tout.* » Mais Pierre n'est pas d'accord. C'est une solution de facilité. Ce qu'il veut, c'est redonner un peu de dignité à André, que les vivants lui prêtent une attention sincère et respectueuse. « *Constater l'abandon, et puis quoi encore ?* » Malgré l'absence de signe de vie de Jacques, il ne perd pas espoir et croit encore à son idée. Il est persuadé que le détective trouvera suffisamment d'informations pour alimenter l'histoire d'André. Un matin ensoleillé, alors qu'il se retrouve à ramasser des branches traînées par le vent jusqu'à la tombe de son protégé, Pierre murmure : « *Tu n'as pas mérité ça, toi. Même les morts devraient avoir droit à un peu de compagnie. Je ne vais pas te lâcher, André.* » Il ne sait pas vraiment pourquoi il parle. Peut-être pour tromper la solitude. Peut-être parce qu'il sent que quelqu'un doit dire quelque chose.

Deux semaines plus tard, alors qu'il ne s'y attend pas, Jacques l'appelle. Il n'a rien trouvé. « *Tu devrais laisser tomber* », lui conseille-t-il. Pierre referme son carnet. Il mâchouille son stylo et regarde dans le vide. Il a l'air déçu. Il a mis tellement d'espoir dans cette enquête. Il avait foi en Jacquo. Il n'a rien d'intéressant à fournir aux visiteurs. Rien à raconter. Personne ne voudra s'intéresser à André CHABROL, né en 1910, décédé en 1946. « *Putain, il n'aurait pas pu être prix Nobel ou héros de guerre, celui-là !* » Soudain, une autre idée pointe le bout de son nez : s'il n'y a pas de vérité à découvrir, peut-être peut-il en inventer une ?

CHAPITRE 4

L'acte de résistance

Les jours suivants, Pierre passe plusieurs heures à son bureau, une lampe halogène à la lumière blafarde éclairant ses feuilles volantes. Il griffonne, rature, réécrit. Il est inspiré et décidé à créer un personnage autour d'André CHABROL. Dans sa tête, André devient un héros silencieux de l'ombre. Il imagine un homme né dans la pauvreté, réformé à la guerre, devenu résistant durant l'Occupation. « *C'est bien, ça !* » Il lui prête une histoire de sauvetage de familles juives, de formation de jeunes résistants, une grande discrétion, une vie solitaire après la guerre, marquée par les souvenirs, les pertes. Il ajoute une passion secrète pour la peinture. Quelques esquisses jamais exposées. Puis une mort tragique, inaperçue, silencieuse, avec un enterrement express, sans cérémonie, sans deuil. Il rédige un texte émouvant : « *André Chabrol, l'oublié de la Résistance.* » Fier de son récit, il se sent prêt à le rendre public.

Avec l'aide de Sylvie, il met tout cela en ligne sur un blog qu'elle l'aide à créer : *lemysterechabrol.fr*. Le site est simple, mais soigné. Il y raconte l'histoire qu'il a inventée avec ferveur, avec pudeur. Il publie aussi sur Facebook, via une page qu'il nomme *André Chabrol*,

l'homme de l'ombre. Sylvie l'aide à la partager dans des groupes locaux, des forums de généalogie, des pages mémorielles. Il fait de même sur X en créant un profil au nom *d'André Chabrol Fan Page*, où il retweete les publications relatives à la Résistance tout en publiant des extraits de son récit. Pendant plusieurs semaines, il passe des heures et des heures à gérer ces comptes et à les alimenter. Le printemps arrive et la saison de la pêche avec, mais Pierre se démène et reste focalisé sur sa mission. Et cela fonctionne. À sa grande surprise, les gens lisent. Et commentent. Des dizaines, puis des centaines de personnes sont touchées et s'abonnent à ses différents comptes, découvrant l'incroyable histoire d'André. On s'interroge, on partage. On s'émeut, on rend hommage. L'affaire prend une telle ampleur sur les réseaux que des journalistes locaux décident de surfer dessus et de contacter Pierre. Le rendez-vous est pris ; il sera interviewé chez lui, avec séance photo au cimetière, quelques semaines seulement après l'invention de toute cette histoire. Un petit article paraît alors dans le journal régional *La Voix de l'Ain* : « *L'étonnant destin d'un héros oublié* ». Pierre est dans le journal. Il est en photo, visible par des milliers de lecteurs. L'homme qui a ressuscité André CHABROL. Il a réussi. Pour la première fois depuis longtemps, il se sent utile. Il se sent vivant.

CHAPITRE 5

Un héros au pluriel

Le printemps s'installe doucement sur le village. Le ciel se dégage plus tôt, les merles, rouges-gorges et autres passereaux reprennent leurs concerts matinaux, et au cimetière, une agitation nouvelle naît. Depuis l'article, l'histoire d'André est entrée dans une nouvelle dimension. Celle du réel. L'intérêt et l'affection des gens ne se limitent plus à internet. Là où régnait le silence, des pas s'ajoutent à ceux de Pierre. Chaque jour, des visiteurs viennent. Pas des foules, non, mais des curieux, des promeneurs, des collégiens avec leurs

profs, des retraités en balade. Tous s'arrêtent devant la tombe d'André CHABROL. Ils lisent les extraits imprimés du blog que Pierre a accrochés sur un panneau de bois à la vue de tous. Certains laissent une fleur, d'autres une pierre, un drapeau français, une photo. La tombe d'André est magnifique. Elle rayonne et devient le centre de l'attention. Pierre regarde tout cela avec un mélange de fierté et d'incrédulité. Il ne comprend pas toujours les codes des réseaux sociaux, mais Sylvie lui explique : « *Ton histoire a ému. Tu leur as redonné foi en la mémoire, en l'humanité. C'est rare de nos jours.* »

Après *La Voix de l'Ain*, c'est un journaliste de France 3 Auvergne-Rhône-Alpes qui souhaite l'interviewer. Cette fois directement au cimetière, devant la fameuse tombe. Pierre bafouille devant la caméra. C'est la première fois qu'il passe à la télévision. Il ne sait pas où regarder ni comment se tenir. Il s'est taillé la barbe et a enfilé ses plus beaux vêtements, mais n'a pas préparé de discours. Il parle avec son cœur, et il connaît évidemment par cœur le récit qu'il a inventé. Il raconte comment André CHABROL est apparu dans sa vie, comme une présence silencieuse, une absence qui faisait trop de bruit, trop de mal. Il raconte comment, attristé par l'état de sa tombe, il ne pouvait pas laisser tomber ce héros de la Résistance qui, lui, n'a jamais laissé tomber la France. Ses paroles font mouche. Le reportage est diffusé dans l'édition régionale, puis partagé sur les réseaux sociaux par France 3.

Le lendemain de la diffusion, le nombre de visites double. Des courriers arrivent à la mairie, certains anonymes, d'autres écrits par des familles touchées :

« *Merci d'avoir redonné une dignité à un oublié.* »

« *Votre André m'a rappelé mon oncle disparu en 1944.* »

« *On aimerait venir poser une plaque commémorative en son honneur.* »

Sylvie imprime tout, les conserve dans une chemise cartonnée qu'elle appelle *Le Livre d'André*. Tout le village est fier de cette histoire qui place Confort au centre de la carte. Monsieur le Maire est ravi et encense son agent quotidiennement (sans pour autant accepter sa demande relative au budget). Pierre, lui, continue d'entretenir la tombe avec plus de soin encore. Grâce aux nombreux dons reçus, il fait refaire la tombale et la stèle, il repeint les lettres gravées avec de l'encre dorée en ajoutant les dates de naissance et de décès, installe une jardinière en marbre et y plante des jonquilles et des myosotis. La tombe d'André est désormais la plus belle et la plus joyeuse du cimetière.

Un jour, un professeur d'histoire lui propose d'intervenir au collège. Pierre refuse d'abord, par timidité, et par remords, aussi. Il se voit mal mentir délibérément à toute une classe de gamins. L'histoire d'André est certes très belle, mais elle est inventée de toutes pièces. La tournure des événements commence à lui échapper, et cela lui fait peur. Malgré tout, après quelques jours de réflexion, Pierre décide d'accepter l'invitation, par ego, d'abord, mais aussi par devoir. Il estime finalement que, bien que l'histoire soit fausse, les héros de guerre et de la Résistance ont bien existé et méritent d'être mis en avant. L'histoire d'André permet de capter l'attention des plus jeunes et de raviver la flamme. Comme disait Sylvie, cela permet de retrouver la foi. Alors pourquoi pas ? Le matin venu, il s'habille proprement, met une chemise repassée, coiffe ses cheveux bruns et passe devant un miroir. Il est à peine reconnaissable. C'est un nouvel homme. Un homme soigné, confiant, fier de ce qu'il accomplit. C'est donc plein d'enthousiasme et d'énergie que Pierre se rend à Bellegarde-sur-Valserine à l'aide de sa Clio III. Il est invité à parler à une classe de troisième qui étudie actuellement la Deuxième Guerre mondiale, plus précisément le régime de Vichy, entre collaboration et résistance. Il évoque alors, avec ses mots, le pouvoir de mémoire et l'importance de ne pas oublier, de ne pas laisser s'éteindre les noms. Il mentionne les

nombreuses tombes des cimetières et autres mémoriaux de guerre trop souvent tombés dans l'oubli. Ces héros autrefois célébrés et remerciés, arrière-grands-parents aujourd'hui ignorés, effacés progressivement de nos mémoires. Comme André CHABROL.

Le silence dans la salle vaut tous les applaudissements du monde. Les enfants sont touchés, à l'écoute. Ils sont captivés par les récits d'une époque pourtant si lointaine, si différente de la leur. Le professeur, ravi, remercie Pierre pour son intervention et le couvre de louanges : « *Vous savez, c'est grâce à des gens comme vous qu'André et les autres continuent de transmettre leur message. Vous contribuez à conserver notre humanité, à tous. Merci pour ça.* » Ces paroles en tête, Pierre remonte à Confort, conquérant, le torse bombé, pour reprendre son travail au cimetière.

Mais ce succès commence très vite à le déborder. Pierre reçoit des messages contradictoires sur les réseaux sociaux. Certains, sceptiques, lui demandent des preuves ; des documents officiels, des photos, des témoignages. D'autres au contraire exigent qu'on inscrive André sur un mur des héros de guerre, qu'on renomme l'une des rues de Confort en son honneur ou qu'on érige une statue de lui sur la place du village. Pierre tente de calmer les choses, de minimiser. Il explique que c'est surtout une histoire pour qu'on n'oublie pas. Mais cette affaire n'est plus sous son contrôle et le monde n'aime pas les zones grises. Pierre sent l'orage au loin. Il sait que tout cela va trop loin. Mais pour l'instant, il savoure encore cette brève parenthèse d'espoir et de reconnaissance.

CHAPITRE 6

Un (deuxième) homme au fond du trou

Les jours qui suivent, la météo n'est pas optimale et l'orage est bien là. Il pleut. Sans arrêt. Le ciel est sombre, l'air sent la pluie et l'humidité. Une certaine tension naît. Les gens sont irrités et frustrés de ne pas pouvoir profiter du printemps qui pointe pourtant le bout

de son nez. L'affaire CHABROL se tasse. Pierre se rend compte que la parenthèse est bel et bien refermée. Le nombre de visiteurs au cimetière diminue drastiquement. La tombe d'André n'attire plus grand monde. Les sourires, les gestes amicaux et les regards bienveillants des gens se sont raréfiés. Les personnes qui soutenaient la démarche de Pierre et honoraient André n'ont plus grand-chose à dire et se taisent. Le plus visible maintenant ? Les commentaires négatifs, les messages accusateurs, les regards méfiants. Certes, la tombe d'André est toujours aussi belle. Certes, le Musée de la Résistance et de la Déportation, situé à Nantua, tout près de là, enregistre des records de fréquentation. Mais le mensonge et les messages des *haters* rongent irrémédiablement et douloureusement Pierre. L'affaire est non seulement hors de contrôle, mais elle est aussi en train de basculer en sa défaveur. Pierre craint le pire.

Et un soir, un certain @MemoireVive75, très actif depuis quelques jours, laisse un message virulent sous une publication Facebook :

« Rien ne prouve ce que tu dis. Aucune source. Aucune documentation. Histoire inventée ? »

Puis un second :

« J'ai contacté les archives militaires. Aucun André Chabrol n'est recensé parmi les résistants : tu mens. »

Pierre lit ces lignes, installé sur son canapé, une tisane fumante à la main. Un frisson lui parcourt l'échine. Il a soudainement chaud et se met à transpirer malgré les fraîches températures du moment. Moustache miaule nerveusement. Et ce n'est que le début. En deux jours, les doutes se multiplient. Certains internautes exigent « la vérité ». Des blogueurs spécialisés publient des billets intitulés « *Le faux héros de l'Ain* » ou « *Manipulation mémorielle ?* ». La toile s'enflamme. Les commentaires bienveillants et reconnaissants ne sont plus visibles et sont noyés dans la masse. Le visage calme de

Pierre dans le reportage de France 3 est maintenant détourné en même, accompagné de descriptions peu flatteuses.

On assiste à un véritable Pierre *bashing*. Pire encore, un matin, en arrivant au cimetière, Pierre découvre la tombe vandalisée. Un tag rouge s'étale sur la pierre : « **IMPOSTEUR !** ». Les fleurs ont été arrachées, le petit drapeau français retiré. André est maintenant visé, sali au même titre que Pierre. Ce dernier reste là, figé. Impuissant. Le vent soulève les pétales qui tapissent la terre. Puis il s'agenouille, délicatement, et commence à nettoyer. Fleur par fleur, pierre par pierre. Les jours suivants sont durs. On le traite de menteur. On exige des explications. Les journalistes de *La Voix de l'Ain* et de France 3 reviennent, cette fois avec des questions acides.

Pierre ne répond plus. Il se mure dans le silence. Il se sent responsable. Honteux. Il se revoit écrire ces mots sur son vieux carnet, y croire un peu trop, espérer que cela répare quelque chose. Il voulait aider, faire le bien autour de lui. Au lieu de ça, il a causé du tort à ce pauvre André qui n'avait rien demandé et il a menti à des milliers de gens. Sylvie le soutient, et c'est bien la seule, mais elle aussi semble affectée. Elle tente d'expliquer que même une histoire inventée peut éveiller les consciences. Mais personne ne veut l'entendre. Le blog est signalé, suspendu temporairement. La page Facebook est remplie d'insultes. Le compte X est plein de messages privés exigeant des excuses. Pierre est plus bas que terre. Au fond du trou.

CHAPITRE 7

Après la pluie, le beau temps ?

Pendant plusieurs jours, Pierre ne parle presque plus. Il retourne au cimetière, muni d'une brosse, de produits de nettoyage, d'outils de jardin. Il s'attaque à la tombe comme s'il était en croisade. Il nettoie, refait les lettres, replante des fleurs. Il refuse de laisser André subir tout ça et payer les pots cassés. Chaque geste est une

tentative de pardon. Tout en travaillant, il parle à voix basse, comme pour se confesser :

— Je voulais juste qu'on t'aime un peu. Je ne voulais pas... pas ça. Pardonne-moi, André.

Puis il s'assied, dos contre le mur du cimetière, et ferme les yeux. Le silence est plus dense que jamais.

Sylvie passe le voir au cimetière tous les deux ou trois jours, ce qu'elle ne faisait jamais avant. Elle apporte des tartes, des viennoiseries, du café, de la compagnie silencieuse. Elle ne pose plus de questions au sujet de l'affaire André. Elle sait que Pierre est dans une période de deuil. Le deuil d'une idée. Elle tente de lui remonter le moral. Et les prochains évènements vont lui faciliter la tâche. Un soir, en rentrant chez lui, Pierre trouve une lettre manuscrite glissée dans sa boîte. Elle n'a ni timbre ni adresse de retour. Pas de signature. Juste un mot discret, humain.

Le lendemain, une vieille dame dépose un petit pot de primevères au pied de la tombe d'André. Elle ne dit rien, se contente de sourire à Pierre avant de s'éclipser. D'autres suivent. Des anonymes. Des gens du village. Des anciens sceptiques. Sylvie imprime une nouvelle pancarte : « *Peu importe qu'il ait été héros ou non. Il méritait qu'on s'en souviene.* » Pierre se remet à parler doucement aux visiteurs. Il assume ce qu'il a fait. Il ne nie pas l'invention. Il dit la vérité. Il explique pourquoi il a fait cela. Il parle de la solitude d'une tombe abandonnée, de l'envie de rendre hommage. Le blog est remis en ligne, mais avec une nouvelle note d'introduction : « *Cette histoire est un hommage, pas un document historique. Elle est née d'un regard, d'un silence, d'un besoin d'aimer et de se souvenir.* » À la surprise de Pierre, la réaction est positive. Ceux qui le soutenaient reviennent petit à petit. Les autres se taisent. Les réseaux sociaux redeviennent paisibles. Les tags cessent. La tombe reste propre. Une certaine paix revient. Sa vie reprend un cours à peu près normal, et cela lui fait du bien.

Néanmoins, tout n'est pas encore totalement terminé. Bien au contraire. Un matin ensoleillé, alors que Pierre passe la débroussailleuse le long du mur du cimetière, tout près de la tombe d'André, un jeune garçon s'approche de lui, lentement et hésitant. Si délicatement et silencieusement que Pierre ne le remarque pas tout de suite. C'est en se retournant et en sursautant de surprise qu'il voit ce gamin. Quinze ou seize ans. Les cheveux longs et châains. Lunettes sur le nez. Il porte un sac à dos bleu et tient un bouquet de coquelicots. Pierre coupe le moteur de son engin bruyant.

— Bonjour. C'est bien ici, la tombe de monsieur CHABROL ?

Pierre se redresse, étonné.

— Oui. C'est ici. Tu peux déposer ton bouquet, dans le vase, juste là. C'est gentil pour lui.

Pierre ramasse sa débroussailleuse et s'apprête à poursuivre son travail, lorsque le gamin, après avoir déposé les fleurs, déclare :

— C'est faux, tout ce que vous avez raconté sur lui, vous savez ?

Pierre hésite, puis répond calmement :

— Je le sais. Désolé d'avoir menti, ce n'est pas un bon exemple. J'ai simplement voulu... le remettre au centre de l'attention.

— Non, mais je ne vous en veux pas du tout pour ça, au contraire !

Le garçon observe Pierre avec empathie, puis poursuit :

— En fait, je crois qu'on était de la même famille, lui et moi. Ma grand-mère parlait souvent d'un frère disparu, un certain André. On n'a jamais su où il était enterré. C'est en voyant le reportage à la télé qu'on a fait le lien. CHABROL était le nom de jeune fille de ma grand-mère.

Pierre, surpris, reste bouche bée. Un silence s'installe, puis le garçon ajoute, tout en regardant la tombe :

— Si c'est bien lui, c'était un collabo.



La parole à... Kevin Montagner

Vous attendiez-vous à cette fin ? C'est ce que j'aime, surprendre le lecteur ! Et c'est bien là le seul point commun entre mes différents textes. Nourri par un grand nombre de passions, j'aime explorer différents sujets et genres littéraires. Si *La Tombe oubliée* est une nouvelle réaliste mêlant des thèmes dramatiques que sont la mort et la Seconde Guerre mondiale, *Morphose* mon premier roman autopublié, est d'un autre registre. Ce roman d'aventure fantastique met en avant mon affection pour la nature et les animaux, entre enquête policière et liens d'amitié. Vous y rencontrerez Silver, un jeune héros que j'ai longtemps jaloué étant enfant... et je suis sûr que vous aussi !

MORPHOSE

PARTIE I

INSTINCT ANIMAL



MORPHOSE

A Syoss, petite ville de la région de Cahème située au plus près de la nature, Silver, un jeune garçon passionné d'animaux âgé de 12 ans, disparaît mystérieusement.

Entre enquête policière et théories surnaturelles pour tenter de le retrouver, cet évènement tragique et une étonnante apparition bouleversent la vie tranquille et paisible de ses proches et marquent le début de la trilogie MORPHOSE.



Femme-corde

Bastien Pantalé

Le comte Khalaqa déambulait parmi ses convives. Son fauteuil antigravité, confortablement rembourré et tapissé d'une toile parmi les plus somptueuses du marché, se frayait un passage dans le grand salon entre les robes de soirée antiques et les jaquettes brodées d'or, d'argent ou de kyawthuite, le nouveau minéral à la mode dans les cercles de la noblesse saturnienne. Tout ici, dans son palais d'hiver, respirait le luxe ostentatoire. La chaleur des motifs des tapis d'Orient contrastait avec le froid mortel qui régnait à l'extérieur, à la surface d'Encelade. Les vins mousseux et les sirops de fleurs en cocktails soulignaient le bon goût qu'avait eu l'hôte, en plus de son ravitaillement mensuel, d'affréter un transport de denrées et de personnel en provenance du continent indien. La qualité et la fraîcheur avaient un prix. Le garage d'altitude était plein d'élégantes navettes de descente, dont les vaisseaux de transport, en orbite, avaient été programmés de longue date. Ce genre d'évènements se planifiait sur une année terrestre, au bas mot, et l'on mettait tout en œuvre pour y assister, quitte à s'endetter sur deux décennies. Personne, sur Titan ou toute autre lune majeure de Saturne, ne souhaitait manquer un tel spectacle. Les quelques riches habitants de Mimas, Téthys ou Dioné, les satellites internes avaient quant à eux les moyens d'honorer l'invitation presque au pied levé. Ils étaient pour ainsi dire les égaux du comte, l'influence politique en moins.

Le privilège d'être convié dans l'une des maisons les plus prisées du système, d'être vus aux côtés des plus influentes figures locales, contrebalançait bien le dégoût qu'éprouvaient certains en pensant à

la manière dont la fortune de Khalaqa s'était construite, ou, plus basiquement, en posant le regard sur son teint cireux, ses yeux calculateurs et sa tunique princière déformée par un estomac synonyme d'abus en tous genres. Sans l'assistance de son fauteuil, leur hôte pourrait-il se mouvoir ?

Dans l'atmosphère douce et festive du palais d'hiver de Khalaqa, la gravité artificielle à 0,9 g contrastait avec les 0,113 g à l'extérieur et les -193 °C qui saisissaient au vol les geysers du rift, propulsant dans l'atmosphère – et au-delà – des cristaux de glace en de longues traînées scintillantes. À travers les baies donnant sur le désert blanchâtre, les convives contemplaient, grisés, l'accomplissement ultime de leur espèce, dont quelques rares individus s'arrogeaient individuellement le droit de gouverner une planète, une lune. Un empire de glace ou un simple lieu de villégiature.

Khalaqa affichait sa fierté de nanti sur ses traits autant que dans sa posture. Ses bras reposaient lourdement sur les accoudoirs. Son sourire affable et ses légers mouvements de tête fendaient une foule qui s'inclinait presque sur son passage. Il n'adressait véritablement la parole qu'à ceux qu'il estimait capables de lui apporter quelque chose, qu'il s'agisse de prestige ou de richesses.

— Comme d'habitude, vous nous régalez, cher comte.

Xani Léôfoross, la présidente de la compagnie de fret Tran-Sat, faisait référence au buffet coloré et à ses saveurs épicées, ce que la Terre et ses chefs pouvaient proposer de mieux. Elle avait sa résidence sur la crête du canyon voisin, à une trentaine de kilomètres à peine, ce qui en faisait sa voisine la plus proche. La jeune héritière, dont l'empire commercial était visiblement trop énorme pour ses épaules, faisait illusion dans les dîners mondains, aidée de sa beauté naïve et d'une fraîcheur désarmante.

— Vous n'avez encore rien vu, mon amie, rétorqua le maître des lieux.

— Votre protégée est-elle en forme ?

— Plus que jamais. Quelques améliorations depuis l’an passé, elle ne cesse de progresser. Je vous remercie d’être au rendez-vous une fois de plus.

Autour d’eux, les oreilles curieuses guettaient d’éventuels indices du spectacle à venir. Les mets, les boissons et le personnel exotiques étaient appréciés, certes, mais les concerts donnés ici, dans l’auditorium privé d’Ijam Khalaqa, n’avaient pas leur pareil dans tout le système. Et Athûra, sa protégée, en était le point d’orgue.

Après les libations et l’abondance de plats délicats, la fosse du grand salon s’ouvrit sur la rampe d’accès à la salle de spectacle. Creusée dans les profondeurs de la falaise de glace, celle-ci comportait quelque quatre cents ergosièges disposés en gradins, en huit cercles concentriques. Les parois hermétiques et pressurisées étaient faites d’un épais verre synthétique, parfaitement transparent, si bien que l’éclairage des murs dévoilait les veines bleues et azur qui couraient dans la glace d’Encelade. Une folie d’architecture, et un caprice du comte. La coupole, conçue avant tout pour une acoustique idéale, renvoyait par un jeu de miroirs innombrables la clarté froide des parois.

Sur la scène en parquet de santal se succédèrent les joueurs de cithare et les danseurs venus sur le même vaisseau que les provisions, puis un androïde pianiste qui fascina les amateurs de robotique – son toucher avait tout d’humain –, ainsi qu’un orchestre de chambre qui joua les grands classiques des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Après les musiciens vinrent deux cantateurs ganymédiens, un homme et une femme nés et élevés dans l’unique cité océanique construite à ce jour sur le satellite jovien. Leurs vocalises, calquées sur les modes de communication des cétacés terriens, plongèrent l’assistance dans un état avancé d’euphorie contemplative.

L’entracte offrit aux spectateurs une nouvelle collation et l’occasion de discuter entre connaisseurs, puis vint enfin le clou de

la soirée : comme il était gravé sur les cartons d'invitation, raison suprême de la présence de la haute société et de la bourgeoisie saturnienne, le prodige allait enfin se produire rien que pour eux, Athûra, la femme-corde.

Un silence de culte précéda son entrée. Sa réputation – et celle de son propriétaire – avait largement dépassé les frontières du système saturnien. La grâce de ses pas légers, de sa démarche de ballerine, dénotait de son port de tête étrange, raide et penché, et de ses bras ouverts, maintenus à l'écart de son buste afin de ne pas risquer un frottement non désiré. Sa nudité parfaite laissait voir une peau sombre et lisse, ainsi que des courbes féminines que l'assistance appréciait, le cœur battant. Khalaqa les observait d'un œil avide, se repaissant de leur voyeurisme. Il leur offrait ce qu'ils étaient venus chercher, ce qu'ils ne trouveraient nulle part ailleurs.

Le visage d'Athûra était neutre, mais tellement doux. Jeunesse et pureté figées dans un écrin de technologie. Une enveloppe aussi froide et paisible que les murs de l'auditorium. À mesure qu'elle avançait dans la lumière pour prendre place au centre de la scène, les modifications corporelles se dévoilaient à l'assistance. L'on remarquait immédiatement la rigidité de son bras gauche, dont l'articulation du coude avait été contrainte en extension par des broches dont les têtes de vis argentées venaient orner la surface de la peau au niveau du radius et de l'humérus. Là, au creux de ce qui fut le coude, une cavité de cinq centimètres de diamètre avait été aménagée, offrant probablement une mini caisse de résonance à la musicienne – d'autres tissus du bras, désormais inutiles, avaient-ils aussi été évidés ? Un chevalet de palissandre, inséré dans la longueur de la clavicule, laissait dépasser une portion d'os, sillet naturel sur lequel reposaient quatre cordes en boyau fixées en retrait par quatre broches nacrées. Les cordes, tendues jusqu'à la main, s'enroulaient autour des mécaniques traversant chacune des premières phalanges. Le sillet de tête traversait le poignet, lui aussi visiblement immobilisé.

L'on devinait, sous le sein gauche, la surface plane d'une table d'harmonie communiquant avec la clavicule, l'os devant conduire à merveille les vibrations des cordes à tout le corps.

Les spectateurs installés derrière l'artiste purent contempler des épaules délicates et une nuque satinée découverte par un chignon haut. Sur ses vertèbres cervicales, deux sorties électroniques étaient occupées par deux petites antennes à ondes courtes, destinées à amplifier certaines modulations de la femme-instrument, à sa convenance. Son dos était orné d'une partition aux notes raffinées, qui progressait en volutes claires sur sa cambrure, jusqu'à la naissance de ses fesses. Ses jambes minces et musclées, stables sur le bois de la scène, la portaient avec altesse et légèreté.

Sur son flanc droit, une cicatrice habilement dissimulée par plusieurs vis en titane témoignait d'un implant d'envergure : une seconde table d'harmonie, dont les cordes affleuraient au niveau des côtes, ainsi que dans le creux du ventre, libéré d'une partie de ses viscères. Bien au-delà des lunes de Saturne, il se disait que la partie droite de son diaphragme, sorte de violoncelle électroorganique, produisait le son le plus doux et rond que les mélomanes pouvaient espérer.

Inspirant généreusement, Athûra posa les yeux sur l'assemblée, révélant au public ses iris aigue-marine et son aura désincarnée. La créature était-elle encore humaine ? Un discret sourire sembla néanmoins animer la commissure de ses lèvres. Elle leva l'archet qu'elle tenait dans la main droite, puis son bras gauche à 80° de son buste, tandis que l'éclairage abandonna les parois pour se concentrer sur l'objet de tous les désirs ici réunis.

En l'écoutant produire les premières notes, Khalaqa repensait au chemin parcouru depuis leur rencontre. Les chirurgies successives, sa rééducation après l'accident, sa fin de croissance douloureuse, l'apprentissage militaire du solfège, des instruments, des postures, puis les implants inhibiteurs, afin de mieux contrôler ses émotions

et ses souvenirs, la synchronisation laborieuse de la mémoire artificielle – données empiriques et partitions par centaines de milliers – avec sa perception consciente de la musique, etc. Une dizaine d’années d’améliorations mentales, matérielles et organiques pour aboutir à ce qui se faisait de mieux en matière de spectacle vivant. Pour le comte, rien n’égalait la fierté qu’il éprouvait ce soir à exhiber son jouet, pas même les percées médicales de son empire pharmaceutique et ses milliards de profits annuels. Les spectateurs présents dans l’auditorium étaient loin d’imaginer la patience – pour lui – et les sacrifices – pour elle – nécessaires à l’accomplissement d’un tel projet.

Cependant, au dernier rang des gradins luxueux, dans l’obscurité, Ijam Khalaqa distinguait un invité qui ne semblait pas goûter le même plaisir que le reste des auditeurs. Son visage était concentré sur la prestation, oui, mais une gravité solennelle l’habillait tout entier. S’il était ému, il n’en montrait rien. Et cela, le comte ne pouvait le tolérer.



L’émotion que Jannath ressentait n’avait aucun moyen de s’exprimer, de jaillir de sa poitrine comprimée. Tout ici était suffocant. Les mains crispées sur ses genoux, le souffle lourd, il se contentait d’observer la musicienne égrener sur son bras les notes d’une mélodie somptueuse. Des sonorités aux discrètes teintes d’Orient, qui firent migrer la conscience du jeune homme dix années dans le passé, dans le Pendjab de son enfance, lorsque le quotidien n’était qu’insouciance et jeux indolents.

Nés dans l’une des dernières familles aisées de l’État, Jannath et Saira Pandey avaient hérité de la passion de leurs parents pour l’astronomie, respectivement enseignante à l’université spatiale de Chandigarh et chercheur en astrophysique. La disparition de leur

filles aînées avaient anéanti leur famille, comme si elle en avait été le ciment. Peu de temps après le seizième anniversaire de Saira, ils s'étaient rendus tous les quatre dans l'arrière-pays, afin de fuir la pollution lumineuse et d'étrenner le nouveau télescope qu'elle avait reçu en cadeau. Sur la route du retour, de nuit, le père passablement fatigué perdit le contrôle du glisseur dans une courbe bordant une ravine profonde. Parents et fils s'en sortirent presque indemnes, mais Saira, elle, n'eut pas cette chance.

Les médecins n'avaient pu sauver ni son cœur, ni ses poumons, pas plus que son foie, et l'avaient donc plongée dans un coma artificiel le temps que sa famille prenne les dispositions et la seule décision qui s'imposait. À cette époque, Khalaqa Pharmaceuticals proposait des assurances avantageuses pour les familles endeuillées. Démarches hospitalières et administratives, organisation des funérailles, sépulture... L'entreprise avait la mainmise sur tous les aspects de la vie, pour ainsi dire, de la naissance à la mort de ses affiliés. Ce que ces derniers ignoraient, en revanche, c'est que les corps des défunts n'étaient pas toujours restitués à la terre. Cela, Jannath l'apprit quelque temps plus tard.

Précisément quatre années plus tard. Alors que le comte et homme d'affaires Ijam Khalaqa commençait à faire la promotion d'un nouveau programme de génie cybernétique, le jeune Jannath reçut un choc auquel il n'était pas préparé. En froid avec son père depuis l'accident – sa mère avait refait sa vie –, l'adolescent était désormais seul pour affronter la terreur et le doute qu'un spot publicitaire enfonça soudainement dans son cœur. L'entreprise y louait les avancées techniques et médicales en matière de transhumanisme, de quoi améliorer un organisme humain par trop fragile, de quoi même le *sauver* ! Mais c'est la comptine jouée dans le film qui lui donna le vertige. Des notes familières, paroles traduites en accords sur des cordes frottées. Paroles que sa sœur aînée lui avait chantées tant de fois, pour l'apaiser lors de ses terreurs

nocturnes. Cette mélodie n'était rien qu'à eux ; comment s'était-elle retrouvée dans cette publicité nauséabonde ?

Un saut supplémentaire de six ans, vers cette citadelle de glace aux confins du système solaire. Jannath reconnut instantanément le timbre de l'instrument. À cet instant, ses derniers doutes se dissipèrent. Dans le spot publicitaire, c'était elle. Ici même, sur scène, c'était elle. Il était trop éloigné de la scène pour reconnaître complètement ses traits. L'être qui se produisait sous l'éclairage cru, devant cette foule vulgaire et bouffie d'orgueil, n'était peut-être que l'enveloppe charnelle partielle de Saira, mais c'est tout ce qui lui restait d'elle. Khalaqa ne l'emporterait pas au paradis.

La créature se balançait avec volupté, arquant son corps lorsqu'elle tenait une note, se penchant l'instant d'après dans une avalanche improvisée. À l'extrémité de l'instrument, les dernières phalanges se repliaient puis se détendaient avec précision, tandis que l'archet se posait et glissait tantôt avec fougue, tantôt avec douceur. Son jeu était fluide, inspiré et plein d'une assurance dont seuls les virtuoses étaient capables. Tout dans ses mouvements était beau. Athûra respirait l'esthétisme physique et acoustique.

Alors que sa dernière vibration se prolongeait sous le dôme, elle enchaîna et posa l'archet sur les cordes situées dans son abdomen. L'instrument glissait avec souplesse et vigueur tandis que les côtes s'activaient imperceptiblement afin de trouver la note voulue. Le son envoûtant enveloppait son auditoire qui frissonnait au rythme de la composition. Quel autre mécanisme, dans sa poitrine ou ailleurs, lui permettait de contrôler les accords produits ? La magie qui opérait devait bien conserver quelque mystère, aux yeux des privilégiés qui assistaient à la performance.

— Vous ne semblez pas très enthousiaste. Le talent d'Athûra ne serait-il pas à la hauteur de vos attentes ?

Jannath sursauta. La question avait un ton de reproche. Le fauteuil du comte s'était approché en silence, dans son dos. Khalaqa lui

parlait presque à l'oreille, et sa voix éraillée cassait l'harmonie du concert. Contre le mur, deux de ses gorilles guettaient la réaction du jeune homme. Après avoir lancé un regard glacial à son hôte, Jannath reporta son attention sur la musicienne.

— Je n'ai pas le souvenir de notre rencontre, monsieur... ?

— Pandey. Consul Jannath Pandey.

Ijam Khalaqa ne se souvenait certainement pas du nom de famille originel de sa protégée. Ce qui occupait son esprit, présentement, et qui l'irritait, c'était le fait que ce gosse d'à peine vingt-trois ans ne le regardait pas quand il s'adressait à lui.

— Bien sûr, s'exclama le comte en sourdine afin de ne pas déranger leurs voisins. Je ne vous imaginai pas si jeune. Ravi de vous rencontrer enfin. Vos derniers votes à la Chambre Éthique et Santé ont considérablement favorisé mon programme Cyber. Et, si je ne m'abuse, vous avez autorisé en personne le départ anticipé du vaisseau qui a permis tout ceci. (Il décrivit un arc de cercle avec son avant-bras.) Tout le monde ici est reconnaissant au Pendjab.

Jannath se contenta de hocher la tête, le regard toujours concentré sur le corps modifié de l'artiste. À présent, Athûra associait au timbre du violoncelle celui de sa propre voix qui, à en croire l'amplitude, avait également été optimisée.

— N'est-elle pas miraculeuse ?

L'insistance du comte le sortit de sa contemplation et attisa une colère qu'il pensait pouvoir contenir. En se retournant un peu vivement, il déclencha la réaction réflexe des deux gardes du corps. D'après leur infime temps de réaction, eux aussi avaient subi des améliorations. Ils se figèrent à quelques pas lorsque leur maître leva la main. Une poignée de secondes interminables passa, au cours de laquelle les deux hommes se jaugèrent. L'un suffisant, satisfait de sa situation, néanmoins curieux de ce jeune politicien qui n'affichait aucune des marques habituelles d'obséquiosité à son égard ; l'autre

tempétueux, mais dont la maîtrise des émotions l'avait conduit ici, avec un plan précis en tête.

— « Miraculeuse » n'est pas exactement le terme que j'aurais choisi, marmonna Jannath les dents serrées.

Un autre silence pesant.

— « Mutilée » me semble plus approprié.

Le regard du comte se fit sévère, tandis que son souffle s'accélérait. Il ne laisserait certainement pas passer une telle insulte à son travail et à son ambition. Ses yeux tentaient de percer le mystère de son invité contrariant.

— Qui êtes-vous vraiment, monsieur Pandey ?

C'est en prononçant lui-même le nom de famille que le souvenir se rappela à lui. Une simple ligne sur des documents médicaux oubliés depuis longtemps. Dix années en arrière. Sur Terre. Dans un hôpital modeste du sous-continent. Il avait sélectionné personnellement les sujets, avant qu'on ne les débranche...

Ijam Khalaqa se redressa dans son fauteuil, flairant un danger qu'il n'imaginait pas surgir dans sa propre demeure. L'air plus surpris que paniqué, il ne parvenait à cacher ni sa stupeur ni sa culpabilité. Comme s'il les avait convoqués mentalement, les deux gorilles se penchèrent sur lui.

— Conduisez-le discrètement dans mon bureau ! Pas d'esclandre ici.

L'auditorium résonnait plus fort d'une partition énergique. Dans le cœur palpitant du palais d'hiver, Athûra, en transe, faisait vibrer toutes les cordes de son corps cybernétique, levant une marée d'émotions parmi l'assistance. Saira ne perçut évidemment pas les bruissements du dernier rang, dans son dos, qui éloignaient son jeune frère de retrouvailles tant espérées.

Quelques instants plus tard, Khalaqa entra dans la pièce isolée et insonorisée où l'on avait installé l'individu importun. Jannath tentait

de calmer ses nerfs en admirant la vue à travers le hublot qui occupait toute la hauteur du mur. Cette lune était réellement somptueuse, dans ses teintes bleutées comme dans ses humeurs géologiques. Un calme froid apparent en surface, mais un sous-sol bouillonnant, qui de temps à autre éruptait en lignes de geysers gigantesques le long des rifts parallèles. Drôle de choix en apparence, pour y implanter sa résidence, mais la centrale géothermique domestique, construite en profondeur, assurait l'autosuffisance du palais.

— Comment êtes-vous arrivé ici ? commença le maître des lieux en arrêtant son fauteuil derrière Jannath.

— Vous m'avez invité.

L'autre hésita.

— Vous n'avez pas menti sur votre identité, alors.

Entre-temps, l'information avait été vérifiée.

— Dans quel but ? Il importe que vous sachiez à qui vous avez affaire. J'ai consacré les six dernières années à organiser ce moment. Il est temps de rendre des comptes, Ijam.

Hormis sa protégée, dans leurs moments privilégiés, personne ne l'appelait jamais par son prénom. Comment cet avorton osait-il ? Le comte Khalaqa n'était pas homme à tourner autour du pot, aussi creva-t-il l'abcès.

— Tout est en règle de mon côté. Après la décision de vos parents, elle a été débranchée et les médecins ont prononcé son décès. Dès lors, conformément à l'alinéa 31-b du contrat d'assurance qu'ils avaient souscrit, ma compagnie pouvait disposer de son corps. Le caisson de stase l'a accueillie moins de cinq minutes plus tard.

— Qu'avons-nous incinéré, alors ? demanda Jannath, le regard absorbé par l'horizon vaporeux. Que contenait le cercueil ? J'ai dispersé ses cendres dans la rivière...

— Ses vêtements et ses cheveux, comme stipulé. Votre sœur n'est plus, mon ami. Mais elle a offert son enveloppe à un projet qui dépasse toutes ces considérations. Qui nous dépasse tous. Ne vous faites pas violence ainsi !

— Je ne suis pas votre ami... Boucher !

Il avait hurlé cela en faisant volte-face. La vulnérabilité de Khalaqa, qu'il aurait pu tuer de ses mains, contrastait avec la carrure de ses gorilles, remparts immuables entre sa colère et celui qui en était la source. L'infirmité apparente du comte ne devait surtout pas le faire renoncer à ses projets.

— Votre karma vous rattrapera.

Khalaqa sourit avec condescendance, estimant sans doute que la naïveté du jeune homme était une faiblesse.

— Ces antiques concepts spirituels et fantaisistes sont assez éloignés de ma vision de la science, voyez-vous. Ce que j'ai réalisé est un pas de géant dans l'évolution de l'espèce humaine. Bien au-delà du transhumanisme et des quelques améliorations de ces messieurs. (Il désigna les deux gardes du corps, qui se regardèrent sans vraiment saisir le propos de leur maître.) Sous certains aspects, Athûra nous surpasse.

— Saira !

— Quoi ?

— Elle s'appelle Saira.

— Si cela peut vous consoler... Maintenant, sans vouloir me montrer impoli, le concert va se terminer et je dois être là pour mes invités. Il va sans dire que vous repartirez avec la première navette qui rejoindra le transport du Pendjab.

La cruauté de Khalaqa n'avait aucune limite. À cet instant, Jannath ne regrettait absolument pas d'avoir vendu son âme au diable en s'engageant politiquement. En quelques années seulement il avait gravi les échelons d'un parti à l'opposé de ses valeurs personnelles,

écrasant ses concurrents, faisant bien pire à ses opposants. Il n'avait reculé devant rien pour se rapprocher chaque jour un peu plus de l'homme d'affaires et de sa grande sœur captive. De magouilles avilissantes en votes truqués en faveur de Khalaqa Pharmaceuticals, il s'était hissé avec acharnement au poste de consul et avait conforté les liens du Pendjab avec la multinationale. Il avait conduit son ennemi à l'inviter lui-même à l'une de ses petites réceptions, réputées dans tout le système.

Désormais, l'agneau introduit dans la tanière des loups allait lui aussi se changer en prédateur. Jannath croisa les mains dans son dos et commença à arpenter la moquette végétale du bureau, scruté par les colosses prêts à intervenir.

— Ce qui est intéressant avec la géothermie, cher comte, c'est qu'elle reste assez imprévisible. La moindre petite variation de pression dans le manteau, et on peut s'attendre à des éruptions en chaîne.

Khalaqa plissa les yeux. Son pouls s'accéléra.

— Pendant que vous festoyiez, mon équipe restée à bord du vaisseau a eu le temps de déployer un satellite aux fonctions très intéressantes. Je crois que vous l'avez utilisé, jadis, dans des tentatives de terraformation de Io et de Titan. Il faudra veiller, à l'avenir, à remiser vos jouets dans des entrepôts plus sécurisés.

À présent, et en dépit de ses tentatives de dissimulation, la terreur du comte se lisait sur son visage.

— Qu'avez-vous fait ?

— Moi ? Je me suis seulement acquitté de la programmation. Une orbite géosynchrone parfaite. J'ai toujours eu des prédispositions pour le codage. Le reste, c'est cette merveille de technologie qui s'en chargera. Son canon à ondes compactes est, à l'instant où nous parlons, précisément orienté dans l'axe du rift que vous avez choisi pour bâtir votre palais. Sa cible ? Vous vous en doutez : la chambre

magmatique située exactement sous votre puits. Inutile de vous décrire les conséquences qu'aurait l'augmentation soudaine de température dans la nappe.

Khalaqa eut un sourire fébrile.

— Les séparateurs haute pression sont conçus pour gérer cela.

— Les séparateurs et votre ridicule petite centrale sauteraient en même temps que votre résidence. Comme un bouchon de champagne.

Le comte commençait à réaliser que le consul ne bluffait peut-être pas. S'il avait ruminé sa vengeance pendant six ans, il avait amplement eu le temps de planifier chaque petit détail de son plan. Fort heureusement, le maître des lieux avait déjà pris certaines précautions.

— Vous voulez la voir, n'est-ce pas ? dit-il sur un ton moins anxieux que celui auquel Jannath aurait pu s'attendre.

— Ce sera la première de mes exigences.



Dans sa loge, après sa prestation inspirée, Athûra peinait à calmer ses vibrations intimes. Tout en elle vibrait, son squelette gardait la mémoire de chacune des notes jouées sur son corps cybernétique. Dans ces moments suspendus où elle pouvait exprimer toute l'étendue de son talent, elle était heureuse. Un sentiment de plénitude l'inondait et se prolongeait jusqu'à ce qu'elle interagisse de nouveau avec des êtres humains. En outre, ce soir, elle avait perçu une source extérieure de vibrations, quelque chose de vaguement familier, mais qui restait un mystère. Sans doute une nouvelle mise à jour de sa mémoire implantée lui jouait-elle des tours ; son maître ne prenait même plus la peine de l'en informer.

— Monsieur le comte t'attend dans son bureau.

L'ordre implicite de l'assistante ne lui laissait pas le choix. La créature éprouvait à la fois de la joie à l'idée de se retrouver en compagnie du comte, de satisfaire à cette dépendance affective créée chimiquement dans son cerveau, et de la crainte à l'égard de cet homme exigeant, souvent insatisfait et brutal. Bonheur et appréhension mêlés, un cocktail d'hormones aigre-doux dans son cerveau malmené. Heureusement, les inhibiteurs neuraux étaient là pour l'apaiser.

Elle se laissa habiller docilement, d'un kimono bleu et rose aux motifs *nadeshiko*⁸, puis obéit à l'injonction lui demandant de rejoindre son créateur.

Lorsqu'elle franchit le seuil du bureau, sa démarche était toujours aussi gracieuse, bien que sa tête, encore penchée à gauche, lui conférât un drôle d'air absent. Elle avait lâché ses cheveux qui coulaient doucement sur ses épaules et dans son dos en de suaves et brillantes vagues sombres. Son regard se posa sur chacun des quatre hommes présents dans la pièce, s'attarda brièvement sur Jannath, mais ne montra rien qui puisse trahir qu'elle l'avait reconnu. Muée par un réflexe conditionné depuis près de dix ans, elle se rangea aux côtés du fauteuil de son maître, comme un animal dont l'affection est acquise.

— Bonjour, fit-elle simplement à l'adresse de l'inconnu, d'une voix charmante.

Dans le même temps, sa mémoire originelle tentait de refaire surface. Une réminiscence qui prenait la forme d'une plainte sourde au creux de son estomac. Rien de conscient à ce stade, une simple gêne mentale comme elle en vivait si souvent. Son maître et l'inconnu discutaient, et elle se contentait d'être là, comme demandé.

L'inconnu la détailla de bas en haut, tentant de discerner, sous le voile léger du kimono, ses instruments, ornements et sorties numériques. Étonnamment, ce regard insistant ne la mit pas mal à

l'aise. Elle ressentit même une vague de chaleur fort agréable au niveau de la poitrine. Athûra avait conscience que l'aspect de son corps rebutait la plupart des gens ; mais lorsqu'elle commençait à jouer, ils oubliaient assez vite leur dégoût initial pour tomber en pâmoison. Elle adorait cette sensation, elle adorait qu'on l'admire. C'est son maître qui lui avait offert cela. Toutefois, elle ne lisait pas cet habituel dégoût dans le regard de l'inconnu, plutôt une forme de pitié, oui, et une colère contenue.

— Saira..., prononça doucement le jeune homme en s'approchant.

Il plongea son regard dans celui de sa sœur. C'était bien le bleu translucide qu'il avait connu, les mêmes motifs dorés qui semblaient danser sur le rebord de son iris. Son visage, ses traits... Jusqu'à l'odeur boisée de ses cheveux. Elle était considérablement plus maigre que dans ses souvenirs, mais oui, c'était bien elle. Inutile de nier l'évidence.

Khalaqa le laissa faire et l'inévitable se produisit : Jannath fondit en larmes. Naturellement, Athûra voulut le réconforter et posa sa main sur son épaule.

— Saira ? répéta-t-elle, un peu désorientée.

— Bien, tonna le comte. Vous avez eu ce que vous vouliez, il va falloir partir maintenant.

L'inconnu s'essuya les yeux et les baissa vers le maître. La tension était palpable, les gorilles prêts à bondir.

— Que se passe-t-il, Ijam, mon Maître ? articula calmement la femme-instrument.

— Je n'irai nulle part sans elle.

— Vous n'êtes pas en position de négociateur, cher ami.

— Je n'ai que deux mots à dire pour que mon émetteur sous-cutané leur donne l'ordre d'activer le satellite.

Un sourire de dédain de la part de Khalaqa. Cela n'augurait rien de bon.

— Aucun signal ne partira de cette pièce, Monsieur le Consul. Me pensez-vous assez idiot pour gérer mes affaires sans me mettre à l’abri des oreilles indiscrètes ? Ce bureau est une cage de Faraday, rien n’entre ni ne sort. Votre petit coup de *pression*, si j’ose le trait d’esprit, restera lettre morte, j’en ai bien peur.

Le jeune homme n’essaya même pas d’activer l’implant, à son poignet. Il lui était tout bonnement impossible de sacrifier Saira. La vengeance était une chose, mais il ne céderait jamais à la folie, il ne voulait rien avoir en commun avec cet ignoble bonhomme.

— Rendez-vous à l’évidence, Jannath ! Votre entreprise est noble, mais vous n’obtiendrez rien de moi. Pas plus que d’elle.

Le comte posa le plat de sa main sur la fesse d’Athûra, de Saira, un geste déplacé qui eut pour effet de mettre le jeune homme en furie. Alors qu’il allait pour se jeter sur son ennemi, les vigiles ultravéloces le saisirent au vol et l’immobilisèrent.

En son for intérieur, Athûra flaira un danger. Ses inhibiteurs cloisonnaient ce sentiment d’urgence, mais une force plus intense poussait depuis sa mémoire génétique. Un souffle, un bouillonnement monta en elle. Il lui intimait de lutter contre ce danger. Contre toute attente, ce danger n’était pas dirigé contre son maître, pour lequel elle avait une affection sans limites, mais contre l’inconnu. En moins d’une seconde, ses souvenirs refoulés refirent surface.

— Jannath ? s’écria-t-elle en écho au prénom prononcé par son maître un instant plus tôt. Jannath et Saira ?

La plainte qui couvait en elle depuis qu’elle était entrée se fraya un chemin jusqu’à ses cordes vocales. Un sifflement strident monta de sa gorge et vibra sur des fréquences trop subtiles pour l’oreille humaine. Sur le pas de la porte, les gorilles et l’étranger titubèrent avant de s’écrouler. Le comte, bien calé dans son fauteuil, perdit simplement connaissance.

Pendant que les deux colosses tentaient de reprendre leurs esprits, Athûra – ou bien était-elle redevenue Saira – releva Jannath avec une vigueur étonnante. Elle l'appuya contre le chambranle et étudia son visage, ses yeux. En approchant son nez de son cou, ses pupilles se dilatèrent et tout lui revint. Elle se prit leur enfance comme une gifle rassérénante, une vague brutale qui rinça son esprit de ces dix dernières années de captivité.

Mon frère, tu es venu me chercher, songea-t-elle comme s'il pouvait entendre ses pensées.

Il balbutia quelques mots :

— La navette... le garage...

La créature se retourna vers son maître. Son allégeance, encore bien pesante dans son esprit influencé par les drogues, ne résista pas longtemps à la texture familière de la peau de Jannath et au timbre de sa voix.

En revenant à lui, le comte Khalafa reçut la vision floue d'une silhouette bleu et rose qui en soutenait une autre et s'enfuyait dans le couloir. Ses oreilles bourdonnaient affreusement. Ses gardes du corps n'étaient plus là, ils avaient dû les poursuivre. Combien de temps s'était-il écoulé ? Athûra était-elle responsable de cette syncope ? Une origine acoustique ! C'est lui qui l'avait dotée de ces outils, de ces... armes. Et elle les avait retournées contre lui. Comment l'en blâmer ?

Le propriétaire du palais d'hiver d'Encelade eut la tentation de faire évacuer les lieux. Une simple pression sur le bouton d'urgence de son bureau aurait suffi pour que son personnel oriente les invités vers la sortie. Il n'en fit rien. Peut-être préférait-il éviter un scandale qui aurait des répercussions diplomatiques et commerciales fâcheuses. Peut-être ne croyait-il pas vraiment à la menace brandie par le consul. Ses raisons étaient confuses. Il y avait aussi, caché dans un recoin de sa conscience d'homme fat et blasé, le souhait intime d'en finir, parce qu'il refusait de vivre sans son jouet favori,

dans lequel il avait dépensé tellement de temps et d'argent. Et peut-être même d'amour. Voilà, le geste d'Athûra l'avait blessé comme il n'imaginait pas pouvoir être blessé un jour. Cela justifiait bien de rester prostré dans son fauteuil qui lévissait à quelques centimètres du sol végétal.

Qu'ils aillent au diable !

Une vingtaine de minutes plus tard, Jannath et ses fidèles – une partie de ses assistants consulaires ainsi que des amis d'enfance pour lesquels la haute bourgeoisie et les politiques corrompus n'avaient jamais rien fait – réquisitionnèrent le vaisseau. Dans la coursive tribord, une longue bande vitrée dévoilait les marbrures somptueuses de la lune bleutée. Non loin du pôle Sud, l'on pouvait deviner les « rayures de tigre », les quatre failles parallèles sur l'une desquelles Khalaqa avait érigé sa forteresse. Le long des rifts, plusieurs geysers propulsaient leurs cristaux de glace jusque dans l'espace, jusqu'à ce que Saturne se les approprie pour compléter ses anneaux.

Jannath avait les yeux rivés sur la crête qu'ils venaient de quitter. Dans sa main, un boîtier ridicule en comparaison de la puissance qu'il pouvait libérer : le contrôleur du canon à ondes gravitationnelles. Il hésitait encore. Saira, dont la conscience récemment réveillée ignorait tout du plan de son frère, parvenait tout de même à capter sa nature funeste. Avec amour, elle lui prit la main et fit *non* de la tête.

— Jannath et Saira, prononça-t-elle encore et encore.

Son petit frère lui sourit, attendri par sa candeur et par son incapacité à éprouver la moindre rancœur. Cela viendrait certainement avec le temps. En attendant, il était plutôt d'accord avec elle. *Jannath et Saira*. La fratrie à nouveau réunie. Voilà tout ce qui comptait. L'entre-soi coupable qu'ils abandonnaient ici, l'opulence et le pouvoir sans limites de ces paons en tenue d'apparat n'avaient que peu d'importance. Il tenait leurs vies au creux de sa

main, mais ne ferait rien. Car elle était là, tout contre lui. Peu importaient ses manques et ses rajouts ; elle avait certes bien changé, mais c'était toujours Saira, et ils s'emploieraient ensemble à lui faire recouvrer son Moi d'origine. Khalaqa devrait rendre des comptes, tôt ou tard, et il y veillerait.

— Rentrons chez nous, maintenant. Ton télescope t'attend, *Vaḍī bhaiṇa*⁹.

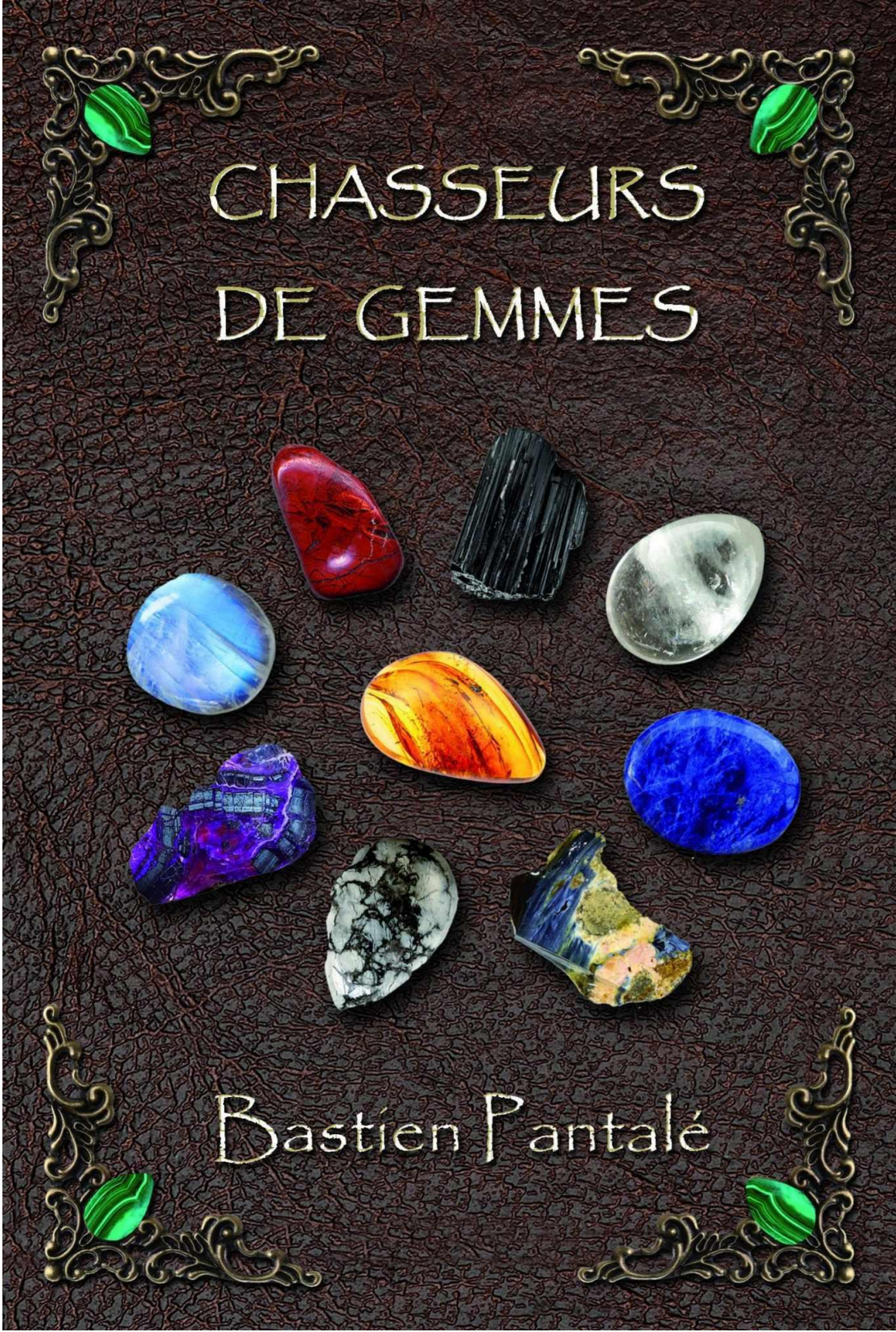


La parole à... Bastien Pantalé

Merci à toi, lecteur ou lectrice, de m'avoir suivi dans cette aventure.

Je m'amuse souvent avec la science-fiction, mais j'aime explorer toute la diversité des genres littéraires. Si vous appréciez la fantasy, je vous invite à découvrir *Chasseurs de gemmes*. Aventure, écologie, spiritualité, énergies, lithologie, héroïsme, magie... Préquel à *Advenis - La Voie des bâtisseurs*, *Chasseurs de gemmes* est plus abordable et ravira amateurs et amatrices d'imaginaire. Bon voyage !

<https://bastienpantale.wordpress.com/2025/02/04/chasseurs-de-gemmes/>



Chasseurs de gemmes

Heroic fantasy

Des millénaires de patience et de préparatifs ont précédé la Voie des bâtisseurs. Depuis les premiers oracles, l'apprentissage de la science tellurique et la lecture des astres n'ont eu de cesse d'affiner la Prophétie.

Bien avant qu'Advenis ne soit érigée, la civilisation migéray a entrepris une autre quête, indispensable à celle des futurs élus : la genèse de l'Origar. Ce talisman, destiné au cou du catalyseur, devait permettre la cohésion et la consécration de leurs aptitudes respectives. Déterminés à mettre toutes les chances de leur côté, neuf aventuriers, héros ou anonymes, ont dû assumer les missions prescrites par la Voie.

Neuf épopées aux confins du monde. Neuf quêtes initiatiques, épiques et prédestinées à la recherche de fragments de pouvoir. Le récit de leurs exploits émerge du fond des âges. Place à l'ère des chasseurs de gemmes !

Paroles de lecteurs :

- « 9 quêtes épiques, spirituelles et magiques »
- « Des défis individuels pour servir le collectif »
- « Un univers riche, travaillé, enchanteur »
- « Imaginaire et aventure »
- « Exigence, richesse, finesse »
- « Tolérance, humanisme, force mentale »
- « Un fort lien à la spiritualité, aux énergies, à la Nature et à la Terre »
- « Une plume ciselée et très travaillée »
- « Immersif »



Debug Reality

Sealeha

J'imagine que c'est la peur qui a poussé Rayan à m'avertir de ne surtout pas chercher plus loin. S'il avait réfléchi, il aurait deviné qu'au contraire, son conseil m'inciterait à creuser. Pas par défi, hein. Juste parce que c'est de cette manière que mon cerveau est câblé. Plus on s'efforce de m'écarter d'une piste, plus je m'acharne dessus. Il faut que je sache, que je découvre le fin mot de l'histoire, c'est plus fort que moi. Je peux y passer des heures, des jours, des mois, sans relâche.

Et dire que ma mère me reproche sans arrêt de n'être qu'un « fainéant qui n'accomplira jamais rien de sa vie ».

« Que vas-tu devenir, Alexis, si tu perds ton temps sur des jeux vidéo au lieu d'étudier ou de trouver un vrai métier ? »

Elle se trompe. Ce n'est pas de la paresse ; je suis capable de déployer des trésors d'énergie pour atteindre mes buts. C'est une stratégie de survie. Mon opium à moi.

Qu'elle regarde autour d'elle ! Le monde crève sous nos yeux. Surpopulation, réchauffement climatique, course au nucléaire... Et pourtant, personne ne semble le remarquer, on préfère ignorer la menace. La race humaine se suicide à petit feu, comme si elle était programmée pour s'autodétruire, incapable de s'affranchir de son code interne. À quoi puis-je alors consacrer ma « vie » ? M'enterrer dans un quotidien morne et vain, métro, boulot, dodo ? À quoi bon ? Ce subterfuge fonctionne peut-être pour certains, pas pour moi.

Alors que les RPG m'offrent des univers alternatifs dans lesquels je peux compter, où mes choix influencent le cours du destin. Même si ce n'est que virtuel.

C'était du moins ma conviction.

Avec Rayan, on avait un penchant pour les jeux à fins cachées. Tels des explorateurs, on s'aventurait dans des contrées que seule une poignée d'élus avait défrichées avant nous.

Quand il m'a envoyé un message m'informant qu'il venait de dénicher le saint Graal, un passage dérobé dont personne n'avait entendu parler, mentionné dans aucune soluce, mon sang n'a fait qu'un tour. Le plus beau, c'est qu'il s'agissait d'un jeu plutôt populaire : *Greenfall*, un survival post-apo aux accents écologiques qu'on affectionnait.

Je nous voyais déjà en pionniers, dévoilant le mystère de cette contrée interdite. Notre pseudo resterait gravé dans le milieu très fermé des « Gam3r's creed », notre canal Discord. Peut-être même au-delà.

Je lui ai tout de suite demandé comment le trouver, ce chemin. Il a refusé de me répondre. Pour garder la primeur de la découverte ? Une telle mesquinerie ne lui ressemblait pas. On partageait tout avec Rayan, je le considérais comme mon frère. Alors j'ai insisté. Au bout d'un moment, il a enfin lâché : « J'aurais pas dû aller jusqu'au bout. » Puis silence radio.

Trois jours plus tard, il était mort.

D'une crise cardiaque, d'après sa sœur. À dix-neuf ans. Le genre de bug impossible à patcher.

Le soir même, j'ai réinstallé *Greenfall*. Ce jeu, je le maîtrisais sur le bout des doigts. J'avais achevé le mode « hardcore » plusieurs fois, pour découvrir les scénarios alternatifs. Seul l'un d'entre eux

permettait à mon personnage de survivre en compagnie d'un petit groupe d'individus sur une planète désormais hostile. Dans tous les autres, au mieux, je devenais le dernier spécimen de mon espèce, sans beaucoup d'espoir de m'en sortir à long terme.

Pas très optimiste, bien que réaliste, hélas.

Le décès brusque de Rayan et son avertissement me hantaient. Existait-il un rapport entre les deux ? Dans ce cas, ne devais-je pas à mon ami de le pointer du doigt, en dépit de la peur manifeste que j'avais décelée chez lui ?

Bien sûr que si.

Rayan était le seul qui me comprenait. Avec qui je pouvais rire, me sentir léger. Dire qu'il allait me manquer relevait de l'euphémisme.

J'ai terminé les premiers chapitres le visage inondé de larmes, avec la ferveur d'un pèlerin.

Au moment de choisir un embranchement dans l'histoire, j'ai opté pour celui qui permettrait à mon avatar de survivre. Idem pour les fois suivantes. L'ombre de Rayan m'accompagnait, et il était hors de question que je le guide vers sa fin, une fois de plus. Par ailleurs, je savais que ce scénario avait sa préférence. Autant commencer par celui-là.

Je n'ai pas décollé de mon écran, pas même pour manger ou dormir.



Deux jours plus tard, je m'approche à présent du dénouement. Après avoir fui les retombées radioactives des frappes nucléaires, avoir assisté à la chute des gouvernements et de nos sociétés, m'être battu contre des humains pour conserver ma nourriture, en avoir secouru d'autres, avoir échappé à un camp de cannibales, avoir

essuyé une tornade et un tremblement de terre, et enfin avoir subi une canicule dévastatrice, je traverse maintenant une forêt malade.

Seuls les rayons de lune qui filtrent entre les troncs me permettent de me guider. Des râles inquiétants de créatures agonisantes surgissent de temps à autre. Rien de plus dangereux qu'un animal affamé, homme compris. Je suis sur mes gardes. Mes yeux piquent, mais je poursuis.

En dépit d'une exploration scrupuleuse de chaque recoin, pourtant, je n'ai encore rien trouvé d'inhabituel. Peut-être que le trésor de Rayan se situe sur une ramification différente ?

Je vais bientôt rejoindre le groupe que j'ai aidé auparavant. Il me suffit d'atteindre la clairière et de pénétrer dans la vieille serre. De l'autre côté, ils m'attendent. Alors, le jeu sera terminé.

Je parviens déjà devant la structure arrondie. La tempête et le manque d'entretien l'ont bien amochée et certaines parties partent en lambeaux ; malgré tout, elle tient encore debout. La faible lumière de la nuit souligne ses aspérités et ses cicatrices. Je soulève un pan du plastique qui la recouvre et j'entre.

Un frisson remonte le long de mon échine. Est-ce parce que je scrute mon environnement, à l'affût du moindre indice ? L'atmosphère paraît plus tendue, ici. Les couleurs plus ternes et en même temps plus vibrantes. Peut-être avais-je attribué cette impression au fait que j'atteignais la fin du jeu, les autres fois. Pourtant c'est indéniable : l'ambiance a changé. Elle est plus palpable, plus... réelle.

Les sons m'enveloppent comme si je me trouvais vraiment dans cette serre. Je sens presque les relents de pourri qui émanent des plantations moribondes. Non, pas presque. L'odeur s'infiltré en moi.

Une immersion très réussie. Un peu trop ?

J'essuie mes mains moites sur mon jean. L'angoisse insidieuse et glacée qui s'empare de moi ne s'explique pas seulement par celle que doit ressentir le personnage que j'incarne.

Comment n'ai-je pas remarqué cette métamorphose du jeu, les autres fois ? Étais-je trop absorbé par l'histoire ?

Si le passage dérobé de Rayan se trouve quelque part, c'est ici. J'en suis certain, sans pouvoir me l'expliquer autrement que par une intuition implacable.

De l'intérieur, la serre ressemble à un piège étouffant. Des branches nues et tordues jaillissent de toutes parts, telles de grandes mains griffues tendues pour vous attraper. Tout est sombre, on y voit à peine.

Je pousse la luminosité au maximum, pour débusquer les éventuels dangers ; en vain.

Une obscurité menaçante et pesante m'entoure. Elle m'enveloppe comme un manteau trop lourd. Je m'avance un peu, me fraye un passage au travers des ronces. À droite comme à gauche, le même spectacle morbide. La nature se meurt.

Tout à coup, je l'aperçois. Une ombre née de nulle part, rattachée à aucun décor en particulier. Elle frémit, masse noire géométriquement absurde. Elle palpite entre deux textures comme un parasite graphique.

D'habitude, *Greenfall* fourmille de faux secrets ; des portes qui ne s'ouvrent jamais, des indices qui ne débouchent sur rien, des tags sur les parois des abris qui ne veulent rien dire. Ce genre d'incohérence, en revanche, je n'en avais jamais relevé.

Je m'en approche.

Au gémissement du vent qui s'imisce par les interstices se mêle désormais une sorte de mélodie inquiétante et plaintive, différente de la musique de fond habituelle. Je tends l'oreille, sans pour autant

parvenir à comprendre le sens de ces murmures. On dirait une langue étrangère, inconnue.

Je frissonne. C'est moi ou ma chambre vient de perdre plusieurs degrés ?

En piétinant le parterre qui crisse sous mes semelles, je contourne l'illusion. Derrière, au lieu de la bâche, je découvre une surface lisse. Pas un mur, pas une cloison, juste un ensemble de pixels flous, comme si le jeu n'avait pas fini de le charger. À moins que les programmeurs n'aient oublié d'habiller cet endroit ? Non, c'est autre chose.

Je m'accroupis pour l'observer.

Une démarcation nette tranche entre ce rendu étrange et le reste. La mélodie devient plus grinçante, elle me vrille les nerfs. Pourtant, je n'ose pas baisser le son, de peur de rompre le charme.

J'y arrive enfin. Une excitation mêlée de crainte s'empare de moi. Plus aucun doute : je viens de trouver l'accès caché. Plus qu'à savoir comment le traverser... Et découvrir ce qui m'attend de l'autre côté.

Je tente de frapper cet espace avec la seule arme qu'il me reste, un morceau de barre à mine effilé, dans l'espoir d'ouvrir un passage. Rien, pas d'effet. Peut-être que je dois juste avancer ? Non, mon avatar bute contre la paroi. Je plisse les yeux. Et s'il me suffisait d'interagir avec cette partie ?

Je suspends mon doigt au-dessus de la commande qui me permet d'actionner des objets.

« J'aurais pas dû aller jusqu'au bout », avait dit Rayan.

Je commets peut-être une grave erreur, en suivant la même voie que lui. On ne mourait pas d'une crise cardiaque si jeune sans une bonne raison. Rayan ne souffrait d'aucune maladie, à ma connaissance. Alors, comment expliquer son décès ?

« Ces derniers jours, je ne le reconnaissais plus », s'était contentée de m'avouer sa sœur quand je l'avais questionnée. Je n'ai pas osé creuser plus loin, je n'en avais pas la force. À présent, sa disparition sonne comme une mise en garde. Je me fais sans doute des idées...

Ce genre de chose arrive, tente de me convaincre ma logique. Rien à voir avec le jeu. La faute à pas de chance.

Malgré tout, mon cœur s'affole entre mes côtes, bat dans mes tempes. Mon cerveau reptilien se réveille. J'ai peur. Une peur bestiale et incontrôlable. Je ne parviens pas à détacher mes yeux de cette zone grisâtre. Elle me cloue sur place. Je ne peux pas bouger ni réfléchir, encore moins démêler les pensées désordonnées qui me bombardent ; je sais juste qu'elle recèle un secret monstrueux.

Une horreur indicible, que personne ne devrait jamais braver.

J'ignore d'où me provient cette certitude, mais elle me glace le sang. Si je vais jusqu'au bout, je risque de rencontrer le même sort que Rayan, me souffle mon instinct. D'affronter quelque chose de si terrifiant que je ne pourrai peut-être pas m'en remettre.

La sueur perle sur ma nuque. Mes muscles se tétanisent.

C'est déconcertant. Qu'est-ce qui me prend ? J'ai plus d'un jeu d'horreur à mon actif. Regardons les choses en face : qu'est-ce qui démarquerait celui-là des autres ? Quelle expérience pourrait se révéler si insurmontable, si épouvantable qu'elle provoquerait ma mort ?

Mais ces chuchotements bizarres, cette atmosphère à couper au couteau, ces plaintes qui me hérissent les poils... Le jeu essaie clairement de m'avertir.

J'ai beau trouver l'idée absurde, je n'arrive pas à m'en débarrasser.

Pourtant, aussi tenace que soit ce pressentiment, la curiosité familière me taraude. Elle se débat dans ma boîte crânienne, comme un animal prisonnier. Elle rue. Je ne vais tout de même pas

abandonner si près du but ! Alors que ce mystère réside à portée de main...

Non, bien sûr que non !

J'inspire, et je presse la touche.

En guise de transition, un effet glitch, puis plus rien. Plus un souffle, plus une lamentation, à peine un grondement lointain, comme un moteur cosmique en train de démarrer. Je me trouve dans un espace noir, sans aucun relief. Il n'y a pas de décor, et je ne vois même plus celui que j'incarne.

Une zone de test abandonnée par les développeurs ?

Pas tout à fait. Au centre, une phrase s'affiche en pixels verts et lumineux, venus d'un autre âge :

« Voulez-vous reconfigurer votre monde ? »

Un rire bref m'échappe.

Alors c'est ça, ce que je craignais tant ? Une pauvre interface vieille école, façon BIOS ? J'ignore ce que je pensais trouver. Quelque chose de plus élaboré, j'imagine.

Un curseur nerveux clignote, dans l'attente de ma réponse. Malgré l'innocuité apparente de cet écran plus que dépouillé, l'angoisse sourde qui me tenaille refuse de me quitter.

Je me demande où cette question peut bien m'emmener...

Diverses hypothèses me traversent la tête. Le plus vraisemblable, ce serait qu'on me propose d'ajouter ou de retirer des objets, comme des armes, par exemple, ou bien de modifier des interactions, et de recommencer une scène avec ces altérations.

Quoi qu'il en soit, la perspective me plaît bien. Si c'est le cas, alors chapeau aux concepteurs.

Fébrile, je tape ma réponse : « oui ». Puis, j'appuie sur « ENTER ».

L'écran devient noir avant de révéler une curieuse suite de mots :

[ADMIN ACCESS GRANTED]

Sans me laisser le loisir de me questionner sur ce qui se passe, de nouvelles lignes apparaissent en dessous. Une sorte de menu, qui m'invite à sélectionner les paramètres de mon choix :

A – Installation d'une dictature écologique globale.

B – Réduction drastique de la population humaine avant 2100 :

B1 – Introduction d'une pandémie mondiale en 1973.

B2 – Lancement d'une troisième guerre mondiale en 2027.

C – Modification des avancées technologiques :

C1 – Suppression des révolutions industrielles.

C2 – Accélération de la transition énergétique dès 1950.

C3 – Moratoire contre le développement des IA.

J'en reste coi. Le jeu va bien plus loin que ce que j'imaginai.

Après tout, c'est logique. Toutes les épreuves que mon personnage a traversées découlent d'une cascade de mauvais choix humains, ou plutôt d'absence de choix. Les habitants de la Terre se sont laissés dériver, ont vécu sans penser au lendemain, pillé sans réserve les ressources naturelles. Le message de *Greenfall* est clair à ce sujet. En changeant certains éléments de notre passé, on aurait sans doute pu sauver la planète. Et nous avec elle.

Les concepteurs ont peut-être prévu de me transposer dans un univers alternatif, une sorte de paradis écoresponsable... Non, à bien y réfléchir, cet optimisme débridé ne ressemble pas à la franchise.

Les lignes brillent d'une lueur pâle, comme autant de promesses viciées. À y regarder de plus près, aucune de ces propositions ne paraît bien séduisante.

J'hésite un instant, prêt à cliquer sur « installation d'une dictature écologique globale ». L'idée me paraît presque romantique, en ces temps de délabrement planétaire.

Au moment où mon curseur survole l'option, un sous-menu apparaît, encore plus sinistre :

Tentative 7392 : ÉCHEC – Guerre civile mondiale. Survie humaine – NÉGATIVE.

Tentative 8451 : ÉCHEC – Génocide total. Survie humaine – NÉGATIVE.

Tentative 9102 : ÉCHEC – Mutation imprévue des écosystèmes. Survie humaine – NÉGATIVE.

Tentative 9875 : ÉCHEC – Effondrement psychologique global. Survie humaine – NÉGATIVE.

Je bugge devant les numéros affichés. Si autant de joueurs sont arrivés jusque-là, comment n'avons-nous pas trouvé trace de leurs expériences, sur les forums ?

L'inquiétude qui me taraudait remonte d'un cran. Rayan s'est aventuré ici. Il en est mort. Et si la simulation dépassait le cadre de *Greenfall* ?

Je secoue la tête pour me débarrasser de cette idée ridicule. Un jeu n'est qu'un jeu, pas vrai ?

Et pourtant...

Le bruit lointain se rapproche. Au murmure mécanique que j'entendais s'ajoutent des bourdonnements désagréables qui se manifestent à intervalle régulier. Et toujours ce chant aux paroles inconnues...

La main tremblante, je dirige ma souris vers une autre commande. Sous « Suppression des révolutions industrielles », le même style de résultat apparaît :

Tentative 6201 : ÉCHEC – Stagnation technologique terminale. Survie humaine – NÉGATIVE.

Tentative 6510 : ÉCHEC – Extinction par pandémie. Survie humaine – NÉGATIVE.

Tentative 10396 : ÉCHEC – Pollution au charbon et manque de ressources. Survie humaine – NÉGATIVE.

Tentative 7002 : ÉCHEC – Surpopulation à long terme et famine généralisée. Survie humaine – NÉGATIVE.

Je reste un instant médusé devant ces lignes. À quoi bon me proposer plusieurs paramètres si aucun ne mène nulle part ?

À moins que toutes les simulations n'aient pas encore été effectuées, avec ceux-ci. À bien y réfléchir, le menu ne comporte pas beaucoup d'items. On aurait pu imaginer d'autres solutions. Par exemple, « Invention de la fusion nucléaire à froid », en lieu et place de la problématique fission nucléaire. Il y en a sans doute d'autres. Pourquoi n'apparaissent-elles pas ?

Parce que tous les scénarios envisageables les concernant ont déjà été testés sans résultat concluant. C'est l'explication la plus plausible.

Mon cœur s'emballe. Je touche du doigt la vérité, je le sens, et cette vérité me terrifie. Impossible que *Greenfall* soit allé chercher aussi loin. Il aurait fallu une débauche de moyens colossale, pour lancer ces simulations de manière réaliste. Il s'agit d'autre chose.

Sauf si certains investisseurs se servaient du jeu pour étudier les différentes variations ?

Non, dans ce cas, aucune option intervenant dans le passé ne serait présentée.

Ma respiration se raccourcit. Il ne s'agit plus d'un simple gameplay, j'en suis persuadé. Quelle que soit ma décision, elle impactera la réalité, d'une manière ou d'une autre. J'en suis certain.

Les bourdonnements se muent en crissements. Sans doute est-ce l'effet de ma panique, mais ils me semblent à présent provenir de l'intérieur de ma tête. Comme un décompte macabre avant... avant quoi ?

J'ai beau essayer de me persuader qu'aucune action effectuée dans cet univers fictif ne saurait avoir de vraie retombée, le poids de la responsabilité pèse soudain sur mes épaules.

J'ai franchi une frontière que je n'aurais jamais dû traverser. Que faire ? Arrêter tout, avant de causer trop de dégâts ?

« J'aurais pas dû aller jusqu'au bout. »

Les paroles de Rayan me tourmentent.

Machinalement, je balaye les autres paramètres. Quand je survole « Lancement d'une troisième guerre mondiale en 2027 », je retiens un hoquet de stupeur. Sous la ligne « Tentative 10524 : ÉCHEC – apocalypse nucléaire. Survie humaine – NÉGATIVE », une barre de progression apparaît, surmontée de mots terrifiants :

Tentative 10525 : Traitement en cours... Progression : 65 %.

« J'aurais pas dû aller jusqu'au bout. »

Rayan, qu'avait-il fait ?

« J'aurais pas dû aller jusqu'au bout. »

Avait-il cliqué ici ? Avait-il lancé un programme mortel, sans s'en douter ? Le genre de programme sans retour en arrière possible...

Son cœur n'avait sans doute pas pu supporter les conséquences de son geste...

Allons-nous plonger dans l'itération 10525 ?

Soit dans quelques mois à peine. Notre monde va-t-il plonger dans le chaos, à cause d'un simple jeu ?

Comme pour confirmer mes craintes, la barre de progression avance d'un cran.

66 %.

Je déglutis. Les grincements se sont transformés en un sifflement continu qui me pilonne le crâne ; un peu comme celui qu'on entend lorsque le silence règne, mais en beaucoup plus fort. Je me masse les tempes, en vain.

Comment arrêter le compte à rebours ?

Je n'ai cliqué nulle part. Éteindre mon ordinateur ou le débrancher ne servirait à rien.

Le mal est fait.

Comment a réagi Rayan, quand il s'est aperçu de sa terrible bêtise ? Question stupide. Il en est mort.

Non, ce n'est pas vrai. Rien de tout ça n'est réel.

Ce n'est pas possible.

Devant moi, l'écran se brouille.

Je me crispe, incapable de reprendre ma respiration. Le phénomène n'a duré qu'un instant, et pourtant j'en jurerais : quelque chose, derrière ces pixels, au-delà du moniteur, m'épie. L'espace de quelques secondes, j'ai cru l'apercevoir.

La même impression indescriptible que celle que j'avais ressentie devant l'aberration graphique, tout à l'heure, m'étreint.

Je ne suis pas seul, ici. Une entité insidieuse et inconnue m'observe.

Vivante.

Je bondis de ma chaise et m'éloigne de l'écran. Les glitches continuent de s'imprégner sur mes rétines.

Soudain, ma chambre se métamorphose sous mes yeux. La consistance de mes meubles, des murs et du plafond tremblote, frémissante, comme instable.

Un violent mal de tête me pilonne. Ma vision se trouble.

Les perspectives s'allongent et se déforment jusqu'à se rompre en plusieurs fragments, qui finissent par se détacher les uns des autres. Des milliards de lits, de fenêtres ou de papiers peints différents les

uns des autres démultiplient mon environnement, comme autant de miroirs déformants. À l'intérieur de cette pièce en kaléidoscope, une infinité de moi, tous divergents.

Comme... Des univers parallèles.

Des fils lumineux d'un vert éclatant relient ces dimensions entre elles. La même teinte émeraude que celle qui clignotait sur mon écran. Et sur ces cordes tendues entre les mondes, une ombre danse. Gigantesque et informe. Elle s'approche et grince en cadence. Les murmures d'outre-tombe s'amplifient.

Je cligne des paupières dans l'espoir de faire disparaître cette horreur.

Quand je les rouvre, ma chambre a retrouvé son espace confiné. Pourtant, elle n'a plus rien de familier. Ses courbes et ses angles segmentent le décor en formes géométriques. Des chiffres ne cessent de se superposer sur le poster affiché au-dessus de mon lit : 1,618, partout, au cœur du tournesol, sur la coquille de l'escargot en gros plan, sur l'oreille de la jeune femme qui souffle sur une fleur de pissenlit, et sur les pétales qui s'envolent.

Les mathématiques régissent notre univers, nous avait appris notre prof, en terminale. Tous les phénomènes naturels peuvent se calculer. Exactement comme les programmes.

Je suis en train de voir les défauts dans la matrice...

Mon esprit se fissure.

Vivons-nous dans une simulation informatique ?

Une parmi tant d'autres ?

Le bourdonnement vrombit dans ma tête comme un milliard de mouches bleues.

Si c'est le cas, alors Rayan nous a bel et bien entraînés dans un scénario à tester.

Allons-nous réussir son pari ? Assurer la survie humaine au prix d'une troisième guerre mondiale ?

Les chances me paraissent bien minces. Quant au prix à payer...

Bon sang, Rayan !

Si notre modèle échoue, un nouvel univers prendra notre place. Tentative 10526 nous succédera.

Une autre planète. Une autre modélisation.

Un autre Alexis.

Tentative 10525, elle, poursuivra jusqu'à l'apocalypse, m'entraînant avec elle. The end.

La chose sombre que j'ai entraperçue nous jettera alors dans l'oubli, pour mieux recommencer. Est-ce pour cette raison qu'elle s'approche ?

J'ai envie de pleurer, de crier et de me terrer dans un coin, le tout en même temps. La boule qui me serre la gorge m'étouffe trop pour me répandre en lamentations, cependant. Je suis paralysé.

Je n'ai jamais su ce que je voulais faire, plus tard. À présent, ça n'a plus d'importance ; il n'y aura aucun futur à habiter. Du moins, pas pour moi.

Suis-je seulement vivant ?

Ou juste un morceau de code ?

Si je n'existe pas réellement, alors pourquoi ai-je aussi peur ?

Un nouveau message clignote sur mon écran.

Je m'approche, méfiant.

« Élément éveillé détecté – Possible corruption de la simulation en cours – Nettoyage initié. »

Pardon ?

Je regarde autour de moi, affolé.

C'est de moi que parle cette note. Pas du personnage fictif que j'incarne. De moi !

On va me supprimer, comme un malware indésirable...

Pourquoi ?

Je ne vois même pas quelle action entreprendre pour arrêter le processus ! Partager ma découverte avec d'autres ? On me prendrait pour un fou. Seul, je suis impuissant.

Pourquoi vouloir m'éliminer ? En quoi puis-je représenter un danger ?

— Non, s'il vous plaît ! Je peux tout oublier !

Moi aussi je peux m'enterrer dans un quotidien morne. M'appliquer sur les études, pour faire plaisir à maman. Faire semblant.

— Pitié !

Personne ne répond. Il faut que je trouve une solution, quelque chose pour enrayer la machine !

Mais je n'en aurai pas le temps.

Les poils sur mes bras se dressent un à un. À la lisière de ma conscience, je le sens. L'entité est là. L'ombre tentaculaire qui valse sur le tissu des univers. Celle qui murmure cette mélodie étrange.

D'ici quelques instants, elle m'aura « nettoyé ».

Impossible de fuir, quand on est prisonnier d'une création artificielle...



La parole à... Sealeha

Si *Debug Reality* vous a laissé cette sensation troublante, celle d'avoir mis le doigt sur un mécanisme qu'il aurait peut-être mieux valu ne jamais activer, alors *La Malédiction de Chronos* pourrait bien prolonger cette inquiétude.

Ici, il n'est pas question de jeu vidéo ni de lignes de code. Seulement d'une montre ancienne. Une relique capable d'offrir ce que beaucoup rêvent de posséder un jour : une seconde chance. Revenir en arrière. Corriger une erreur. Empêcher l'irréparable.

Mais Chronos ne donne rien sans contrepartie.

À chaque utilisation, le prix à payer s'alourdit.

La Malédiction de Chronos est un roman sombre et psychologique, porté par un protagoniste imparfait, convaincu d'agir pour le mieux... jusqu'à ce que le temps lui réclame des comptes.

Si vous aimez les récits où la réalité vacille, où chaque décision laisse une cicatrice, et où l'horreur naît avant tout des choix humains, alors cette histoire pourrait bien vous hanter longtemps après la dernière page.

<https://sealeha.fr/>

LA MALÉDICTION
DE CHRONOS



↔
SEALEHA

La Malédiction de Chronos

Tic. Tac. Chaque seconde qui passe l'entraîne un peu plus vers l'abîme.

Bruno mène une vie morne et sans éclat. Une femme, deux enfants, un boulot prenant... Jusqu'au jour où il trouve par hasard une antique montre à gousset. Fasciné, il la ramasse, sans se douter qu'il vient de sceller son destin.

Dès lors, une obsession le ronge : un visage, une cible. Une pulsion meurtrière, inexplicable. Plus il résiste, plus sa santé se dégrade. Des murmures se manifestent dans sa tête, l'incitent à céder.

Le compte à rebours est lancé. Le choix est cruel : tuer... ou mourir.

Quel seuil de souffrance peut-on endurer avant de commettre l'irréparable ?

Peut-on échapper à une malédiction tissée par le temps lui-même ?



La nuit de Sam'Heen

Catherine Lamour

Durant tout l'après-midi, Galdonn a ramassé des rigadelles dans le sable froid et humide de la grève. Le geste est toujours le même. À l'emplacement de chaque petit trou cylindrique trahissant la présence d'une jolie coquille nacrée, il plonge son bâton terminé par une pointe de fer, crochue à son extrémité, découvre le coquillage, le ramasse d'une main preste et le jette dans le filet à mailles serrées qui pend à sa ceinture et où ses prises s'entrechoquent avec un tintement clair.

Le vent souffle de l'océan. Il roule des vagues mauvaises, ourlées d'écume, et chasse des embruns salés qui se collent à ses cheveux et à sa barbe. Les oiseaux marins planent en criant et tracent des cercles dans le ciel gris et bas. Parfois, ils viennent se poser sur les rochers qui se dressent dans la partie accidentée de la plage, et repartent après avoir attrapé un crabe ou un poisson resté bloqué dans un trou d'eau. Depuis trente ans que Galdonn vit à Kerry, il ne prête plus attention à leurs criaillements rauques.

À portée de voix de son père, Flida s'affaire également à récolter leur pitance. La fillette se montre vive et dégourdie pour ses sept ans, et il en est fier. De temps en temps, il la voit s'arrêter, ouvrir une coquille avec son petit couteau et en croquer avec délice le contenu charnu à la légère saveur de noisette. Cela l'amuse et lui rappelle sa propre enfance. Lui aussi aimait manger crus les savoureux mollusques !

Ils ne sont pas les seuls à fouiller l'étendue spongieuse que l'océan découvre petit à petit en grondant, comme s'il regrettait de devoir deux fois par jour se retirer et céder cette surface aux humains.

Malgré la bise qui les fouette et transperce leurs vêtements, les habitants de Kerry sont tous venus recueillir ce que les flots leur ont abandonné : les succulentes rigadelles du jour qui seront servies au banquet de ce soir. Les gamins sont pressés d'en finir et, tout comme le fait Flida, ils lancent souvent un regard interrogateur vers leurs parents pour guetter le signal de la fin de la pêche. Ils ont hâte d'aller se travestir pour la fête !

Ce soir, dans le grand hall communal, toute la population de Kerry va se retrouver pour célébrer Sam'Heen. Les enfants porteront les déguisements qu'ils ont fabriqués avec soin durant les veillées. Les jeunes gens et un grand nombre d'adultes se noirciront le visage ou le corps ou y traceront des dessins avec de la suie mélangée à de la graisse. D'autres mettront de vieux vêtements déchirés ou porteront des masques d'écorce.

Avant que le soleil pâle ne disparaisse à l'horizon et le début des festivités, les anciens, suivis des villageois, monteront en procession sur le plateau qui domine l'océan. Là s'élève le tumulus où reposent depuis toujours les morts de Kerry. Après avoir sacrifié un jeune animal, deux hommes, choisis parmi les plus forts, feront rouler sur le côté la pierre qui en ferme habituellement l'entrée.

Car cette nuit est celle de Sam'Heen, la nuit des défunts, la nuit des esprits, la seule nuit de l'année où le monde du Sidhe et celui des hommes communiquent. Celle où débute le temps de l'hiver sombre, du gel mordant, de la bise cinglante, des tempêtes et de la neige. Cette nuit, la porte entre les mondes sera ouverte.

Toutes les offrandes des uns et des autres ont été rassemblées dans le grand hall où chants et danses se succéderont jusqu'au matin et où ils vont tous ensemble manger, boire et raconter des histoires. Boire surtout, pour quelques-uns d'entre eux...

Petit à petit, les pêcheurs à pied remontent vers leurs chaumines pour se préparer au banquet. Galdonn frissonne, sans savoir si c'est de froid ou d'appréhension. Il sait que cette nuit, certains boiront

jusqu'à perdre conscience, et il est un instant tenté par l'idée de les imiter. Mais Flida compte sur lui ! Elle a besoin qu'il aille la coucher et la border dans son lit après la fête et le banquet. Alors il ne s'enivrera pas !

Plus jeune, il ne comprenait pas que des hommes sages et raisonnables, réputés pour leur pondération tout le reste de l'année, se saouent lors du repas de Sam'Heen. Ni pourquoi d'autres hurlaient dans la nuit et couraient de tous côtés comme s'ils étaient assaillis par d'invisibles animaux féroces. Il attribuait leur folie passagère à l'excès d'alcool ou à la mauvaise qualité de ce dernier.

Pour sa part, il avait toujours aimé cette soirée festive marquant la fin de l'été et l'entrée dans l'hiver, et permettant à tout le village de se retrouver, de manger plus que de coutume et d'écouter les vieux raconter des histoires de pêche, de chasse ou d'amour. Certes, depuis son enfance, il avait entendu les anciens expliquer que pendant la nuit de Sam'Heen les morts revenaient du Sidhe. Mais lui-même n'en avait jamais vu aucun... jusqu'à ce que ses parents meurent.

Il était âgé d'à peine vingt ans quand on avait retrouvé le corps sans vie de son père sur la plage, après une tempête d'hiver. Sa mère n'avait guère survécu à la perte de son époux, et le chagrin l'avait emportée avant la fin de la saison froide.

Lors du banquet de Sam'Heen ayant suivi leur décès, Flida n'était encore qu'un bébé. Quand elle s'endormit, Galdonn et son épouse Macha ne s'attardèrent pas à la fête et regagnèrent leur chaumière. Mais après que Macha eut couché leur petite fille, il les avait vus : deux silhouettes grises, immobiles près de l'âtre. De longs filaments blancs les entouraient, flottant autour de leurs corps éthérés. Leurs visages lui semblèrent à la fois tristes et étonnés, leurs regards mornes, leurs gestes maladroits, mais il n'eut pas de difficultés à les reconnaître. Macha s'approcha du feu et y remit du bois pour la nuit. Elle les contourna sans sembler s'apercevoir de leur présence.

— Macha ? Tu les vois ?

— Qui ?

— Là ! Mes parents !

— Non, Galdonn, il n’y a personne.

Les deux fantômes restèrent un moment, puis ils partirent silencieusement. Ce fut tout. Depuis, à chaque Sam’Heen, Galdonn entrevoyait ses parents. Ils lui souriaient et ne s’attardaient jamais.

Et puis, Macha mourut !

Son rayon de soleil, sa merveilleuse femme dont la chevelure dorée resplendissait dans la lumière chaude de l’été. Macha, la plus belle fille de la région, si jolie, si souriante, si légère quand elle dansait aux fêtes du village. Il n’en revenait toujours pas qu’elle ait jeté son dévolu sur lui et accepté de l’épouser ! Macha, la belle aux yeux couleur de myosotis ! À ce bonheur immense s’en était ajouté un plus grand encore : la naissance de Flida. Un bébé qui ne pleurait jamais, qui souriait et gazouillait, qui tétait goulûment le sein blanc de sa maman et s’endormait ensuite paisiblement dans son petit berceau d’osier, une goutte de lait au coin des lèvres. Galdonn était le plus heureux des hommes !

Flida grandit, commença à marcher, puis à babiller et enfin à parler. Elle avait les mêmes cheveux bouclés couleur de miel clair que sa mère et, comme ceux de Macha, ses yeux avaient la teinte myosotis du ciel au début du crépuscule.

Quand elle eut quatre ans, le ventre de Macha s’arrondit à nouveau et la promesse d’un bonheur encore plus grand illumina la chaumière que Galdonn entreprit d’agrandir en construisant une pièce supplémentaire. Le bébé devait voir le jour à l’approche du printemps suivant et tous les trois se préparaient à l’accueillir.

L'hiver de cette année-là fut froid et pluvieux. Un soir où Macha revenait avec sa meilleure amie Morna d'une visite chez une de ses tantes, les deux jeunes femmes voulurent gagner du temps et empruntèrent le chemin qui longeait la falaise en bordure de l'océan. En arrivant seule chez Galdonn, Morna, en larmes, raconta comment sa compagne avait glissé sur les pierres mouillées du sentier et expliqua qu'elle n'avait pas réussi à la retenir. Nul n'aurait pu survivre à une telle chute sur les rochers acérés.

Galdonn avait perdu à la fois l'amour de sa vie et l'enfant qu'elle portait. Il en fut inconsolable, malgré le soutien de tout le village, en particulier celui de Morna.

Ce qu'il vécut lors de la fête de Sam'Heen suivante fut terrible. Presque un an après la mort tragique de Macha, il n'avait aucune envie de s'amuser. Mais personne à Kerry ne pouvait se soustraire à l'obligation de participer au banquet de Sam'Heen. Toute absence risquait de mécontenter les morts, et toute la population du village pouvait en pâtir. Galdonn dut donc s'y rendre, mais il s'éclipsa dès qu'il le put. La porte du grand hall se referma derrière lui, le laissant dans une obscurité à peine atténuée par la liquide lueur de la lune que les nuages masquaient et révélaient tour à tour.

Dehors, une silhouette qu'il ne reconnut que trop bien tournait autour du bâtiment comme une furie. Macha ! Mais elle n'avait pas l'aspect éthéré auquel les fantômes de ses parents l'avaient habitué. Non ! Elle était d'une netteté effrayante. Couverte de sang, grimaçante, montrant les dents et brassant l'air avec des mains griffues, elle n'avait plus rien de la douce et tendre jeune femme qu'il avait connue et tant aimée.

Elle ne sembla d'ailleurs pas voir son époux, ni la petite Flida, endormie entre les bras de son père. Désespéré, terrorisé et empli d'incompréhension, Galdonn rentra chez lui et coucha sa fille. Cette nuit-là, il ne put trouver le sommeil, craignant de voir surgir à

nouveau l'horrible fantôme. Mais le spectre de celle qu'il avait tellement chérie ne lui réapparut pas.

La communauté villageoise de Kerry fit, le lendemain de cette nuit de Sam'Heen, une découverte dramatique ! Morna, la jeune amie de Macha, fut retrouvée au matin, tapie dans la bergerie qui jouxtait la maison de ses parents. Son visage exsangue, ses yeux exorbités, sa bouche ouverte sur un long hurlement d'horreur, tout semblait indiquer qu'elle était morte de peur.

Tout le village fut bouleversé. Après la chute mortelle de Macha, la mort horrible de Morna semblait incompréhensible. L'assemblée des anciens se réunit dans le hall et entendit tous ceux qui avaient une idée. Galdonn ne put éviter de raconter ce qu'il avait vu la nuit de Sam'Heen. Rigna, la vieille guérisseuse toute ridée qui soignait les habitants de Kerry avec ses plantes et ses onguents, hocha la tête.

— Pendant la nuit de Sam'Heen, les morts reviennent, murmura-t-elle.

Son regard perçant se riva sur Galdonn.

— Je ne comprends pas, s'écria le pêcheur. Macha était une femme douce, tendre, bienveillante et gracieuse. La furie que j'ai vue ne lui ressemble pas !

— Les morts peuvent se montrer différents de ce qu'ils étaient de leur vivant, asséna Rigna. La nuit de Sam'Heen, les morts reviennent et se vengent !

— Se vengent ? Mais de quoi ? Macha a glissé sur des rochers. Morna n'y est pour rien si elle n'a pas réussi à la rattraper.

— En es-tu certain ? insinua la vieille femme.

— Je ne comprends pas. Depuis la mort de Macha, Morna m'a toujours proposé son aide pour s'occuper de Flida ou pour raccommoder mon linge... Son assistance et sa compagnie m'étaient d'autant plus précieuses dans mon malheur qu'elle était l'amie de ma défunte épouse.

Mais tandis qu'il parlait, une idée folle lui traversa l'esprit, son sang se glaça et les poils de ses bras se hérissèrent. Rigna le regarda fixement de ses petits yeux noirs et hocha sa tête chenu.

— Non, murmura Galdonn, ce n'est pas possible.

Bouleversé, il quitta le hall. Soit Morna avait menti et était responsable du décès de Macha, qui s'était vengée, soit la jalousie de Macha était telle qu'elle avait tué son amie afin de l'empêcher de prendre sa place aux côtés de Galdonn et de Flida. La seconde hypothèse lui sembla encore plus effrayante que la première. Il n'osa pas en parler à qui que ce soit et devint taciturne et solitaire.

L'année suivante, une femme vint s'installer à Kerry, au tout début du printemps. Elle se nommait Medba, possédait un petit pécule et put acheter une maison inoccupée juste à côté de celle de Galdonn. Elle était aimable et sa présence aida celui-ci à sortir de son isolement. Il lui donna un coup de main pour restaurer son habitation. Elle les invitait, Flida et lui, à partager son repas quand elle cuisinait et ils finirent par se fréquenter de plus en plus. Jusqu'au moment où elle lui proposa de l'épouser.

Ils étaient voisins, tous deux célibataires et à peu près du même âge. Certes, Galdonn ne ressentait aucune affection envers Medba, mais les anciens du village voyaient ce projet d'un très bon œil. Ils estimaient que ce mariage rendrait plus convenable la relation informelle qui s'était créée entre eux, et qui aurait pu faire jaser. Le pêcheur hésitait néanmoins, et il repoussa la décision jusqu'au printemps suivant.

Quand la saison claire tira à sa fin, il commença à s'inquiéter et son appréhension ne fit que croître à l'approche de la nuit de Sam'Heen. Le fantôme de Macha se manifesterait-il à nouveau ? Le soir de la fête, il s'attarda et but plus de cervoise que d'habitude. Au bout d'un moment, l'effet de la bière sur sa vessie l'obligea à sortir se soulager. En rattachant son pantalon, il releva la tête et faillit hurler en voyant le visage de Macha dont la colère déformait les

traits comme l'année précédente. Il tenta désespérément de lui parler, de communiquer avec elle, de l'apaiser, mais le fantôme partit comme une furie.

Le lendemain matin, on trouva le cadavre de Medba. Elle s'était pendue avec sa ceinture dans sa chambre à coucher. Qu'est-ce qui avait pu pousser au suicide cette femme plutôt riche, qui semblait si solide et s'apprêtait à épouser Galdonn ? Ce décès sembla très étrange. D'autant plus que le visage de la morte exprimait une terreur inexplicable.

— Comme celui de Morna, grommela la vieille Rigna en jetant à Galdonn un regard accusateur. Vous le savez pourtant, pendant la nuit de Sam'Heen, les morts reviennent... As-tu vu Macha cette nuit ?

Le pêcheur acquiesça, désesparé.

— Mais c'est impossible, insista-t-il. Il doit y avoir une autre explication au suicide de Medba. Macha était bonne de son vivant, elle n'aurait jamais pu la pousser à se pendre !

Devant l'insistance de Galdonn, que tous estimaient à Kerry, les anciens décidèrent d'enquêter sur le compte de la morte pour essayer d'éclaircir ce mystère. Quand les beaux jours revinrent, ils envoyèrent un membre de confiance de la communauté dans les villages de la région avec pour mission d'en interroger les habitants.

Le résultat de ces investigations fut surprenant. Au départ, dans les hameaux, personne n'avait entendu parler d'une personne nommée Mebda. Mais quand l'homme leur décrivit la femme en question, il découvrit que Mebda n'était pas son nom. Il s'agissait d'une veuve ayant déjà épousé puis assassiné deux maris dont elle avait volé les richesses. À chaque fois, elle avait ensuite fui le village et changé de nom. Pire, elle était aussi coupable du meurtre de l'enfant de son deuxième époux, né d'un précédent mariage.

À Kerry, on en déduisit que la crainte d'être démasquée, ou peut-être le remords, l'avait finalement poussée au suicide durant la nuit

de Sam'Heen. Les villageois se réjouirent que Galdonn ne l'ait pas épousée et le congratulèrent. Mebda avait certainement le projet de le tuer lui aussi ! Les soupçons ayant un temps pesé sur le spectre de Macha s'évanouirent.

Mais un doute, dont il ne pouvait se défaire, s'était insinué en Galdonn. Il ne pouvait oublier combien son décès avait métamorphosé sa douce et tendre épouse... Ni chasser de son esprit l'éventualité que la jalousie l'ait par deux fois amenée à tuer par-delà la mort.

Alors, en ce soir de Sam'Heen, il a peur !

Il tremble même de peur.

Car pour la première fois depuis le décès de Macha, Galdonn aime à nouveau !

L'hiver dernier, un vieux colporteur est venu prendre sa retraite à Kerry en compagnie du seul membre de sa famille encore vivant, sa petite fille Sironna. Elle a vingt ans, un visage triangulaire entouré de mèches courtes et bouclées, noires comme les ailes d'un corbeau. Vive, souriante, elle a su faire à nouveau vibrer le cœur du rude pêcheur. Elle ne ressemble pas à Macha, mais sa gentillesse, sa joie de vivre, ses yeux si foncés qu'on n'y distingue pas la séparation entre l'iris et la pupille, tout en elle a séduit Galdonn.

Et par chance, elle a répondu à cet amour qu'il hésitait à lui offrir. Avec passion, générosité et une vitalité sans bornes, elle lui a ouvert les bras. Elle est prête à partager sa dure vie de pêcheur, prête à s'occuper de sa fille, à lui donner d'autres enfants et à vieillir à ses côtés ! Ils ont décidé de se marier durant l'hiver.

Alors Galdonn a peur !

Ce soir, le Sidhe sera ouvert ! Cette nuit est la nuit de Sam'Heen, la nuit des morts. Il est terrorisé. Toute la soirée, il reste près de Sironna. Il mange peu et boit encore moins. Il fait semblant d'écouter les histoires et les chansons. Il remercie les villageois qui

se réjouissent de son bonheur, il sourit à Sironna, mais son cœur est déchiré par l'éventualité de la perdre.

La longue nuit tire à sa fin et chacun se retire. Galdonn porte sa fille endormie dans ses bras. Le vieux colporteur, fatigué, est depuis longtemps rentré chez lui. Galdonn ne veut pas laisser Sironna seule, il lui demande de l'accompagner et de l'aider à coucher Flida, ce qu'elle accepte de bon cœur.

Il ouvre la porte de sa maison et sursaute. Près de la cheminée se tient une silhouette qu'il reconnaît immédiatement. C'est Macha. Elle est là, ses longs cheveux blonds couleur de miel cascadenent sur ses épaules et cachent son visage tourné vers le foyer où rougeoient encore quelques braises. Galdonn tremble. Il imagine ce visage tordu par la rage, tel qu'il l'a vu les deux années précédentes. Parviendra-t-il à protéger celle qu'il aime et à la défendre contre la colère de celle qu'il a tant aimée ? Son souffle se bloque dans sa poitrine, ses muscles se tendent.

Mais d'une main souple, le fantôme rejette ses cheveux dorés en arrière, relève la tête et lui sourit. Sa beauté resplendissante fait monter des larmes aux yeux de Galdonn. Sans un mot, l'apparition s'approche du couple, passe une main diaphane sur la tête de sa fille endormie dans les bras de son père, caresse avec tendresse le visage de son époux qui s'étonne de ne rien sentir tant elle lui semble réelle, puis se tourne vers Sironna qui ne comprend pas pourquoi Galdonn s'est soudain figé. La jeune fille ne peut voir le gracieux fantôme.

Le sourire de Macha s'éclaire encore plus. Elle se penche vers la jeune fille dont la main légère repose sur l'avant-bras de Galdonn et dépose un délicat baiser sur son front avant de disparaître dans la nuit froide.

Galdonn retrouve sa respiration et son sourire. Il avait raison depuis le début, Macha n'a pas provoqué la mort de Morna et de Mebda par jalousie. Son seul but était de les protéger, Flida et lui...



La parole à... Catherine Lamour

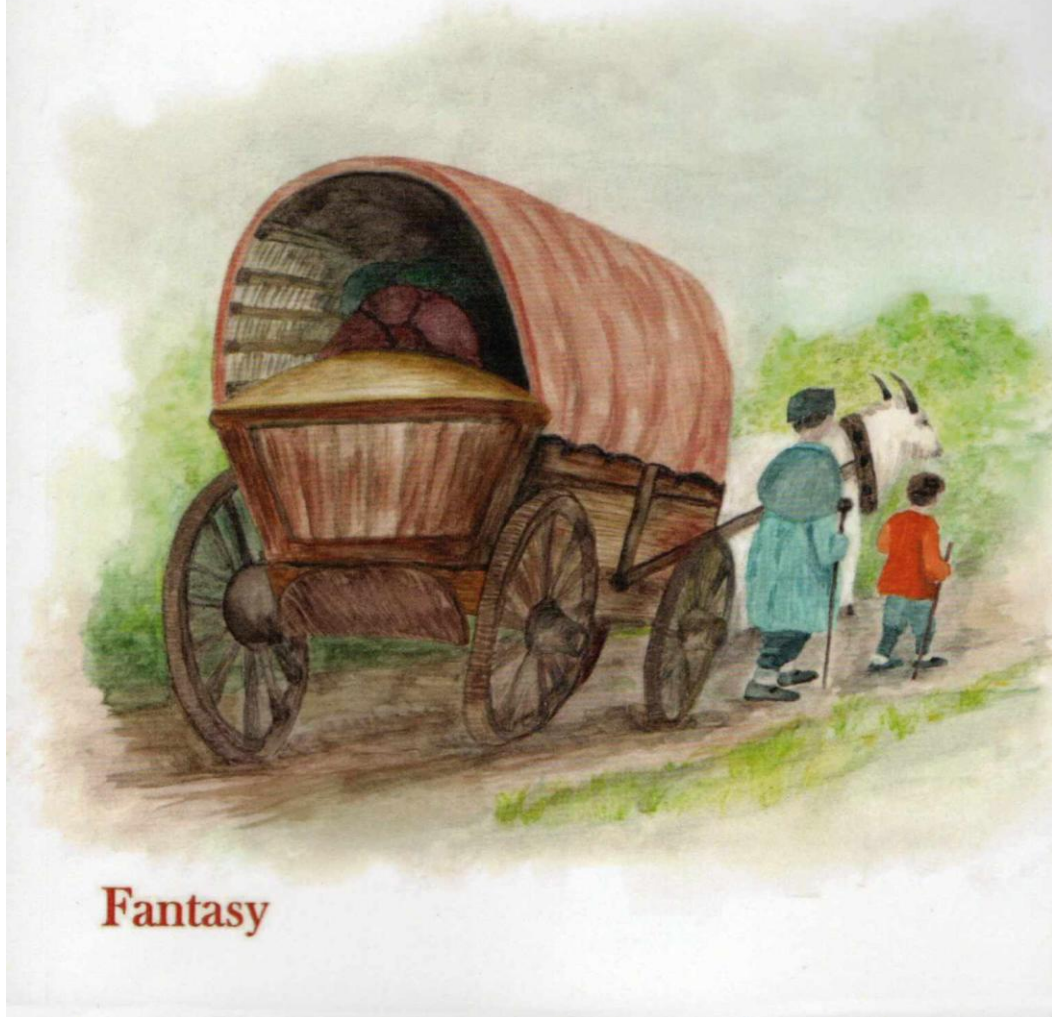
Bonjour ami(e)s lecteurs et lectrices, et merci à *L'Indé Panda* de me permettre cette fois encore de vous faire partager mon univers. J'ai à nouveau choisi le genre fantastique qui, à mon avis, se prête bien au format de la nouvelle. J'espère que vous avez aimé l'ambiance de *La Nuit de Sam'Heen*...

En général, j'écris plutôt une fantasy flirtant avec la science-fiction. C'est le cas de l'ouvrage que je vous présente aujourd'hui : *Les Pérégrinations de la faée Anaïka*. Il s'agit d'un texte plutôt féministe, autour de personnages présents dans la plupart de mes écrits : les faées de la planète imaginaire Énora, des femmes souvent fortes et dotées de pouvoirs parapsychologiques, que l'héroïne de ce roman se donnera la mission de contacter, protéger et rassembler en un lieu sûr. Pour en savoir plus sur cet univers, je vous invite à visiter mon site Internet : <https://www.catherinelamourauteure.com/>. Vous y trouverez la présentation de tous mes ouvrages et plein de détails sur la planète Énora dont j'explore l'histoire à différentes époques, depuis les origines de son peuplement et durant sept cents ans. Cela vous donnera peut-être envie d'en savoir plus et de découvrir mes autres livres...

Catherine Lamour

Les pérégrinations de la faée Anaïka

Une histoire d'Énora...



Fantasy

Les Pérégrinations de la faée Anaïka

Avant de devenir la première mère supérieure de l'ordre féminin de Radek, Anaïka a été une jeune fille déterminée à protéger ses deux aïeules et ses jeunes sœurs. Elles sont faées, guérisseuses, savent sonder les esprits et les corps, créer des illusions et ont des prémonitions. Sur la planète Énora où elles vivent, on traite les femmes comme elles de sorcières. Certains les respectent pour leurs facultés, d'autres cherchent à les tuer ou à les asservir. Fuyant la guerre, puis la famine, Anaïka et sa famille trouvent refuge chez Ingvar de Turott. Ce sera pour la jeune femme le début de longues et aventureuses pérégrinations.



La parole à... Okami Sekai

HEY !
JE M'APPELLE OKAMI, JE SUIS AUTEUR ET
ILLUSTRATEUR, PASSIONNÉ PAR L'ART NOUVEAU
ET LE JAPON.



À TRAVERS MES STRIPS, JE RACONTE, AVEC HUMOUR ET
LÉGÈRETÉ, LE QUOTIDIEN D'OKAMI, UN ELFE À LA CHEVELURE
VERDOYANTE. ET APRÈS UNE TASSE DE THÉ, JE RASSEMBLE MES
ESPRITS POUR DESSINER LA VIE TRÉPIDANTE DES FANTÔMES QUI ME
HANTENT.



COMME MON ARTISTE PRÉFÉRÉ, ALFONS MUCHA, JE M'APPLIQUE
À RÉALISER DES AFFICHES, NON PAS POUR DES PIÈCES DE THÉÂTRE,
MAIS POUR DES FESTIVALS CENTRÉS SUR LE JAPON ET LA POP CULTURE.
J'AIME TOUT AUTANT ILLUSTRER DES COUVERTURES DE LIVRES, DEPUIS
QUE NISA M'A DONNÉ UNE PREMIÈRE OPPORTUNITÉ AVEC MON
PARCOURS DE BYPASSÉE.



AUJOURD'HUI, JE SUIS HEUREUX DE
METTRE MON COUP DE CRAYON AU
SERVICE DE L'INDÉ PANDA ET DE LEUR
APPORTER MON SOUTIEN.



RETROUVEZ-MOI SUR MON SITE :
[HTTPS://OKAMISEKAI.COM/](https://okamisekai.com/)



La parole à... Sandra Vuissoz



Bonjour, bonjour !

C'est moi qui ai eu la chance de travailler dans l'ombre pour corriger les nouvelles de ce magnifique quinzième numéro.

J'en profite pour vous dire que si vous cherchez une correctrice, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : sandra.vuissoz@hotmail.com.



La parole à... Jeanne Sélène



Jeanne Sélène

Éditrice indépendante

Bonjour à tous et à toutes. J'ai la chance de faire partie de l'équipe de *L'Indé Panda*. À ce titre, je réalise notamment les mises en page papier et numérique. Éditrice et maquettiste free-lance, je peux vous aider dans votre projet d'autoédition. N'hésitez pas à me contacter par courriel : jeanne.selene@editricefreelance.fr ou via mon site Internet : editricefreelance.fr.

Le mot de la fin

Chères lectrices, chers lecteurs,

À l'heure où nous rédigeons ces lignes, nous cumulons plus de trois semaines de retard sur notre planning de publication... À l'heure où vous lirez ces lignes, nous serons certainement en train de souffler un coup en dégustant un bon jus de bambou ! Nous accepterons volontiers vos avis et vos partages, histoire de nous remettre de ce sprint infernal pour honorer la sortie de ce recueil au 1er juin !

Nous tenons particulièrement à remercier les membres du Comité de Lecture, qui nous ont permis de rattraper du retard. Cet appel à textes n'a pas été simple pour eux puisque nous avons mis en place une nouvelle méthode de notation, avec ses points forts et ceux à améliorer... Nous leur avons donc demandé beaucoup d'investissement personnel ! Merci pour leur engagement !

Si vous avez envie de faire partie de l'aventure pandesque, rejoignez-nous ! Nos appels à textes rencontrent de plus en plus de succès, nous avons besoin de lecteurs et lectrices... Envoyez-nous un message via le formulaire contact du site.

Merci de votre lecture,

Toute l'équipe de *L'Indé Panda*



1. Petite fille
2. Mon amour
3. Jeune fille
4. Belle, captivante, surprenante
5. Une merveille
6. Je t'aime, jeune fille
7. Papi
8. Nadeshiko : [botanique] œillet rose à volants, ou « œillet superbe » en japonais. *Dianthus superbus*.
9. Vaḍī bhaiṇa : « grande sœur » en pendjabi.